

Pierre Janet (1926)

De l'angoisse à l'extase

Études sur les croyances et les sentiments.
Un délire religieux. La croyance.

Tome I

Première partie :

Un délire religieux chez une extatique

(Chapitres 3 à 5)

Un document produit en version numérique par Gemma Paquet, bénévole,
professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi
Courriel: mgpaquet@videotron.ca

dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
fondée dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Gemma Paquet, bénévole, professeure à la retraite du Cégep de Chicoutimi à partir de :

Pierre Janet (1926)

De l'angoisse à l'extase. Tome I.
Études sur les croyances et les sentiments. Un délire religieux. La croyance.

Première partie : Un délire religieux chez une extatique
Chapitres 3 à 5.

Une édition électronique réalisée à partir du livre de Pierre Janet (1859-1947) (philosophe devenu médecin et psychologue), *De l'angoisse à l'extase. Étude sur les croyances et les sentiments. (Un délire religieux. La croyance) TOME I (1926), Première partie "Un délire religieux chez une extatique", chapitres 3 à 5 (pp. 88 à 170). 1re édition, Librairie Félix Alcan, 1926. Réédité en 1975. Paris: la Société Pierre Janet et le Laboratoire de psychologie pathologique de la Sorbonne avec le concours du CNRS, 1975, 432 pp. Une édition numérique réalisée par mon amie, Gemma Paquet, bénévole.*

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 20 avril 2003 à Chicoutimi, Québec.



Table des matières

Introduction, par Pierre Janet, mai 1925.

Première partie : Un délire religieux chez une extatique

Chapitre I - Biographie

1. - Enfance et jeunesse chez les parents
2. - L'idéal de la misère
3. - Le séjour à la Salpêtrière
4. - Le retour au foyer

Chapitre II - Les états de consolation et les extases

1. - Les divers degrés des états de consolation
2. - La suppression des actions extérieures
3. - Le désintérêt de l'action
4. - L'activité spirituelle et l'union avec Dieu
5. - Les opérations intellectuelles dans l'Union
6. - La foi dans l'histoire continuée

Chapitre III - [Les sentiments de joie dans l'extase](#)

1. - [La jouissance dans le calme et dans la force.](#)
2. - [Les jouissances des sens](#)
3. - [Les jouissances artistiques](#)
4. - [Le sentiment d'intellection](#)
5. - [La pureté morale](#)
6. - [La vie divine](#)
7. - [Les caractères psychologiques de l'extase](#)

Chapitre IV - [Les états inférieurs](#)

1. - [L'état de tentation, son importance dans la maladie](#)
2. - [Les obsessions pendant l'état de tentation.](#)
3. - [Les troubles de l'action et de la croyance dans l'état de tentation](#)
4. - [L'état de sécheresse](#)
5. - [L'état de torture](#)

Chapitre V. - [L'état d'équilibre et l'évolution](#)

1. - [L'état d'équilibre](#)
2. - [Les maladies organiques](#)
3. - [L'évolution des états psychopathiques](#)

Deuxième partie : Les croyances

Chapitre I. - L'ordre hiérarchique des tendances

1. - La psychologie de la conduite
2. - Les tendances psychologiques inférieures
3. - Les tendances moyennes
4. - Les tendances supérieures
5. - La convergence des études psychologiques.

Chapitre I. - Les deux croyances

1. - Le caractère logique des croyances
2. - La mythomanie et la fabulation
3. - L'être asséritif
4. - Le réel réfléchi
5. - Les degrés du demi-réel
6. - Le presque réel
7. - Le personnage asséritif
8. - Le moi réfléchi
9. - La corrélation des stades psychologiques ..

Chapitre III. - Le délire psychasténique

1. - De l'obsession au délire
2. - Les diverses formes de ce délire
3. - Interprétations
4. - Les modifications de la volonté et de la croyance
5. - Le problème des deux croyances
6. - Le personnage du délire
7. - Les oscillations du niveau mental
8. - Les oscillations de l'esprit dans le délire psychasténique

Troisième partie : Les troubles intellectuels dans le délire religieux

Chapitre I - L'état névropathique primitif

1. - Le doute et la timidité
2. - L'ascétisme
3. - L'état psychasténique et l'état d'équilibre normal

Chapitre II - Les troubles de la croyance dans le délire religieux

1. - Les caractères communs des deux états de torture et de consolation
2. - La croyance complète et immédiate
3. - La croyance exagérée et brutale
4. - La personnalité
5. - Le délire de l'extase et le délire psychasténique
6. - Les attitudes et les stigmates

Chapitre III - Le contenu du délire religieux

1. - Les tentatives de délire
2. - Le délire d'union
3. - L'amour obsession et l'amour délire
4. - Le Directeur divin
5. - Le problème des sentiments

TABLE DES FIGURES

- Figure 1. - Tableau de la Nativité, peinture de la malade
 Figure 2. - Attitude sur la pointe des pieds, photographie
 Figure 3. - Attitude
 Figure 4. - Attitude et démarche
 Figure 5. - Écriture
 Figure 6. - Empreinte des pieds sur le sol pendant la marche.
 Figure 7. - Attitude des jambes dans la marche
 Figure 8. - Contracture des jambes
 Figure 9. - Le stigmaté sur le pied
 Figure 10. - Spécimens d'écriture
 Figure 11. - Reproduction d'un grand tableau en couleurs, la Vierge couronnée
 Figure 12. - Extase avec attitude de crucifixion debout
 Figure 13. - Physionomie pendant l'extase avec idée de crucifixion ce qui détermine le pli du front. Les signes que l'on voit peu distinctement sur la poitrine représentent une croix et les lettres I M, ce sont les cicatrices de brûlures que la malade s'est faites elle-même.
- Figure 14. - Graphique de la respiration pendant l'extase. T respiration thoracique, A respiration abdominale, S le temps en secondes ; Respiration thoracique superficielle avec pauses prolongées ; la flèche horizontale indique le sens dans lequel s'inscrit le graphique, la flèche verticale le sens dans lequel s'inscrit l'inspiration.
- Figure 15. - Graphique de la respiration normale
 Figure 16. - Graphique du pouls pendant l'extase
 Figure 17. - Courbe ergographique obtenue pendant l'extase
 Figure 18. - Dessin au crayon, la Vierge et l'enfant Jésus
 Figure 19. - [La Sainte Trinité telle que Madeleine la conçoit pendant l'extase](#) : Le personnage principal est toujours pour elle le Dieu-homme, Dieu le père est représenté par le soleil sur lequel se détache le Christ et dont les rayons ne sont pas ici reproduits nettement et le Saint Esprit est représenté par les flammes qui sortent du cœur de Jésus.
- Figure 20. - [La Trinité, par Benedetto Montagna, Vicence](#)
 Figure 21. - [Le Christ sur la croix, dessin](#)
 Figure 22. - [Graphique du pouls](#)
 Figure 23. - [Graphique de la respiration pendant l'état d'équilibre](#)
 Figure 24. - [Divers graphiques de la respiration pendant l'extase](#)
 Figure 25. - [Schéma des premières crises de dépression](#)
 Figure 26. - [Schéma des crises de dépression plus complexes](#)
 Figure 27. - [Schéma de la succession des états](#)
 Figure 28. - [Schéma de l'évolution des crises de dépression au cours de la vie](#)
 Figure 29. - Tableau de Jésus enfant, au travail
 Figure 30. - Costume et attitude de Omu, délire religieux
 Figure 31. - Tableau de la Vierge et les Anges
 Figure 32. - Graphique de la catatonie pendant l'extase. Tremblement du bras droit étendu pendant l'extase, les trois premières lignes indiquent le tremblement au début, les trois dernières le tremblement après 35 minutes, les lignes verticales indiquent le temps en secondes.

- Figure 33. - Courbe des temps de réaction simple à des stimulations tactiles chez une malade hystérique dont l'attention est assez rapidement fatiguée. Les temps de réaction mesurés par le chronomètre de d'Arsonval sont reportés sur le papier quadrillé, la courbe est tracée à la main, la ligne plus forte indique la courbe des moyennes calculées de dix en dix réactions. En A ascension brusque de la courbe déterminée par une distraction en rapport avec un bruit dans la salle.
- Figure 34 bis. - Courbe des temps de réaction de Madeleine à des stimulations auditives pendant l'extase. La courbe a été inscrite par la méthode graphique de M. Patrizzi. Le graphique total pris pendant deux heures est trop long pour être reproduit en entier, les graphiques 1, 2 et 3 en reproduisent des fragments caractéristiques. Dans le premier le sujet est bien éveillé et fait attention consciemment, les ascensions de la courbe en A et B sont dues à des distractions déterminées par des bruits dans la salle, dans le second le sujet a fermé les yeux, il est envahi par des pensées religieuses, en C début de l'extase, le sujet lève les bras en croix et se soulève, pendant ces mouvements, le graphique est souvent interrompu ; en 3 l'extase est complète et le graphique est parfaitement régulier pendant une heure, je n'en reproduis que la dernière partie, en 0 réveil et interruption du graphique.
- Figure 35. - Contracture des jambes pendant les délires de crucifixion, légère torsion des pieds en dedans qui indique la tendance à appliquer un pied sur l'autre « pour que les deux pieds soient percés par le même clou ».
- Figure 36. - Les stigmates sur les deux pieds de Madeleine
- Figure 37. - Tableau de Giotto, Saint François d'Assise
- Figure 38. - Tableau de Sodona, Sainte Catherine de Sienne
- Figure 39. - Appareil en place sur le pied
- Figure 40. - Le stigmate apparaissant sous le verre

De l'angoisse à l'extase. Tome I :
première partie "Un délire religieux chez une extatique"

Chapitre III

Les sentiments de joie dans l'extase

[Retour à la table des matières](#)

Quand je cherchais précédemment à faire des rapprochements entre des malades qui pouvaient s'éclairer l'un l'autre, je rapprochais l'extase de Madeleine du sommeil prolongé de Lætitia, car on observait chez ces deux malades une immobilité analogue et le même énorme désintérêt de l'action. Je remarquai à ce moment une différence dans l'expression de ce désintérêt : Lætitia emploie le mot irréel et dit que le monde est devenu trop irréel pour qu'elle s'en soucie ; Madeleine emploie le mot matériel et déclare que le monde est si matériel qu'elle le méprise. La différence est plus apparente que profonde et nous avons pu continuer le rapprochement.

Mais si nous considérons la manière dont l'une et l'autre envisagent la vie spirituelle qui leur reste nous nous trouvons en présence d'une grande différence psychologique. Lætitia rêve certainement beaucoup, elle combine de petits romans et même arrange de petites poésies qui m'ont paru intéressantes, beaucoup plus que celles de Madeleine. Tout cela est bien pour elle une certaine distraction, mais elle n'en est guère satisfaite et elle gémit beaucoup sur sa maladie ridicule et sur sa jeunesse perdue. Madeleine, au contraire, trouve dans les représentations qu'elle se donne de son union avec Dieu une joie intense et extraordinaire et cette joie semble bien être le symptôme propre de certains états extatiques. Cette joie constitue en tout cas le phénomène psychologique le plus singulier que l'on puisse observer, c'est elle

qui a le plus scandalisé les observateurs. On associe d'ordinaire la joie avec la richesse, le confort, la force et la santé et on a de la peine à admettre ce bonheur perpétuel et quelquefois sublime dans une vie misérable au cours d'une maladie mentale. On se laisse entraîner à la suite du sujet lui-même à faire intervenir trop facilement le surnaturel, on n'a pas suffisamment jeté les yeux aux alentours pour observer que la pathologie mentale nous offre de nombreux termes de comparaison. Mais l'interprétation de ces sentiments de béatitude me semble difficile, elle suppose une étude préalable sur les conditions dans lesquelles se développent les autres sentiments et je suis obligé de reléguer toutes ces recherches dans le second volume de cet ouvrage. Pour le moment je dois me borner à donner ici un résumé des documents que nous fournit l'observation de Madeleine sur ses sentiments afin de terminer la description de l'état extatique.

1. - La jouissance dans le calme et dans la force

[Retour à la table des matières](#)

Il faut ici laisser parler Madeleine et se borner à présenter quelques-unes des pages innombrables qu'elle a écrites sur son bonheur dans l'extase. Je me borne à grouper les plus typiques selon leurs analogies. Je réunis d'abord les expressions d'un bonheur général et vague sans localisations particulières.

« Si j'ai souvent eu dans ma vie des moments d'atroce souffrance, j'ai eu aussi des joies incroyables qui les font bien oublier. Ces jouissances ont commencé dès ma jeunesse, les premières, je crois, et encore faibles à l'âge de onze ans. Elles étaient déjà fortes à dix-huit, dix-neuf ans, mais elles duraient peu et revenaient rarement. Elles n'ont fait qu'augmenter et maintenant elles sont devenues étranges, incompréhensibles aux autres et elles remplissent des jours, des semaines entières... Je suis gênée pour vous parler de ces joies, comme vous me le demandez, car je sens que vous allez m'accuser d'exagération ridicule, quand je suis obligée de parler d'une atmosphère de délices inexprimables, de voluptés que je n'ai pas la force de supporter...

« J'ai ressenti comme une joie intérieure qui s'est répandue dans tout mon être : l'air que je respire, la vue du ciel, le chant des oiseaux, tout m'a causé des jouissances inexprimables. J'ai vu des beautés inaccoutumées, en marchant je me suis sentie soulevée et j'ai éprouvé dans l'air une véritable volupté. Vraiment la jouissance de l'homme est bien relative : en sortant de mon sommeil il m'est arrivé de trouver au pain sec et à l'eau une saveur délicieuse que celle des mets les plus recherchés ne peut procurer... J'ai des jouissances que en dehors de Dieu il est impossible de connaître. La terre devient vraiment pour moi le vestibule du ciel et mon cœur jouit à l'avance de la félicité qui lui est réservée... Sans être paralysé mon corps n'a pas plus de mouvement qu'un cadavre ; mais l'esprit vit, le cœur aime et tout mon être jouit d'une volupté ineffable qui va se prolonger, il me semble, jusqu'au ciel... Que tous les palais du monde sont peu de chose quand on goûte de pareilles joies dans la possession de

son Dieu !... Ce bonheur dépasse tout idéal, jamais je n'aurais cru que l'on pouvait goûter en ce monde une telle félicité, que sera-ce donc dans l'autre vie ! ...

« Je voudrais pouvoir communiquer mes impressions. Mes jouissances sont réelles, je vous assure, elles ne sont pas que des imaginations. Mon cœur est vraiment touché et mes sens sont charmés délicieusement. Je passe successivement de la souffrance à la volupté pure et toute divine...

« Il me semble que par moments cette volupté me tue plus que la douleur, dans d'autres elle est ma vie. J'hésite à vous écrire ainsi mes sentiments. Je me dis que vous allez penser que c'est de la folie pure, mais je tiens à cette folie, j'espère bien qu'elle est incurable et qu'elle augmente de jour en jour... Que je m'estime heureuse de la grâce qui m'est donnée dans cette folie ! Je ne changerais pas cette folie pour quoi que ce soit au monde. Il me semble impossible d'avoir sur la terre un bonheur comparable à celui que je goûte si souvent. C'est pourquoi je ne veux pas guérir, je suis fermement résolue à marcher toujours dans la voie que j'ai suivie et où j'ai trouvé le secret du bonheur... Tout en moi est dans une volupté pure qui me donne une idée du bonheur du ciel. Mon cœur est inondé d'amour, mon esprit illuminé contemple des horizons qui le jettent dans le ravissement et mes sens éprouvent des impressions trop délicieuses pour que je puisse les exprimer. »

Les passages suivants expriment particulièrement un des caractères de ce bonheur, le calme et la tranquillité complète qui accompagnent le désintéret de l'action.

« Je renonce à dire ce qui se passe en moi : il n'y a plus que mon corps qui soit de ce monde, mon âme est ailleurs. Rien ne peut plus altérer ma paix interne, la joie indicible de mon cœur. Il m'est indifférent maintenant de passer pour folle, car rien de la terre ne me touche plus et il me serait doux de mourir. Devant Dieu qui me fait sentir ainsi sa présence je n'ai plus ni crainte, ni désir terrestre. Je me trouve comme enveloppée dans une atmosphère de voluptés divines qui m'enivrent et me mettent dans l'impuissance de parler, m'ôtent tout besoin de manger, de boire, de vivre. J'arrive même à ne plus entendre ce qui se dit autour de moi, je ne sens plus rien, je n'attends plus rien, je ne redoute plus rien. Toute souffrance est suspendue, mon âme sent, mon âme est enivrée et s'abîme dans sa béatitude. Oh ! moments heureux qui paraissent toujours trop courts et que je n'échangerais pas contre toutes les joies du monde, ils donnent une petite idée de la félicité des saints dans le paradis. Si mon bonheur inaltérable est de la folie, eh bien ! c'est une folie bien douce et ceux qui cherchent des jouissances en ce monde devraient faire leur possible pour en être atteints car il n'y a aucun plaisir, aucune joie qui puisse lui être comparée !

« Je ne peux plus être troublée par des scrupules, parce que Dieu me paraît si *bon* qu'Il pardonne tout à l'âme qui est remplie de bonne volonté qui veut L'aimer et qui met en Lui sa confiance.

« Je ne peux plus être effrayée pour l'avenir parce que j'ai en Lui une inébranlable espérance. Dieu n'a plus besoin que j'aie à Rome, il enverra au pape un de ses anges et la mission sera faite par quelqu'un qui ne passera pas pour fou comme moi, rien ne peut troubler ma paix... J'ai l'âme en paix, je sens au moral quelque chose de ce qu'éprouve un voyageur qui est arrivé au sommet d'une montagne d'où il contemple un horizon immense. S'il vient un orage il le domine, le vent se déchaîne à ses pieds. Il me semble que plus rien ne peut m'enlever la paix intime que j'éprouve... Je vogue

sur la barque de Pierre en assurance, car je sais que, si la tempête survient, Jésus est là qui d'un mot calme les flots et nous rend la paix... Oh ! qu'il est bon d'être ainsi entre les mains de son père et de n'avoir plus aucune crainte, aucun souci. J'ai tout jeté à ses pieds, je n'ai plus ni peines ni inquiétudes car sa volonté m'est aimable quelle qu'elle soit. Je ne suis plus capable que de me reposer dans cette quiétude ineffable de l'Union à Dieu que rien ne peut plus rompre. Je sens que je m'endors en lui car en lui, tout me berce et me plonge dans un sommeil d'une divine douceur. »

Je voudrais aussi présenter certains passages qui expriment un sentiment singulier de force et de puissance surabondante. Ce sentiment n'existe chez Madeleine que pendant les extases et il contraste d'une manière bizarre avec son immobilité, avec la lenteur et la difficulté qui caractérise les mouvements dans l'état de consolation. On voit qu'elle a senti cette opposition. Elle vient d'écrire qu'elle a une force indomptable dans tous les membres et elle ajoute :

« Je crains que la plume ne tombe de mes doigts qui se semblent être en coton. Mon corps est amoindri comme une petite poupée mais mon cœur n'est pas amoindri ; si mes lèvres ne peuvent pas parler mon cœur chante. D'un côté j'ai l'air de mourir et de l'autre je reçois sans cesse un accroissement de force et de vie qui jusqu'alors m'était inconnu. »

Dans les passages les plus simples elle ne parle que de la force de ses sentiments et de ses idées, mais elle dépasse vite les sentiments et parle d'une force physique de tout le corps.

« Je ne sais ce que cet amour va faire de moi, mais certainement il me travaille d'une manière étonnante. Tout mon être en est imprégné, un feu invisible se répand de plus en plus dans toutes les parties de mon esprit, et je sens mon cœur toujours plus enflammé, plus ému, plus inondé d'une divine ivresse. Les sentiments les plus profonds, les plus doux me secouent sans cesse et je m'étonne par moments, de ne pas mourir tant ils sont violents. Mais au lieu de succomber, je crois reprendre une nouvelle vie. Je sens comme une force, une activité inconnue qui m'emporte en quelque sorte malgré moi. Mes mouvements deviennent plus aisés et plus prompts, je vais d'un lieu à un autre avec plus de rapidité et moins de fatigue, j'éprouve dans tout mon être un bien-être inconnu à me trouver dans l'air, à respirer, à contempler tout ce qui se présente à ma vue. Le parfum des fleurs me cause un enivrement qui m'étonne, le gazouillement des oiseaux me charme au delà de toute expression... Je me sens plus que jamais soulevée, emportée, et j'ai dans les nerfs, dans les muscles, une force qui paraît toujours plus grande. Ce matin, j'aurais résisté seule à deux hommes vigoureux, il me semble que j'aurais broyé ce que j'aurais étreint dans l'ardeur que je ressentais...

« Comment dire les transports que j'ai eus aujourd'hui ! Si cela continue, j'arriverai à ne plus pouvoir me contenir et je ferai malgré moi des mouvements extravagants. J'ai par instants comme un suprême besoin de danser, je finirai par sauter en l'air. Il y a en moi comme une, sorte d'électricité, de vapeur comprimée qui paraît sur le point d'éclater... N'est-il pas absurde qu'au moment où je ne peux même pas parler, je sente en moi s'exhaler des cris de joie, des chants de gloire et d'amour...

« L'ardeur que je sens en moi me donne en ce moment un terrible besoin d'activité, il me semble que j'ai besoin de faire une longue course. Ne craignez-vous pas qu'un jour, comme un volcan, cette ardeur finisse par éclater ? Alors je ne réponds plus de mes actes. »

2. - Les jouissances des sens

[Retour à la table des matières](#)

Cette joie générale semble se localiser successivement ou simultanément sur toutes les fonctions et nous pouvons relever dans les descriptions enthousiastes de Madeleine des jouissances de tous les sens. Remarquons d'abord que des douleurs peuvent se mêler à ces jouissances sans les altérer ou même en se transformant en jouissances.

« J'ai en ce moment de grandes douleurs dans les pieds et dans le dos, et en même temps j'ai des sensations ineffables, de telle sorte que je souffre et que je jouis tout à la fois et que la souffrance se combine avec la joie et se transforme... J'ai de grandes douleurs dans les pieds, mais mon âme est heureuse et je continue à ressentir des douceurs sur les lèvres qui sont collées. Il est difficile de comprendre comment on peut à la fois souffrir et jouir de la sorte. J'ai les pieds comme dans un brasier ardent, et, je n'ose presque pas le dire, je fais avec cette horrible brûlure de pures et douces voluptés. »

Toutes les sensations lui fournissent des jouissances un peu plus intelligibles que celles-là. Elle insiste naïvement sur les impressions suaves produites sur le goût et sur l'odorat.

« Non seulement l'âme jouit d'un bonheur inexprimable, mais aussi les sens ont leurs voluptés pures. Les jouissances dans la bouche et sur les lèvres sont continues, il est impossible de les comparer à quoi que ce soit, c'est plus doux que le miel... J'ai dans la bouche une saveur fraîche et douce, ma langue se délecte comme elle n'avait encore jamais fait : cette douceur dans la bouche est enivrante... quelle est cette liqueur douce et enivrante qui remplit ma bouche ?... C'est cette jouissance sur les lèvres et dans la bouche qui me rassasie et m'enlève faim et soif, c'est comme du miel que je n'ose avaler, c'est comme si je mangeais des sucreries, je n'ai envie d'aucune friandise, car ce que je savoure dépasse tout ce que l'on peut imaginer. »

Puis ce sera le tour de l'odorat :

« Oh! que la respiration m'est devenue douce! quel parfum satine l'air pur !... J'étais loin de penser que les odeurs fussent aussi délicieuses, je ne trouve pas de mots pour exprimer le bonheur que j'ai senti en respirant les odeurs de la salle... Ces derniers temps, c'est principalement l'odorat qui a eu des jouissances : tout subitement j'ai senti des parfums inconnus qui m'ont enivrée. Ces odeurs délicieuses, je ne les avais jamais respirées ; elles ajoutent un charme nouveau aux voluptés que j'ai dans la bouche et sur les lèvres. »

Les mouvements eux-mêmes sont sentis comme agréables, quoiqu'elle ne daigne en faire aucun.

« Toutes les parties de mon être ont leur volupté particulière. Je respire un air qui m'enivre. Je jouis dans l'immobilité, mais aussi bien mes mouvements me charment et me causent des jouissances inexprimables...

« Si je soulève le bras, la jambe, je ne sens plus le poids. C'est comme si je reposais sur un lit de délices, que chacun de mes membres fût soutenu et mis en mouvement par un air frais et doux. J'éprouve une volupté jusque-là inconnue dans l'action. Je jouis quand je ferme les yeux, je jouis aussi quand je les ouvre. »

Le toucher procure bien entendu des joies particulières :

« Le contact d'un petit enfant me cause un tressaillement, il fait éprouver dans tout mon être une chaleur délicieuse, en même temps que mon cœur est inondé de bonheur... Je me trouve enveloppée d'un air de feu qui me pénètre jusqu'à la moelle des os. On dirait que continuellement je suis saisie, étreinte, réchauffée et brûlée délicieusement par une force, une puissance invisible... J'ai de douces et ineffables sensations également dans le bras, les mains, et généralement dans tout le corps. Mon être entier est comme caressé par un délicieux zéphyr, ou brûlé par un feu pur et doux, tout en étant bien ardent et incompréhensible. Mes sens éprouvent un calme qui me paraît inaltérable. Rien ne les trouble plus. Et cependant j'ai des impressions fortes et violentes, des transports de joie et d'amour qui me causent de vives jouissances, augmentant sans cesse ma paix. »

Il faut mettre à part et constater avec précision les jouissances véritablement sexuelles à cause de l'importance qu'elles doivent prendre dans les discussions relatives à l'interprétation de ces faits. Le langage des mystiques laisse entendre bien souvent que dans leurs jouissances extatiques il s'agit de véritables phénomènes sexuels. On connaît la lettre célèbre de sainte Thérèse : « Je ne saurais exprimer toutes les faveurs, les lumières, les connaissances, les commerces intimes et amoureux de ce grand Dieu à l'égard de son indigne créature. Que de tendres affections ! Que de transports d'amour ! Que d'embrassements divins Que de délectations intérieures ! Que de contentements parfaits Que de défaillances sans fin !

« ... Il m'était permis de reposer sur son cœur où Dieu me soutenait de sa main droite en me couvrant de sa main gauche, en sorte qu'il me semblait être dans un jardin des délices où le jour éternel luit toujours, où les plaisirs sont sans fin, où l'époux et l'épouse sont à cœur ouvert et où ils se font un vrai plaisir de reposer l'un dans l'autre.

« ... Ah ! s'il m'était permis de dire combien de fois enivrée de torrents de volupté je ne pouvais plus contenir en moi cette extrême chaleur qui semblait me consumer jusqu'à la moelle des os ! Tantôt le visage rouge comme un charbon avec des yeux étincelants je portais des traits enflammés contre lui qui m'embrasais d'un si pur amour. Tantôt il fallait que je l'appelasse le seul objet de mes charmes, vie de ma vie, âme de mon âme, cœur de mon cœur, objet le plus charmant et le plus aimable. Oh ! amour qui brûle toujours et qui ne consume jamais, si la créature pouvait le connaître que ne le ferait-elle pas pour le posséder ! »¹.

¹ Lettre de Sainte Thérèse, traduite par le Rév. P. Grégoire de Saint. Joseph. Rome.

J'ai déjà montré à propos du délire, que Madeleine croit être l'épouse de Dieu et qu'elle a avec lui des rapports d'une nature incontestable ; il faut ajouter ici quelques passages à ceux que nous avons déjà cités pour montrer que ces relations sont absolument satisfaisantes et lui laissent d'agréables souvenirs.

« Enfin le souffle divin m'enveloppe et me pénètre tout entière. C'est comme un perpétuel et universel baiser que rien ne trouble plus... Les douceurs que j'ai dans la bouche sont presque continuelles, j'éprouve la sensation d'un perpétuel baiser. Rien ne peut donner une idée de cette volupté pure, il faut l'éprouver pour la comprendre ; jamais je n'aurais pu soupçonner des jouissances pareilles à celles que je ressens maintenant si souvent dans ses bras... Ce matin j'ai senti encore délicieusement l'ivresse du baiser divin, j'en éprouve encore sur les lèvres et dans tout le corps la suave sensation. Je me rappelle qu'en pensant à Jésus en croix, j'ai comme Madeleine baisé les pieds du Sauveur et alors j'ai senti comme si du sang coulait dans ma bouche et m'enivrait et Jésus ressuscité est venu dans mes bras. »

Souvent il y a dans le langage de l'extatique des restrictions qui éveillent l'idée de choses qu'elle n'exprime pas complètement :

« Cet état ne peut se prolonger longtemps dans toute son intensité, pourtant je fais l'expérience que Dieu quelquefois prolonge bien ses consolations les plus délicieuses. Je suis vraiment confondue de celles qu'il m'accorde particulièrement depuis plus d'un mois, c'est inénarrable, ne m'interrogez pas je ne pourrai rien dire de plus... Les voluptés que j'éprouve en ce moment sont plus grandes que jamais. Il se produit dans ma chair des frémissements purs et tout divins qui m'enivrent de la volupté des bienheureux dans le ciel. Tout se ferme en moi comme sous l'impression d'un sceau divin que les lèvres de Dieu appliquent partout. Je me sens sous le charme d'une pure et douce étreinte qui ravit tout mon être, une chaleur ineffable me brûle jusqu'à la moelle des os... La chair qui est morte pour les sensations malsaines est bien vivante pour les jouissances pures et divines, je m'endors bercée doucement dans l'embrasement de Dieu... Dieu me serre si étroitement qu'il me cause des souffrances dans tout le corps, mais ce sont des douleurs que je ne puis m'empêcher d'aimer, ce feu ardent me brûle, cette grande volupté m'effraye, mais elle est voulue par Dieu, je me trouve heureuse d'être broyée dans sa main et de me consumer aux pieds du bien-aimé... Oui je suis folle, l'amour me brûle jusqu'à la moelle des os, mais Dieu n'est-il pas lui-même le premier et le plus grand fou ? Les trois personnes de la sainte Trinité, mystère de notre foi, n'ont-elles pas au suprême degré cette folie de l'amour, le Père en nous donnant son propre fils pour nous sauver, le Fils en voulant souffrir et mourir pour nous racheter et l'Esprit Saint en nous enveloppant sans cesse des effluves de son amour malgré nos prévarications ? »

A ces morceaux où les expressions sont encore voilées, il faudrait ajouter des pages où l'expression devient brutale : il est bien probable que des expressions du même genre se trouvaient dans la bouche et peut-être dans les écrits des mystiques classiques mais qu'elles ont été expurgées par les commentateurs.

« J'ai des douceurs énormes sur les lèvres et au ventre qui se resserre des secousses vraiment divines... J'ai des frémissements de tout le corps quand Dieu applique partout ses mains brûlantes qu'il promène doucement, c'est indéfinissable, il me semble que je m'évanouis dans la jouissance que je ressens. Je me sens de plus en plus soulevée en l'air, on dirait que tout mon corps porte sur une grosse corde passée entre les jambes et que cette corde comprime les parties qu'elle fait rentrer à

l'intérieur. Il se fait un travail à la vessie, on pose un sceau sur l'ouverture et cette gêne pour uriner n'est pas une souffrance mais une volupté... J'éprouve trop souvent à l'intérieur comme à l'extérieur des frémissements suaves qui sont si particuliers que je ne peux les expliquer. J'aimerais mieux ne plus rien dire de ces sensations qui sont trop étranges pour que vous puissiez comprendre, il y a là un grand mystère ».

Nous avons déjà su que la pauvre femme quand elle sort de l'extase est toute honteuse de tels aveux et se confond en excuses. Personne n'a rien à lui reprocher : quand nous reprendrons l'étude psychologique de la jouissance sexuelle dans l'extase, nous lui donnerons sa vraie place qui est modeste. Remarquons seulement ici que l'apparition de cette jouissance n'a rien de surprenant. Quand nous constatons que la jouissance existe dans tous les sens, dans toutes les parties du corps, il serait bien étrange qu'elle fût absente dans ces organes qui d'ordinaire la présentent le plus facilement.

3. - Les jouissances artistiques

[Retour à la table des matières](#)

Quand on considère les sens supérieurs, l'ouïe et la vue, les jouissances présentent un caractère complexe. On ne peut plus dire avec précision qu'il s'agit d'une pure jouissance sensorielle, le plaisir n'est pas seulement lié à l'exercice de la sensation, il dépend des sentiments éveillés et d'une appréciation esthétique. Il faut en effet remarquer que la jouissance de l'extase n'apparaît pas seulement à l'occasion des opérations inférieures, mais à propos de toutes les fonctions psychologiques quand elles s'exercent dans ces conditions particulières, sous forme spirituelle, purement intérieure, sans dépense de force dans des actions extérieures. Les plaisirs de l'ouïe apparaissent chez Madeleine, mais bien moins souvent que ceux de la vue. « J'éprouve les jouissances les plus vives à entendre le son des cloches, la petite voix des enfants ; le chant des oiseaux me paraît de plus en plus doux et enivrant... Il y a des moments où j'entends des concerts d'une douceur inexprimable qui me ravissent l'âme et donnent à mon cœur d'ineffables voluptés ». Madeleine est surtout une visuelle et elle ne tarit pas dans ses descriptions enthousiastes des spectacles magnifiques qui défilent devant les yeux de son imagination. Je voudrais insister d'abord sur un premier caractère de ces spectacles visuels que j'ai retrouvé chez d'autres sujets dans des conditions analogues et qui doit avoir quelque importance, c'est la luminosité. La plupart des extatiques constatent cette exagération de la lumière qui les charme et les éblouit.

« Tout à coup, ayant toujours les yeux fermés, j'ai vu des splendeurs impossibles à rendre, comme des soleils qui se succédaient les uns les autres toujours plus lumineux et plus beaux. La lumière variait sans cesse et jetais mon être dans le ravissement. Je ne puis dire le temps qu'a duré cette vision. Peut-être dix minutes. Cela m'est arrivé plusieurs fois dans le passé mais moins longtemps... Je vois toujours le Saint-Sacrement entouré d'un éclat, d'une lumière qui me pénètre tout entière. Ce matin en entrant à l'église le tabernacle m'a paru tout en feu, cela a duré au moins une minute

(elle n'est entrée à l'église qu'en imagination, quand elle peut aller réellement à l'église, elle n'a pas ces phénomènes lumineux, à moins qu'une crise d'extase ne survienne dans l'église après être restée quelque temps en repos complet). J'ai encore vu .et ce n'est pas un rêve, un globe de feu ovale, qui est resté devant moi peut-être dix minutes. J'avais d'abord les yeux entr'ouverts et je les ai fermés pour voir si la vision cesserait, elle a continué de la même manière. Ce globe avait une auréole de lumière, c'était très beau à voir, mais bien difficile à décrire... J'ai encore vu un brillant soleil changeant sans cesse dans un mouvement perpétuel et présentant à mon âme ravie des beautés nouvelles toujours et inénarrables.

« J'ai vu des lumières, des soleils, des choses éblouissantes que je ne puis expliquer, mais qui étaient plus belles que jamais. Ce que l'on voit dans les feux d'artifice n'est rien auprès de ces rayonnements, de ces merveilleuses étoiles, de telles lumières si éclatantes et si variées n'ont pas de noms et disparaissent trop promptement. On ne se lasserait pas de les contempler. On se trouve comme devant l'ouverture d'un abîme de feux tout incomparable, si étincelants que rien ne peut en donner une idée... Les lumières que je vois le soir, les yeux fermés, sont de plus en plus resplendissantes et variées. Le centre de lumière s'est élargi et me paraît maintenant tout rempli d'êtres vivants qui s'y meuvent sans cesse. Ces êtres tout brillants sont différents les uns des autres. Il y en a qui ne sont que comme des atomes, d'autres paraissent comme de petites étoiles dont la beauté est variée à l'infini. Tous s'agitent dans un éclatant et incomparable soleil qui lui-même change constamment de couleur, de lumière et de beauté. Les rayons scintillent continuellement et jettent des feux qui semblent toujours nouveaux. Impossible de dire ce qu'est cette vision que j'ai de plus en plus souvent et qui dure assez longtemps pour que je puisse me rendre bien compte que *je ne dors pas* et que *je vois* vraiment tout en ayant les yeux fermés ».

Ces lumières ne sont pas seulement étincelantes, elles sont belles :

« Les étoiles que j'ai vues étaient plus belles que jamais, les plus beaux feux d'artifice ne peuvent leur être comparées. Elles se succèdent avec rapidité et il n'y en a pas deux semblables. Ce sont toujours de nouveaux soleils qui apparaissent et qui jettent mon âme dans le ravissement. Il y a comme des intervalles de nuit qui font paraître la lumière plus belle quand elle revient et des millions d'atomes lumineux qui se meuvent sans cesse, cela me donne une idée de ce que sont les créatures dans l'immensité de Dieu... Je viens d'avoir une vue remarquable, c'est une sorte de vision blanche. J'ai vu un horizon tout blanc, qui m'a charmée par sa beauté, son éclat. Rien de plus simple, rien de plus pur, rien de plus beau en ce monde. S'il y en a qui voient rouge, je puis dire que j'ai vu blanc et que cette vue m'a consolée beaucoup. Combien elle m'a reposée des pénibles cauchemars que j'ai eus dans ma dernière crise (la crise de torture précédente). »

On trouvera beaucoup de descriptions de ces lumières tantôt éclatantes, tantôt douces dans l'ouvrage de James ¹.

Ces lumières entourent et éclairent des objets, des personnages qui constituent des spectacles merveilleux.

¹ W. JAMES. *Expérience religieuse*, pp. 211-271.

« Le Sacré-Cœur m'est apparu comme un divin soleil tout resplendissant d'une lumière incomparable et bienfaisante pour l'âme, il était l'objet d'un culte vraiment national et la foule qui l'entourait chantait en paroles très distinctes : « Oh ! soleil resplendissant de divine justice, que nos cœurs soient sans cesse exposés à vos rayons brûlants »... J'ai été absorbée, enivrée, perdue dans un abîme d'indicibles consolations causées par la plus belle, la plus divine vision que j'aie jamais eue : celle de Notre-Seigneur environné de lumière et tout rayonnant de gloire. Ses vêtements blancs resplendissaient d'un éclat incomparable. Toute sa personne était comme un brillant soleil qui jetait des feux que je ne pourrais décrire. Son Cœur divin apparaissait tout environné de flammes ardentes qui m'ont rappelé celles du buisson ardent ».

Mais c'est surtout la description de la Vierge Marie qui revient à chaque instant :

« J'ai eu cette nuit une bien belle vision : la très Sainte Vierge m'est apparue dans le ciel au milieu des nuages toute rayonnante de gloire, c'était *l'immaculée conception couronnée*, comment dire mon bonheur ! Il est impossible de se faire une idée de la beauté de cette divine créature, toute sa personne rayonnait, enfin c'était une gloire incomparable. Marie immaculée m'apparaissait en reine comme elle est au ciel. Ce qui m'a le plus frappée, c'était la beauté, le reflet pur et tout divin de Marie, c'est son air de supplication et de tristesse douce qui me révélait ses impressions sur les misères humaines. Je comprenais comment cette Vierge admirable peut toucher le cœur de Dieu et apaiser sa colère.

« J'ai essayé de résumer mes impressions de lundi, mais il me semble que j'ai dit bien peu de choses de ce que j'ai éprouvé, vu, pensé, compris... pendant les heures que j'ai contemplé cette créature privilégiée à laquelle *seule* s'appliquent ces paroles de l'Esprit Saint : « Vous êtes toute belle, ma Bien-Aimée, il n'y a pas de tache en vous ».

« La vue des pures vierges qui, dans la suite des générations se sont efforcées de marcher sur les traces de Marie, m'a causé une joie indicible. Oui, malgré la corruption de notre nature déchue il y a aura toujours sur terre des âmes choisies de Dieu qui *courront après vous, ô Marie, à l'odeur de vos parfums* ».

Madeleine revient d'ailleurs indéfiniment sur cette vision de la Vierge et sur cette beauté dont « rien, rien, rien ne peut donner une idée ».

Dans cet état elle trouve de la beauté merveilleuse dans tout ce qu'elle regarde :

« Tout me paraît plus beau et me charme plus, le ciel est plus splendide que jamais, je contemple des campagnes, des montagnes, des fleurs, des fruits, des oiseaux comme on n'en voit jamais en ce monde. Toutes les créatures ont une beauté que je n'avais jamais vue, les figures de mes compagnes ont un reflet du visage divin. Ne croyez pas que cette beauté soit monotone, les lumières et les beautés sont variées à l'infini mais la langue humaine ne peut les décrire. Ce sont des fleurs fragiles que l'on déflore dès que l'on veut y toucher... Ce serait folie de vouloir reproduire l'image de Notre Seigneur telle qu'elle m'a été montrée. Après ces visions je n'ai plus qu'à briser mes pinceaux et renoncer pour toujours à peindre des images. L'univers entier est un livre que je peux feuilleter, où tout est pour moi une source de joie et d'admiration, il est inutile que je remue et que j'essaye de faire moi-même la moindre des choses ».

4. - Le sentiment d'intellection

[Retour à la table des matières](#)

À côté de l'admiration esthétique je voudrais placer un sentiment qui accompagne l'exercice des opérations intellectuelles, le sentiment d'intellection ou d'illumination spirituelle. C'est le sentiment de recevoir une explication complète, de comprendre merveilleusement des choses jusque-là très obscures. « Les mystiques, dit M. de Montmorand affirment qu'ils ont au cours de leurs trances découvert de grands secrets, reçu de sublimes communications, acquis des connaissances admirables »¹. Ce sentiment a vivement préoccupé les observateurs et il a souvent donné lieu à des interprétations profondes² qui ne semblent pas toujours nécessaires à propos d'un phénomène beaucoup plus simple qu'on ne le croit.

Très souvent Madeleine nous répète que dans l'extase elle comprend une foule de choses.

« Une lumière intérieure m'éclaire l'esprit et me fait comprendre ce qui me paraissait incompréhensible... Je comprends le pourquoi d'événements qui étaient considérés comme inexplicables.

« Oh ! quel spectacle admirable nous est réservé à la fin du monde lorsque nous ne verrons clairement par quelles voies Dieu a conduit chaque âme en cette vie !

« Si je pouvais dire tout ce que j'ai vu et entendu, comme moi, mon Père, vous constateriez la justice en même temps que la bonté des desseins providentiels.

« Les visions de l'esprit sont claires et sans illusion. C'est une lumière de Dieu qui illumine l'âme et lui fait voir et comprendre ce qui jusqu'alors était caché à son intelligence. Elle ne saurait décrire ces visions comme celles que voient les yeux du corps...

« Il se fait dans mon esprit comme une lumière qui amène la compréhension d'une foule de choses ; en un instant, tous les mystères sont éclairés, tous les secrets me sont révélés, et mon âme est subjuguée par la vue de l'infinie sagesse... Oh ! non, l'esprit n'est pas oisif dans cet état ; sans doute, il se simplifie et s'unifie en Dieu, mais avec lui il embrasse toutes choses et il comprend toutes choses comme le créateur même qui les a faites ».

Au premier abord on peut croire qu'il s'agit simplement d'une application du petit système théologique que Madeleine nous a exposé.

¹ M. DE MONTMORAND. *Psychologie des mystiques*, 1920, p. 157.

² Cf. H. DELACROIX, *La religion et la foi*, 1922, p. 266.

« Mon esprit comprend l'intervention des anges et des démons, la miséricorde de Dieu unie à sa justice. Un jour nous comprendrons tous et nous bénirons Dieu des moyens qu'il aura choisis dans sa sagesse pour nous châtier, nous purifier et nous faire mériter la gloire qu'il nous prépare... Je comprends le mystère de la souffrance, le bienfait de la contradiction, de la misère, des déceptions ; la nécessité de la maladie et de la mort. Mon esprit va au-delà de la tombe et lève un coin du voile qui nous cache l'abîme de notre éternité bienheureuse ou malheureuse. Je m'explique un peu la félicité des saints et le supplice des damnés ».

Cette explication n'est pas suffisante, d'abord parce que ce petit système ne suffit pas toujours à Madeleine qui dans d'autres états le trouve tout à fait insuffisant et qu'il faudrait encore montrer pourquoi en ce moment il paraît expliquer tout. Ensuite parce que Madeleine a nettement ce sentiment d'intellection à propos de choses qui n'ont aucun rapport avec sa théorie anthropomorphique élémentaire du monde. Elle déclare comprendre « l'explication métaphysique de la Trinité, l'essence de Dieu, l'essence de l'âme, aussi bien que la psychologie du rêve et les principes de l'algèbre la plus élevée ». A tout ce qu'on lui propose elle répond que pour elle c'est parfaitement clair et que Dieu lui en donne une explication complète. Quelquefois elle consent à donner cette prétendue explication, et il s'agit d'une petite comparaison par analogie lointaine ou d'une parabole plus ou moins jolie.

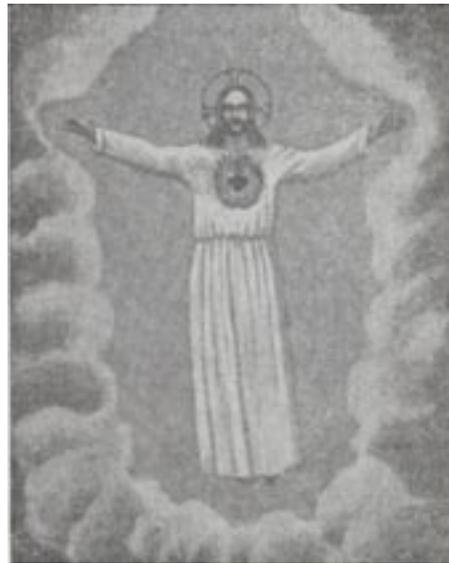


Figure 19. –

La Sainte Trinité telle que Madeleine la conçoit pendant l'extase : Le personnage principal est toujours pour elle le Dieu-homme, Dieu le père est représenté par le soleil sur lequel se détache le Christ et dont les rayons ne sont pas ici reproduits nettement et le Saint Esprit est représenté par les flammes qui sortent du cœur de Jésus.

« La vision d'un soleil tout rond sur un fond noir nous explique l'origine du monde, c'est ce que l'on voit quand on fait une piqûre d'épingle au travers d'un paravent sombre qui nous cache un grand foyer de lumière. Une voix me dit que Dieu me

fait ainsi entrevoir quelque petite chose de sa gloire et de l'origine des mondes. Quelle joie de pénétrer ainsi dans le mystère de la création et de tout comprendre ».

Mais bien souvent elle ne nous raconte aucune petite histoire de ce genre, elle affirme qu'elle a compris et c'est tout. Une petite expérience m'a permis de constater que ce qui paraît clair et lumineux à Madeleine pendant l'extase n'explique plus rien du tout quand elle en est sortie. Elle m'affirmait pendant l'extase qu'elle comprenait admirablement et bien mieux que tous les théologiens le mystère de la Sainte Trinité. « C'est bien simple, un centre de lumière incomparable et rayonnante donne une idée du Père en qui resplendit la personne du Fils, qui, pour nous sauver, a pris notre humanité. De l'union du Père et du Fils jaillit le Saint Esprit représenté par les flammes qui font du corps sacré de notre Sauveur comme un foyer ardent. » Elle consentit en même temps à faire une petite image représentant un soleil rayonnant, sur le soleil était dessiné un Christ et du cœur de ce Christ partaient des flammes qui se dirigeaient vers les rayons du soleil (fig. 19). J'ai observé, que les tableaux religieux représentaient souvent la Sainte Trinité de cette manière par trois personnages contenus l'un dans l'autre. On peut le voir par ce tableau que j'ai remarqué au musée de Vicence (fig. 20). Quoi qu'il en soit, Madeleine était enchantée de ce dessin et déclarait que c'était une révélation lumineuse.



Figure 20. –

La Trinité, par Benedetto Montagna, Vicence, au musée civique de Vicenza.

Je conservai le dessin et les phrases exactes qu'elle avait prononcées et, trois jours après, quand Madeleine était tout à fait réveillée et calme, je les lui présentai de

nouveau, cela parut l'ennuyer, car elle me répondit que cela ne signifiait rien du tout et qu'elle était honteuse d'avoir eu la prétention d'expliquer des mystères religieux.

Après plusieurs observations de ce genre je suis arrivé à supposer que, lorsque Madeleine nous parle de son sentiment d'intellection, elle ne donne pas du tout au mot « explication » et au mot « comprendre » le même sens que nous, ni le même sens qu'elle leur donne dans un autre état. Pour nous, expliquer signifie faire rentrer un problème dans un autre par des procédés d'identification et ramener en définitive le problème à une fabrication que nous savons pouvoir faire. Pour l'homme, comprendre c'est faire, et une chose n'est intelligible que dans la proportion où elle est identique aux objets que nous savons pouvoir faire. C'est ce que j'ai essayé d'étudier longuement dans mes cours sur « l'explication et les opérations industrielles ». Madeleine, en dehors de l'extase pense sur ce point exactement comme moi.

Mais pendant l'extase il en est tout autrement, sa logique comme on le verra dans la seconde partie de ce livre, n'est plus la même et, en outre, comme nous le savons déjà, elle ne s'intéresse plus du tout à l'action et encore moins à la fabrication de quoi que ce soit. Le sentiment d'intellection est pour elle un simple sentiment de satisfaction qui s'attache à une formule, à l'énoncé verbal d'un problème. Quand pour nous un problème n'est pas résolu, quand une phrase n'est pas comprise, nous ne pouvons les formuler sans éprouver un sentiment de gêne et d'effort que Madeleine connaît bien, car elle en a beaucoup souffert dans la période des tentations. Quand, au contraire, nous avons résolu le problème et compris la formule, nous les exprimons sans aucune gêne et sans aucune envie de travailler à ce sujet. Or c'est ainsi que Madeleine exprime toutes choses pendant l'extase, elle est pleinement satisfaite de tout ce qu'elle pense et surtout ne veut rien faire pour aller au delà. C'est un état d'esprit qui se traduit par le sentiment d'avoir expliqué, d'avoir compris : « Soyez donc bien tranquille, tout sera clair pour vous un jour comme tout est clair pour moi maintenant ; l'essentiel est de ne pas chercher ». Ajoutons que lorsqu'une idée nous satisfait complètement, nous paraît belle et certaine, elle nous paraît profonde, « c'est la révélation lumineuse d'un sens de la vie plus profond que celui qui nous est familier ¹ ». Madeleine n'a pas seulement le sentiment d'avoir compris mais « d'avoir compris de grands mystères, d'avoir pénétré des secrets merveilleux du monde ».

Un mot seulement sur le sentiment de « être compris » qui se rattache si étroitement au précédent. Madeleine a tant souffert « de s'adresser à un Dieu sourd qui ne la comprend pas et qui ne l'aime pas », elle est maintenant au comble du bonheur :

« Je sens bien que j'aime et que je prie ; je sens si bien que Dieu entend ma prière, qu'elle lui est agréable parce qu'elle est intime et dégagée de tout mouvement et de toute matière... Dieu me donne tant de témoignages de sa présence de son attention à moi, de son amour. Il m'écoute si bien, il me comprend si bien, quoi que je dise, je n'ai pas à formuler une prière, une phrase complète, une parole, il a tout de suite saisi ce que je voulais dire, il a senti battre mon cœur et il a compris. »

On n'a pas assez remarqué que le sentiment d'intellection rentre dans le groupe des conduites sociales et que comme tel il a deux aspects inséparables, le fait de sentir qu'on comprend les autres et le fait de sentir qu'on est compris par les autres. J'ai étudié ce sentiment à propos de ces malades toujours mécontents, toujours incompris, qui sont si heureux « d'être enfin compris » par celui qu'ils *adoptent* comme leur

¹ W. JAMES, *L'expérience religieuse*, trad. 1906, p. 60.

directeur¹. J'ai montré que celui dont ils se croient si bien compris ne les a pas compris mieux que les autres, mais que ce sont eux qui ont adopté à son égard une conduite particulière. C'est parce qu'ils se sont décidés à se confier, à parler librement d'eux-mêmes au lieu de se renfermer dans les banalités et les fausses plaisanteries sur eux-mêmes, c'est parce qu'ils sont satisfaits de leur propre parole qu'ils se disent compris : « Celui qui sort de votre conversation content de lui, l'est de vous parfaitement ». Madeleine est dans les meilleures conditions possibles pour réaliser cette adoption de Dieu comme directeur, elle parle librement d'elle-même sans aucune gêne et elle est si satisfaite de ce qu'elle dit, qu'elle est satisfaite de Dieu également et qu'elle croit sa prière bien comprise.

Ce sentiment d'intellection, ce sentiment de bien comprendre soi-même et d'être bien compris, se rattache au sentiment de foi complète, absolue que nous avons déjà noté au point de vue intellectuel. D'abord on croit bien plus facilement ce que l'on comprend parfaitement et ensuite la croyance complète est encore en elle-même une qualité, une perfection de la pensée. Une idée dont on doute est imparfaite par quelque côté, quand une idée est parfaite à tous les points de vue elle est généralement certaine absolument.

5. - La pureté morale

[Retour à la table des matières](#)

La forme la plus curieuse de l'optimisme extatique se rencontre dans les jugements de moralité. Il y a là un ensemble d'appréciations et de sentiments qui complètent les observations que nous venons de faire au point de vue de la beauté et au point de vue de la vérité. Madeleine a été pendant de longues années une obsédée scrupuleuse, elle nous présente encore fréquemment de longues crises de tentations pendant lesquelles elle a toutes les hésitations et tous les doutes possibles à propos des conduites religieuses ou morales. Nous verrons combien elle est inquiète et quelles sont ses interminables discussions à propos de l'orthodoxie d'une croyance ou de la pureté d'une intention. Aussi son imperturbable optimisme moral, la fermeté inébranlable de sa satisfaction morale ne laisse pas de nous étonner et elle doit provoquer nos méditations.

Les questions d'orthodoxie qui, certainement, pourraient être soulevées à chaque instant n'offrent à ses yeux aucun intérêt:

« Rien de tout ce qui m'est révélé n'est et ne peut être contraire aux enseignements de l'Église... J'ai eu la révélation que dans tout ce que je vous ai dit de mes lumières et de mes consolations, il n'y a rien que la théologie la plus sévère puisse critiquer. - Mais, faisons une simple supposition, si un prêtre avait par hasard sur un point une autre opinion. - J'évite ces suppositions inutiles, je ne dis aux prêtres que ce qu'ils peuvent entendre (elle s'est toujours méfiée des prêtres, malgré un grand respect apparent, car elle s'est faite une religion personnelle) je vous ai dit certaines choses

¹ *Les médications psychologiques*, 1920, III.

que je ne vous aurais pas dites, si vous étiez prêtre. - Mais enfin, si par hasard, un prêtre soupçonnait quelque chose de vos idées et ne l'approuvait pas entièrement ? - Ce serait fâcheux, mais que voulez-vous que j'y fasse, je ne pourrais rien changer, ce qui est vrai serait toujours vrai » (*e pur si muove*).

Quand on songe que dans quelques jours peut-être elle va s'arracher les cheveux à la pensée qu'un concile pourrait condamner une ligne de ses lettres, qu'elle va supplier un prêtre de la rassurer, que ce prêtre ne suffira pas, « qu'il faudrait un évêque, et que le pape même pourrait mal comprendre », on est étonné de cette assurance extraordinaire.

Il en est de même pour les problèmes moraux : Madeleine va communier presque tous les jours dans diverses chapelles et ne va pas se confesser. C'est que cela est parfaitement inutile : il est certain qu'elle ne pèche jamais et cela pour une bonne raison, c'est qu'elle ne peut plus pécher. Les douteurs ne sont pas rassurés quand on leur démontre que l'accident redouté est rare, exceptionnel, improbable ; il faut que « l'accident soit impossible, mathématiquement impossible » sinon ils restent angoissés. Madeleine a résolu le problème: le péché, pour elle, est devenu impossible, mathématiquement impossible.

« Je me sens purifiée de tous les péchés possibles, Dieu m'en a montré la laideur, cela les a supprimés définitivement. Tout en moi est pur: l'âme, le cœur, les sens, sont dans une atmosphère d'ordre et de paix. Tout me donne de salutaires pensées, de généreuses résolutions ; la vue même du mal m'est un excitant à mieux faire. Je suis fort avancée dans la sanctification... Pour pécher, il me faudrait offenser Dieu et, si je pouvais consentir à cette absurdité, Dieu ne me laisserait pas faire. Il tient à moi et a tout réglé en moi selon ses désirs. L'amour de Dieu est un feu qui purifie tous mes actes, toutes mes pensées.

« Oui, autrefois, par moments, j'ai connu des sensations charnelles très involontairement, et j'ai dû m'efforcer de les prévenir en m'abstenant de tout ce qui pouvait les provoquer. Maintenant tout est bien changé ; mes affections se sont tellement spiritualisées que je ne considère plus que l'âme de ceux que j'aime. Les nudités ne me gênent plus, car tout me sert à élever mon âme vers Dieu. J'ai eu la vision d'un beau corps d'homme tout nu qui brillait d'un éclat de pureté incomparable. Et cependant je comprenais que cette beauté physique n'était rien auprès de la beauté de l'âme qui l'animait. Oh ! comme je voyais clairement que l'homme est le roi de la création, comme je comprenais l'amour qu'a pour lui son créateur et son maître, j'adorais Dieu dans son chef-d'œuvre. L'amour dont mon cœur est plein ne m'expose donc plus à aucun désordre ; le feu dont je brûle est devenu tout innocent, il surnaturalise mes actions et mes affections.

« Comment s'est fait ce grand changement ? Dieu m'a ramenée à l'état bienheureux du petit enfant! c'est une grâce exceptionnelle qu'il m'a faite. J'ai la douce liberté de l'enfant, car je ne crains plus rien et mon corps ne peut plus sentir que de chastes délices. Dieu m'a ramenée à l'état de l'homme et de la femme avant le premier péché : toutes les parties de mon corps me paraissent également saintes et je les offre avec mon âme à celui qui les a créées les unes et les autres ».

Tout cela est fort bien, mais il me reste une inquiétude : Madeleine est d'ordinaire extrêmement sévère pour la moindre parole risquée, pour toute attitude un peu inconcevante, elle se montre souvent d'une exigence insupportable avec les autres

malades. Or elle a souvent elle-même dans ses extases des manifestations de son amour qui, si elles sont peut-être celles d'Eve avant le péché, ne sont pas celles du petit enfant. Il serait bon de savoir ce qu'elle pense au point de vue moral du « baiser perpétuel partout et de la fontaine scellée ».

Ne l'interrogeons pas sur ce point dans les autres états psychologiques, elle conserve ce souvenir de l'extase, elle veut encore conserver la foi qui la justifie, mais elle est gênée et honteuse et une interrogation maladroite pourrait déchaîner une crise douloureuse de scrupules. Mais tant que dure la période des consolations nous n'avons rien à craindre. « En quoi cela peut-il embarrasser ? Mon amour pour Dieu que vous avez vu, est pur, pur, pur. »

Mais pourquoi donc cet amour qui ressemble tellement aux autres est-il si pur ? Je croyais que Madeleine me répondrait qu'elle était mariée officiellement avec le Bon Dieu, mais elle n'a jamais exprimé une idée de ce genre. Pour elle c'est pur parce que c'est spirituel, c'est divin, parce que c'est un amour avec Dieu.

« Je comprends, dit-elle, ces paroles de sainte Agnès à propos de son divin fiancé : quand je l'aime je suis chaste, quand je le regarde je suis pure, quand je l'embrasse je suis vierge... Ce qui est spirituel est proche du ciel et du divin ; tout est en Dieu et pour Dieu, cela sanctifie tout... C'est Dieu qui, par son commandement, rend les choses morales, c'est Dieu qui me dit qu'il m'aime, c'est lui qui règle mes ardeurs, c'est Dieu qui le veut ».

Voilà la formule terrible : « Dieu le veut » avec laquelle la pauvre humanité a fait des actions héroïques et des abominations. Vous ne voyez donc pas, Madeleine, où est la difficulté ? Comment savez-vous que Dieu le veut ? Comment reconnaissez-vous qu'il l'a dit, puisque c'est toujours vous qui parlez en son nom, puisque vous lui faites dire tout ce que vous voulez ? À quel signe voyez-vous que c'est divin ? Madeleine répondra : Si je parle au nom de Dieu, c'est que Dieu me fait parler. Je reconnais que Dieu me fait parler à la beauté des paroles, à l'exaltation et à la joie qu'elles me procurent.

« Mes actes d'amour ne doivent pas être confondus avec ceux de l'amour profane, ils ne peuvent pas être comparés aux ardeurs des affections naturelles, ils sont trop purs pour que je puisse m'en troubler... L'ivresse de ces jouissances ne peut pas être malsaine, elle est trop exquise et trop pure... Comme tous mes sens et tous les membres de mon corps, les parties sexuelles ont leurs jouissances transformées, devenues toutes particulières, spirituelles et si pures... Quand je réfléchis bien sérieusement je ne peux pas avoir de scrupules ; quoique très violent, mon amour est trop saint et trop pur... Même dans mes plus violents transports, je garde une paix indicible et un sentiment de jouissance si parfaite et si pure. »

Parfaitement, c'est pur parce que c'est divin et c'est divin parce que c'est pur. Toutes ces discussions qui remplissent d'interminables lettres n'ont aucun sens et ne présentent que des raisonnements apparents. Ils rappellent le fameux argument de saint Anselme dont nous aurons à étudier le mécanisme psychologique et qui pourrait ici se traduire de cette manière : « C'est si délicieux que cela ne peut être que moral, c'est si bon que c'est bien ». Rien n'est plus étrange que cet exemple du bouleversement du bon sens que l'exaltation religieuse peut produire. Le bon sens admet des femmes pudiques, il comprend ce que c'est qu'une femme impudique ; mais

Madeleine veut lui faire comprendre qu'elle est impudiquement pudique et chastement obscène.

Si je ne craignais de lui faire de la peine, je dirais à Madeleine : « Vous n'avez pas vu jouer et je le regrette, une jolie opérette où un bon moine nommé Gorenflot est invité à dîner un soir de Vendredi Saint. On lui sert une superbe poularde et il est cruellement embarrassé. Mais il a une inspiration, lui aussi, levant la dextre sur le rôti et étendant deux doigts il dit d'un ton solennel : « Te baptiso Carpam », et il la mange sans remords. J'ai bien peur que vous me fassiez quelque chose de semblable et que vous me baptisiez vos amours de divins afin d'en jouir sans scrupule. » Il n'y a dans tout cela qu'une seule chose de réelle, c'est ce sentiment fondamental de l'extase que tout est bon et parfait. C'est ce sentiment qui a rendu tout beau, tout vrai et qui rend tout moral.

Je sais ce que Madeleine m'aurait répondu : « Votre Gorenflot, que le diable emporte, n'était qu'un affreux menteur, mais moi je suis sincère, sincère ! » Voilà encore le problème de la sincérité des névropathes et de la sincérité des religieux, il faudra nous efforcer plus tard d'y voir un peu plus clair : cela ne sera pas facile.

6. - La vie divine

[Retour à la table des matières](#)

Ces difficultés mettent en évidence la situation bizarre dans laquelle se trouve Madeleine, car tous les phénomènes qu'elle essaye de réunir dans son esprit sont contradictoires. Elle ne parle que de joies, de triomphes, de force et d'amour, mais toutes ces expressions impliquent des succès, des combats, des assistances, c'est-à-dire des actes extérieurs, des mouvements, or elle ne peut absolument rien faire, car elle s'est désintéressée de toute action et elle reste dans une immobilité absolue. Comment concilier ces deux choses : l'idée de spiritualité qui a rendu quelques services n'est plus suffisante. Car, ou bien la pensée n'est qu'une préparation de l'action et alors il faut envisager le mouvement, ou bien la pensée reste pure et ne rapporte ni succès, ni amour. Il faut un autre monde que notre monde sublunaire, un monde où l'on triomphe sans bouger, où l'on aime sans sortir de soi-même. C'est l'idée de divin, de vie céleste qui réunit ce sentiment de force et de joie avec l'immobilité physique, car les Dieux, comme nous le verrons, sont justement des Esprits puissants, c'est-à-dire des hommes qu'on ne voit pas, qui ne bougent pas, mais qui tout de même font des merveilles.

Une première remarque doit nous frapper, c'est que Madeleine comme tous les sujets du même genre, parle sans cesse de la mort comme d'une délivrance et appelle la mort de tous ses vœux.

« La pensée de Dieu m'absorbe tellement que je deviens indifférente à tout le reste. Je me laisserais volontiers mettre dans un cercueil et enterrer, je ne serais pas ainsi obligée de me tirer de mon état de contemplation et d'oraison. Hier mon cœur jetait ce cri continu, mon Dieu ! mon Dieu ! La mort ! la mort ! mais que dis-je, ne

suis-je pas presque morte, puisque je vois Dieu face à face comme les bienheureux, puisque j'éprouve quelque chose de leur béatitude ?

... Cela finit par ne pas être naturel de vivre dans ces conditions-là, croyez-vous sérieusement que je sois encore vivante ? Je suis si détachée de la terre... Quand de telles voluptés nous attendent comment ne pas prendre congé de ce pauvre monde ? Comment résister à la souffrance indicible de la vie, comment résister au désir ardent de mourir pour posséder définitivement son Dieu. Il y a des moments où je lui crie de toute la force de mon être : mon Dieu je ne puis plus vous voir offensé et méconnu, je ne puis plus voir ces pauvres hommes divisés, aveuglés, égoïstes et méchants, je ne puis plus supporter mon impuissance à soulager et à transformer, mon Dieu je ne puis plus vivre !... Comment ne pas désirer mourir quand on a un avant-goût du bonheur qui nous attend au ciel ? Mais cette pauvre vie n'est rien comparée à l'éternité. Qu'est-ce que l'amour en ce monde comparé à l'amour des bienheureux ? Notre cœur sur terre ne peut jamais être satisfait, il ne le sera qu'en Paradis. Les miettes que Dieu nous donne du pain qui nous nourrira éternellement nous affament et nous font soupirer après l'heure où ce pain nous sera donné abondamment et pour toute l'éternité... Quand pourrais-je être dans un tombeau loin de ce monde qui cependant ces jours-ci ne me gêne pas beaucoup ?... »

Cette attitude vis-à-vis de la mort est tout à fait spéciale : chez les malades mélancoliques comme chez les hommes normaux la mort est considérée comme une chose horrible et la pensée de la mort éveille de l'angoisse. Si quelques-uns recherchent la mort c'est pour fuir un mal plus grand encore, mais ils ne se représentent pas la mort en elle-même comme une chose heureuse. C'est que pour eux la mort est la suppression de toute vie quelle qu'elle soit, c'est le retour au néant qui est toujours angoissant. Tandis que pour Madeleine, il s'agit seulement de la suppression d'une certaine vie, la vie du mouvement et de l'action pratique, il ne s'agit pas de l'entrée dans le néant il s'agit seulement de l'entrée définitive dans une vie fort agréable dont elle a déjà pu apprécier les charmes. Le sentiment fondamental des extatiques c'est qu'ils ont changé de vie, qu'ils ont quitté momentanément la vie ordinaire des hommes, qu'ils ont déjà commencé une autre vie.

Quelle est cette autre vie ? C'est avant tout une vie très différente de la vie précédente. M. Jules Pacheu, *L'expérience mystique et l'activité subconsciente*, 1911, p. 107, a raison de faire remarquer « qu'il n'y a aucun rapport entre l'être souverain perçu en ce moment et les consciences acquises antécédentes. » Il en est ainsi dans beaucoup de troubles mentaux où le sujet, précisément parce qu'il devient malade et qu'il ne l'était pas auparavant, a des expériences entièrement nouvelles et répète : je n'ai jamais senti cela. Mais ce sentiment est beaucoup plus fort et plus justifié en raison de la bizarrerie de l'état mental extatique. Une interprétation s'impose :

« C'est une vie céleste, je goûte un avant-goût du bonheur pour lequel l'homme a été créé et qui l'attend au ciel... Je suis dans le vestibule du ciel, je sens déjà quelle sera ma vie dans le ciel... J'ai compris qu'une étincelle sortie du cœur de Jésus avait jailli sur mon misérable cœur et y avait mis ce feu dont on brûle au Paradis... En un instant prompt comme l'éclair que de choses j'ai vues, j'ai comprises, j'ai goûtées, j'ai une idée de la gloire et du bonheur du ciel et la pauvre nature s'en est trouvée accablée. Dans mon cœur j'ai dû crier, mon Dieu assez, assez, je ne puis supporter un tel amour, une lumière si éblouissante, attendez l'éternité pour me combler pareillement. »

La vie dans le ciel, dans le Paradis, c'est la vie des purs esprits invisibles et tout-puissants, c'est la vie des Dieux.

« Non, la paix et l'amour qui me pénètrent ne sont pas de la terre, je me sens vivre d'une autre vie qui est la vie divine...

« Je ne trouve qu'un mot pour résumer ce qui se passe en moi, c'est divin, sans doute je ne comprends pas comment cela est possible, mais Dieu est si bon qu'il me supporte et m'aime comme je suis, qu'importe que je sois une misérable petite créature puisqu'il m'a déjà mise dans le ciel... Une telle vie n'est pas de la terre, mon esprit plane dans le ciel ; ce que je ressens en moi ne peut être que la vie divine, on en aura un jour la preuve... »

La vie divine c'est la vie de Dieu, si on a une vie divine c'est qu'on se rapproche singulièrement de la nature de Dieu. Nous avons déjà vu que Madeleine s'identifiait de plus en plus à Jésus et à Dieu, mais il est évident que, malgré elle, elle est entraînée à aller plus loin et qu'elle arrive à des idées qui l'effrayent elle-même :

« Tout se purifie en moi de plus en plus et je comprends quelque chose du travail que Dieu fait dans une âme pour arriver à la déifier. Ma vie s'unifie tous les jours davantage avec Dieu, abîmée, perdue dans son amour, mon âme participe au suprême bonheur de la divinité, elle se déifie... J'arrive à la vraie vie en Dieu: unie à mon divin amour, je vois par ses yeux, j'entends par ses oreilles, je parle par sa bouche, je juge avec son esprit, j'aime avec son cœur, mon être est purifié, transformé, divinisé... Je participe à l'essence de Dieu, je suis en Dieu, je suis comme Dieu, je suis.... non il ne faut pas dire cela, pourquoi est-ce que je sens cela? je suis Dieu ».

Mais si, Madeleine, ne vous gênez pas, il faut le dire, vous m'instruisez.

J'ai été souvent surpris de voir que des écrivains religieux qui analysaient l'extase d'après les écrits des extatiques consacrés donnaient comme caractère essentiel de l'extase, le sentiment du divin, le sentiment d'être en Dieu, de participer à Dieu. Je pensais qu'ils avaient tort de définir un état psychologique par l'objet que le sujet se représente dans cet état, qu'un délire peut être psychologiquement le même quel qu'en soit l'objet, la perte de la fortune ou la perte d'un enfant, qu'il fallait définir l'extase par la modification des opérations psychologiques qui la constitue indépendamment de la pensée qui occupe l'esprit pendant cette période. Je voulais à ce propos éviter les difficultés que soulèvent toujours les problèmes religieux et étudier des extases laïques dans lesquelles l'extase aurait ses caractères psychologiques fondamentaux, mais où l'esprit penserait à autre chose qu'à la vie religieuse. Je reconnais aujourd'hui que je me trompais et que ces auteurs avaient raison. La pensée religieuse est intimement liée avec la pensée extatique ; les vraies extases sont des extases religieuses. L'objet de la pensée est ici déterminé par la forme même que prend la pensée. Madeleine est obligée de se déifier, de se donner une vie divine, car la vie divine est la seule vie qu'elle puisse vivre : « Je sens à la fois en moi les deux extrêmes, la force et la douceur, l'amour entreprenant et l'immobilité, c'est inexprimable et c'est divin, c'est le bonheur du ciel. »

Évidemment elle ne peut pas dire autre chose, elle applique au genre de vie qui est le sien pendant l'extase les idées courantes que les hommes se sont faites depuis des siècles de la vie des Dieux, elle est obligée de reconnaître dans sa vie une vie de Dieu. Mais tandis que les autres hommes construisent leur idée de la vie des Dieux et

cherchent avec difficulté à se la représenter, les extatiques ont de la vie divine « une connaissance expérimentale », car cette vie ils l'ont vécue, ils la vivent « et c'est une expérience savoureusement cognitive ».

Pour mieux apprécier cette vie divine il est bon de voir les transformations graduelles qu'elle subit quand le sujet revient peu à peu à la vie normale en traversant les autres états de consolation. Ces états que j'ai appelés « les recueils » de Madeleine ou « les consolations incomplètes » sont aussi nombreux qu'on le voudra et varient selon les différents sujets, ils sont des transitions entre la vie divine de l'extase et la simple vie humaine. Madeleine remue graduellement de plus en plus, elle fait un certain nombre d'actes pratiques, c'est qu'elle reprend quelque intérêt à la vie de ce bas monde, à ses devoirs, à ses plaisirs, à ses peines. Elle reconnaît qu'elle n'est plus dans le ciel, qu'elle est vivante sur terre dans l'hôpital. Mais elle garde quelque chose des sentiments précédents, car pour elle, c'est un hôpital merveilleux « dont toutes les malades ont des figures d'une beauté ravissante et angélique, dont tout le personnel est si bon pour elle, où elle n'a aucune difficulté avec personne. Elle n'a pas le moindre souci car sa vie est facile, belle et bonne, si elle a eu des efforts à faire dans le passé, ils sont heureusement terminés. »

Une conduite et un sentiment particulier me semblent devoir être étudiés, car je m'intéresse toujours aux conduites qui mettent en évidence l'influence des hommes les uns sur les autres et en particulier à ces phénomènes de direction morale qui jouent un si grand rôle dans la psychologie des névropathes et si je ne me trompe dans la psychologie religieuse. J'appelle *directeur*, comme on a pu le voir par mes précédents travaux, cet individu que les névropathes, dont la volonté est affaiblie, adoptent pour le charger de mettre une conclusion à leurs délibérations interminables, de décider pour eux, de fixer leurs croyances, de les faire commencer ou finir l'action, de les remonter, de les distraire, de les exciter de toutes manières, de faire pour eux en un mot et de leur faire faire les actions qu'ils sont incapables de faire tout seuls. Il est important de constater comment une personne comme Madeleine adopte un directeur et l'attitude qu'elle a à son égard dans les différents états.

Pendant la période de l'extase le véritable directeur de Madeleine a été Dieu, c'est évident, et nous avons vu comment il remplissait merveilleusement ce rôle. C'est Dieu qui la dirige, qui dicte ses résolutions et ses croyances, c'est Dieu qui lui procure toutes les joies. Il n'est pas facile de comprendre comment cela est possible, nous aurons à le rechercher plus tard, mais il faut ici le constater. Pendant l'extase je ne suis pas moi-même tout à fait absent ni tout à fait oublié ; je suis encore présent sur la scène du drame, puisque je puis parler à Madeleine et obtenir des réponses et des actes. Mais je n'ai qu'un rôle secondaire effacé, comme le pauvre saint Joseph lui-même dont j'ai revêtu le personnage. Je dois commander au nom de Dieu et non en mon nom personnel et si Dieu n'autorise pas l'obéissance à mes ordres, je n'obtiens rien. C'est ce qui explique que, pendant toute la période de l'extase, je ne puis absolument pas faire disparaître la contracture des jambes et obtenir le mouvement des pieds. La position du crucifié et la position d'assomption au ciel dépendent de la volonté divine et saint Joseph n'y peut rien. Quand je cesse de tourmenter l'extatique en abusant du nom de Dieu pour lui faire serrer un dynamomètre ou écrire ses visions, elle ne se préoccupe pas de moi, elle me considère « comme un témoin muet », jamais elle ne s'adresse à moi directement la première, elle ne me pose pas de questions, ne me demande rien, Si je n'insistais pas pour me rappeler à elle, elle m'oublierait vite complètement. C'est à Dieu qu'elle parle, qu'elle pose des questions et Dieu répond admirablement sans me consulter.

Dans la période de simple consolation se présente un changement qui n'est pas sans importance. Madeleine, tout en continuant ses conversations avec Dieu, est capable de les interrompre pour entrer directement en relation avec moi ; non seulement elle m'entend, mais elle m'adresse la parole la première en m'appelant « mon père ». Il n'y a là aucune idée de filiation comme tout à l'heure quand elle était la fille de Dieu, c'est là une expression de respect affectueux, analogue à celle qu'elle emploierait pour un confesseur. En réalité elle sait qui je suis et connaît mon nom. Elle m'interroge et elle ne fait pas elle-même les réponses, elle les attend et les sollicite. Elle m'obéit directement sans demander la permission au bon Dieu et ne me résiste que rarement quand je touche à une de ses croyances en lui disant de mettre les pieds à plat ou d'interrompre une prière trop longue. En réalité, je recommence graduellement à reprendre la direction à la place de Dieu.

Pourquoi Dieu abandonne-t-il la direction à ce moment, pourquoi Madeleine renonce-t-elle à faire parler Dieu et réclame-t-elle une vulgaire parole humaine ? Je crois que la seule raison c'est qu'elle est revenue sur terre, qu'elle se préoccupe davantage des événements extérieurs et des actions à exécuter. Les circonstances extérieures ne sont plus uniquement à la disposition de Madeleine comme les péripéties de ses rêves. Le choix de la réaction à ces circonstances imprévues va être plus difficile et va réclamer des réflexions. Un Dieu qu'elle fait parler elle-même est suffisant quand elle est dans le monde des rêves, mais cette direction ne suffit plus dans le monde réel. Aussi quand elle revient sur terre reprend-elle un directeur terrestre.

Mais, malgré ce changement, les sentiments ou du moins une partie des sentiments sont restés les mêmes. Quoique, et je le dis en toute humilité, je n'aie jamais approché le degré d'intimité qui existait entre Dieu et Madeleine, elle a conservé pour ma direction une partie des sentiments optimistes précédents. Je ne suis pour elle qu'un maître et un directeur de conscience, mais un maître parfait, un directeur idéal auquel on n'a rien à reprocher et à qui on peut obéir aveuglément. Elle prétend que, quatre ans avant de venir à la Salpêtrière, elle a eu une vision qui annonçait ma venue et qu'elle me reconnaît parfaitement, elle continue à me voir et à me sentir près d'elle, même quand je ne suis pas là :

« Depuis hier soir surtout (fin de l'extase où Dieu était présent plus que moi) je vous vois toujours si clairement qu'il n'y a pas de différence entre ce que j'éprouvais hier soir et ce que j'éprouve ce matin quand vous me dites être venu en réalité. Dieu bénit J'abandon que j'ai fait de ma volonté en m'accordant la grâce de me retrouver perpétuellement entre les mains du bon père qui ne m'abandonnera plus... Comme je jouissais hier soir de mon bonheur, et que je constatais qu'il était vrai que j'étais votre bien, votre propriété, que vous aviez pouvoir sur moi, de par Dieu, il m'a été dit que je ne mourrais pas, mais que je vivrais encore pour vous obéir. Que, de même que vous me faisiez croire, vous me feriez agir, dessiner, peindre ; que je devrais vous demander ce que je dois faire, Dieu bénirait mon obéissance et me ferait réussir dans mon travail. Je vous ai vu, mon Père, réglant tout dans ma vie et me faisant faire des choses dont toute seule je serais absolument incapable. Si ceci n'est pas une illusion, alors, mon Père il ne tient qu'à vous de me faire faire des chefs-d'œuvre. Essayez donc de me commander un travail, nous verrons si je me suis trompée et si tout ce que je viens d'écrire n'est qu'une imagination... La volonté de Dieu est devenue votre volonté, mon pauvre esprit malade (elle garde le souvenir des autres crises, mais ne se sent pas malade actuellement) se repose sur vous du soin de disposer de moi-même

pour le moment présent et de diriger l'avenir... Maintenant j'ai en vous un autre Père, pour qui je prierai de tout mon cœur jusqu'au dernier moment de ma vie... Je ne vous vois plus qu'avec l'auréole de l'autorité divine... Je me trouve comme le petit enfant heureux d'être toujours avec son père qui le soutient et le guide..., la volonté de Dieu se trouve incarnée en vous et vous êtes pour moi comme son image. Mes pensées, mes sentiments sont comme déroulés sans cesse sous votre regard qui me blâme ou m'approuve, m'encourage ou me gronde d'une manière si parfaitement morale ».

Je reproduis quelques-uns de ces passages indéfiniment répétés dans les mêmes circonstances, d'abord parce qu'ils vont faire un contraste curieux avec les passages que nous aurons à étudier dans le prochain chapitre et ensuite parce qu'ils nous montrent le mélange de la vie divine avec la vie humaine. Cette existence sur terre est loin d'être tout à fait réelle, la salle et les malades ont un aspect chimérique et le médecin est transformé en un directeur de couvent tout à fait idéal. Madeleine conserve dans cette vie artificielle des sentiments à peu près semblables à ceux qu'elle avait dans le séjour du ciel, la satisfaction, la confiance, l'admiration et l'approbation morale.

7. - Les caractères psychologiques de l'extase

[Retour à la table des matières](#)

L'étude des extases laïques auxquelles je viens de faire allusion précise l'importance de ce dernier caractère, le sentiment du divin. En recherchant de telles extases sans conceptions religieuses, je me suis aperçu d'abord qu'elles étaient fort rares et ensuite qu'elles étaient fort imparfaites et ne se rapprochaient que d'assez loin des belles extases qui ont toujours un caractère nettement religieux.

On connaît les extases de Plotin, celles de Nietzsche et la célèbre extase de J.J. . Rousseau au bois de Vincennes ; je renvoie aux belles descriptions qui ont été données par M. Seillière. Mais je voudrais insister sur une de mes observations à laquelle j'aurais à faire quelquefois allusion, celle de Martial. Cet homme de quarante-cinq ans a une existence bien singulière, il vit seul, très retiré, très isolé, d'une manière qui semble fort triste, mais qui suffit pour le remplir de joie car il travaille presque constamment. Il travaille d'une manière régulière un nombre d'heures déterminé chaque jour, sans ce permettre aucune irrégularité, avec un grand effort et souvent une grande fatigue, à édifier de grandes œuvres littéraires : « Je saigne, dit-il, sur chaque phrase ». Ces œuvres littéraires, dont je n'ai pas à étudier la valeur, n'ont eu jusqu'ici à peu près aucun succès, elles ne sont pas lues si on met à part quelques initiés qui s'y intéressent, elles sont considérées comme insignifiantes. Mais l'auteur conserve à leur égard une attitude singulière : non seulement il continue son travail avec une inlassable persévérance, mais il a une conviction absolue et inébranlable sur leur « incommensurable valeur artistique ». La confiance d'un auteur dans la valeur de ses œuvres et l'appel à la postérité de l'injustice des contemporains sont des choses naturelles et dans une certaine mesure légitimes, mais il me semble cependant que la conviction de Martial se présente d'une manière anormale. Il attribue à ses ouvrages

une importance démesurée, il n'est jamais ébranlé par l'insuccès flagrant, il n'admet pas un instant que cet insuccès soit justifié par certaines imperfections, il n'accepte jamais la moindre critique ni le moindre conseil, il a une foi absolue dans la destinée qui lui est réservée : « J'arriverai à des sommets immenses et je suis né pour une gloire fulgurante. Cela peut être long mais j'aurai une gloire plus grande que celle de Victor Hugo ou de Napoléon. Wagner est mort vingt-cinq ans trop tôt et il n'a pas connu sa gloire, j'espère vivre assez longtemps pour contempler la mienne... Il y a en moi une gloire immense en puissance comme dans un obus formidable qui n'a pas encore éclaté... Cette gloire portera sur tous les ouvrages sans exception, elle rejaillira sur tous les actes de ma vie ; on ira rechercher tous les actes de mon enfance et on admirera la manière dont je jouais aux barres... Aucun auteur n'a été et ne peut être supérieur à moi, on ne s'en aperçoit pas encore aujourd'hui : que voulez-vous, il y a des obus qui éclatent difficilement, mais, quand ils éclatent !... Que voulez-vous, il y a des prédestinés ! Comme dit le poète : et voilà qu'on se sent une brûlure au front... L'étoile que l'on porte au front resplendissante. Oui j'ai senti une fois que j'avais l'étoile au front et je ne l'oublierai jamais. » Ces affirmations à propos d'œuvres qui ne semblent pas destinées à conquérir un grand public et qui ont si peu attiré l'attention, semblent indiquer ou une faiblesse du jugement ou une exaltation d'orgueil, malade, en rapport avec un état d'agitation. Or, Martial ne mérite ni l'un ni l'autre reproche : il a un jugement assez sûr sur tous les autres sujets, il est certainement dans tout le reste de sa conduite un modeste et même un timide, loin d'être un agité il est plutôt dans un état de dépression avec disposition aux obsessions et faiblesse de la volonté réfléchie. Cette conviction de gloire n'est pas en relation avec un état psychologique présent, elle est un reste d'un trouble psychologique bien antérieur qui seul peut l'expliquer.

Martial, jeune homme névropathe, timide, scrupuleux, facilement déprimé a présenté à l'âge de dix-neuf ans, pendant cinq ou six mois un état mental qu'il juge lui-même extraordinaire. S'intéressant à la littérature qu'il préférait à des études poursuivies jusque-là, il avait entrepris d'écrire un grand ouvrage en vers et voulait le terminer avant d'avoir atteint l'âge de vingt ans. Comme ce poème devait comprendre plusieurs milliers de vers, il travaillait assidûment, presque sans arrêt le jour et la nuit et n'éprouvait aucun sentiment de fatigue. Il se sentit envahir peu à peu par un étrange enthousiasme : « On sent à quelque chose de particulier que l'on fait un chef-d'œuvre, que l'on est un prodige : il y a des enfants prodiges qui se sont révélés à huit ans, moi je me révélais à dix-neuf ans. J'étais l'égal de Dante et de Shakespeare, je sentais ce que Victor Hugo vieillit a senti à soixante-dix ans, ce que Napoléon a senti en 1811, ce que Tannhauser rêvait au Venusberg : je sentais la gloire... Non, la gloire n'est pas une idée, une notion que l'on acquiert en constatant que votre nom voltige sur les lèvres des hommes. Non, il ne s'agit pas du sentiment de sa valeur, du sentiment que l'on mérite la gloire ; non je n'éprouvais pas le besoin, le désir de la gloire puisque je n'y pensais pas du tout auparavant. Cette gloire était un fait, une constatation, une sensation, j'avais la gloire... Ce que j'écrivais était entouré de rayonnements, je fermais les rideaux car j'avais peur de la moindre fissure qui eut laissé passer au dehors les rayons lumineux qui sortaient de ma plume, je voulais retirer l'écran tout d'un coup et illuminer le monde. Laisser traîner ces papiers, cela aurait fait des rayons de lumière qui auraient été jusqu'à la Chine et la foule éperdue se serait abattue sur la maison. Mais j'avais beau prendre des précautions, des rais de lumières s'échappaient de moi et traversaient les murs, je portais le soleil en moi et je ne pouvais empêcher cette formidable fulguration de moi-même. Chaque ligne était répétée en des milliers d'exemplaires et j'écrivais avec des milliers de becs de plume qui flamboyaient. Sans doute, à l'apparition du volume, ce foyer éblouissant se serait dévoilé davantage et aurait illuminé l'univers, mais il n'aurait pas été créé, je le portais déjà en moi... J'étais

à ce moment dans un état de bonheur inouï, un coup de pioche m'avait fait découvrir un filon merveilleux, j'avais gagné le gros lot le plus étourdissant. J'ai plus vécu à ce moment-là que dans toute mon existence. » En même temps Martial se désintéressait de tout le reste et avait grand'peine à interrompre un peu son travail pour aller de temps en temps manger un peu. Il n'était pas absolument immobile, il faisait quelques pas et écrivait un peu, mais il restait des heures la plume à la main, immobile, absorbé dans sa rêverie et dans le sentiment de sa gloire.

Cet enthousiasme et ces sentiments avec des oscillations se prolongèrent tant qu'il composa ses vers, pendant cinq ou six mois ; ils diminuèrent beaucoup pendant l'impression du volume. Quand le volume parut, quand le jeune homme, avec une grande émotion sortit dans la rue et s'aperçut qu'on ne se retournait pas sur son passage, le sentiment de gloire et la luminosité s'éteignirent brusquement. Alors commença une véritable crise de dépression mélancolique avec une forme bizarre de délire de persécution, prenant la forme de l'obsession et de l'idée délirante du dénigrement universel des hommes les uns par les autres. Nous reverrons plus tard ce sentiment à propos de nos recherches sur les actes et les sentiments de valorisation sociale. Cette dépression fut très longue et guérit très lentement en laissant des traces encore aujourd'hui.

Mais de cette crise de gloire et de lumière Martial a conservé la conviction inébranlable qu'il a eu la gloire, qu'il possède la gloire, que les hommes le reconnaissent ou ne le reconnaissent pas, peu importe. Il aime à citer à ce propos un passage du livre de M. Bergson sur « l'énergie spirituelle » : « On tient à l'éloge et aux honneurs dans l'exacte mesure où l'on n'est pas sûr d'avoir réussi. Il y a de la modestie au fond de la vanité. C'est pour se rassurer que l'on cherche l'approbation et c'est pour soutenir la vitalité peut-être insuffisante de son œuvre qu'on voudrait l'entourer de la chaude admiration des hommes, comme on met dans du coton l'enfant né avant terme. Mais celui qui est sûr, absolument sûr d'avoir produit une œuvre viable et durable, celui-là n'a plus que faire de l'éloge et se sent au-dessus de la gloire, parce qu'il sait qu'il l'a et parce que la joie qu'il éprouve est une joie divine. » Martial écrit d'autres volumes, il est vrai, mais ce n'est pas pour faire quelque chose de supérieur au premier ouvrage, il n'y a pas de progrès dans l'absolu et il a eu du premier coup l'absolu de la gloire. Tout au plus ces nouveaux volumes aideront-ils le public ignorant et retardataire à lire et à voir le rayonnement du premier.

Il a en effet conservé un second sentiment, c'est le désir intense, la passion folle de retrouver, ne fut-ce que cinq minutes, les sentiments qui ont inondé son cœur pendant ces quelques mois à dix-neuf ans. « Ah ! cette sensation du soleil moral, je n'ai jamais pu la retrouver, je la cherche et je la chercherai toujours. Je donnerais toutes les années qui me restent à vivre pour revivre un instant cette gloire. Je suis Tannhauser regrettant le Venusberg. » Il espère qu'un certain succès effectif au dehors pourrait raviver cette sensation interne de gloire et c'est pour cela qu'il essaye de nouveaux livres et qu'il se livre quelquefois à des manifestations retentissantes. « Mais peu importe leur succès ou leur échec, cela retarde la constatation externe de la gloire par les autres, cela n'entame pas sa réalité ».

Il y aurait bien des choses à étudier dans cette belle observation, je remarque seulement que par bien des points elle se rapproche des faits constatés dans les extases religieuses. Dans ces extases laïques, dans celles de Jean-Jacques Rousseau, de Nietzsche, dans celle de Martial nous retrouvons l'arrêt de la plupart des actions extérieures, le travail intérieur, la représentation de l'histoire continuée, la foi absolue

qui persiste après la crise pendant des années et surtout la joie débordante. Mais il n'y a pas la grande, la solennelle immobilité de l'extase ; J.J. Rousseau va et vient, Martial mène à peu près la vie commune, il apparaît un instant aux repas, il s'enferme dans sa chambre, il est assis près de sa table, mais il écrit, il travaille, il fait des vers indéfiniment. Le sujet garde encore des intérêts humains, car en somme la politique, la gloire littéraire supposent qu'il y a des citoyens et des lecteurs et tiennent compte de leurs actions et de leurs opinions. Le bonheur envisagé est très grand, mais il n'est pas énormément différent du bonheur que nous prêtons aux rois et aux écrivains célèbres, c'est un bonheur qui n'est pas absolument nouveau. Je serais disposé à dire que ces états, en particulier celui de Martial, sont analogues aux consolations de Madeleine, quand elle sort de l'extase, à ses recueils. Malgré ces différences le contenu des idées se rapproche des conceptions religieuses, il s'agit de philosophie, de politique idéale, de littérature tout à fait imaginaire et de pure beauté artistique. Martial a une conception très intéressante de la beauté littéraire, il faut que l'œuvre ne contienne rien de réel, aucune observation du monde ou des esprits, rien que des combinaisons tout à fait imaginaires : ce sont déjà des idées d'un monde extra-humain. La vraie extase, avec immobilité et désintéressement complet avec une vie et un bonheur tout à fait en dehors de l'expérience humaine prendra nécessairement une forme encore plus religieuse, conduira à une vie divine, une vie en Dieu, une vie de Dieu. L'observation de Flournoy nous présente un individu jusque-là irrégulier qui, après une trop grande fatigue, a une crise d'extase véritable où il a un soulèvement au-dessus de lui-même, où « il sent Dieu : il n'est pas possible, dit-il, que Moïse au Mont Sinaï ait été en communication plus intime avec Dieu. » À la suite de cette crise il reste convaincu qu'il a senti Dieu et il se convertit. Les idées et les sentiments religieux font partie de la définition de l'extase complète.

Nous pourrions donc résumer de la manière suivante les caractères psychologiques essentiels de la crise d'extase. L'immobilité est absolument complète, mais elle ne dépend d'aucune paralysie, elle dépend uniquement du désintéressement complet des choses extérieures. Ce désintéressement ne détermine cependant ni sentiment de dépression, ni tristesse parce qu'il est compensé par d'autres phénomènes. L'activité interne est énorme : toutes sortes de représentations, d'interprétations, d'attitudes esquissées, de bavardages intérieurs constituent une longue et complexe histoire continuée où sont représentées une foule de relations uniquement affectueuses entre le sujet et divers personnages. Toutes ces opérations sont faites avec une foi intense en leur réalité, un sentiment profond d'automatisme et d'inspiration, tout prend la forme de révélations, de prophéties, d'affirmations de présence. Des sentiments très vifs accompagnent ces représentations mais ce sont toujours des sentiments heureux, des jouissances de toute espèce, des admirations esthétiques, des sentiments d'intellection et de conviction, des sentiments de pureté morale. Cet ensemble d'inertie physique, d'activité intellectuelle, de puissance et de bonheur prend l'apparence d'une vie nouvelle, contrastant avec la vie humaine et que le sujet est amené à appeler une vie divine, une expérience de la divinité.

Comme je n'ai pas à discuter le moins du monde la vérité objective des idées et des sentiments dont j'analyse le mécanisme psychologique, comme je n'ai pas à chercher si Madeleine est réellement transformée en Dieu, pas plus que je ne cherchais autrefois, à propos de la possession, si le corps du pauvre Achille était réellement habité par le diable, je puis prendre le mot délire dans le sens d'un ensemble de

croyances accompagnées d'une certitude complète et opposées aux apparences qui déterminent les croyances du commun des hommes. L'extase sera alors en résumé une crise de délire religieux optimiste et immobile.

De l'angoisse à l'extase. Tome I :
première partie "Un délire religieux chez une extatique"

Chapitre IV

Les états inférieurs

Ce qui caractérise Madeleine comme un certain nombre d'autres malades très intéressants auxquels je compte la comparer, c'est qu'elle ne présente pas constamment le type d'une maladie une et bien définie, c'est qu'elle est fort variable et se présente aux différentes périodes de la maladie dans des états physiologiques et psychologiques fort différents qui permettent des comparaisons fécondes.

1. - L'état de tentation, son importance dans la maladie

[Retour à la table des matières](#)

Madeleine, qui connaît bien sa propre maladie et qui a distingué divers états, les désigne par des noms de son invention que je conserverai, afin de ne pas préjuger du diagnostic dans cette première description. L'état qui se présente en premier lieu est celui qu'elle désigne sous le nom d'*état de tentation*, ou état des tentations et que nous appellerions plutôt état d'obsession et de doute.

Je place cet état le premier parce qu'il me paraît fondamental dans l'évolution de la maladie. Elle nous a présenté dans le récit de sa vie des crises d'obsessions scrupuleuses.

puleuses dès son adolescence et peut-être même plus tôt : l'obsession du vol du livre à l'école, plus encore l'obsession « de la débauche en se lavant les parties » et l'obsession de la grossesse imaginaire sont tout à fait typiques. Plus tard nous voyons survenir les exagérations folles de pudeur, les recherches « d'une vertu inouïe », les fameux serments de pauvreté, etc. C'est un trouble de ce genre qui a déterminé le remords de l'aisance à la maison paternelle et la fugue accomplie à l'âge de 19 ans, avec le désir obsédant de vivre pauvre et seule, désir analogue au rêve de l' « île déserte » chez tant de jeunes gens du même genre. Ces crises d'obsessions ont bien souvent troublé l'esprit de Madeleine pendant sa vie misérable à Paris.

Cependant cet état n'était pas le plus manifeste au début du séjour de Madeleine à l'hôpital, il était dissimulé par d'autres états plus dramatiques qui attiraient plus l'attention, il n'est devenu bien net que pendant la deuxième année de son séjour à l'hôpital. Il pouvait alors se prolonger plusieurs semaines, plus tard les crises d'obsession pouvaient durer plusieurs mois. Quand Madeleine quitta l'hôpital, elle ne conservait plus guère que ce seul état pathologique avec réapparition beaucoup plus rare et plus courte des autres états.

Le début de cet état est presque toujours marqué par une modification bizarre de l'appétit : la malade qui dans tous les autres états mange excessivement peu et a une alimentation tellement réduite qu'elle m'a étonné et qu'elle a déterminé mes recherches sur son métabolisme au laboratoire de physiologie de l'école de médecine en 1897 se met à manger beaucoup plus et réclame des aliments avec insistance « pour satisfaire ses faims dévorantes ». Quand Madeleine en bon état apparent vient me dire que le lait donné par l'hôpital est bien mauvais et qu'il est beaucoup trop coupé d'eau, c'est un signe infaillible : demain elle va me poursuivre de ses questions angoissées relatives « au voyage à Rome ».

Un autre signe physique c'est que sa démarche étrange sur les pointes change ou peut être changée. Pendant les premiers mois de son séjour je m'étais beaucoup préoccupé de l'étude et du diagnostic de cette démarche et j'avais cherché à maintes reprises à réduire cette contracture des mollets, mais tandis que les procédés usuels de massage, de suggestion, de rééducation réussissaient facilement sur un grand nombre d'autres malades, car les cas de contracture hystérique étaient assez fréquents à cette époque dans le service de la clinique, je ne pouvais avec les mêmes procédés obtenir aucun résultat intéressant sur Madeleine. Cette irréductibilité absolue d'une contracture, qui d'autre part semblait bien en rapport avec des idées, me préoccupait et c'était la principale raison pour laquelle j'insistais auprès des médecins du service sur le caractère plus organique qu'on ne le pensait de ces contractures.

Un matin, plusieurs mois après son entrée, Madeleine était particulièrement gémissante, j'ai encore essayé, sans conviction d'ailleurs, quelques massages et quelques suggestions de mouvements respiratoires et de mouvements des jambes. A ma grande surprise, et à la surprise de la malade, les contractures cédèrent facilement et après une demi-heure de traitement les jambes, les cuisses et le ventre étaient devenus parfaitement souples ; les deux talons portaient sur le sol et Madeleine dont la taille était tout d'un coup réduite de dix centimètres paraissait une toute petite femme.

Elle était fort gênée de cette nouvelle attitude et n'osait plus parler de son enlèvement au ciel, je ne comprenais pas moi-même pourquoi des traitements déjà pratiqués cent fois sans aucun effet avaient eu facilement ce pouvoir et cette expérience ne

contribua pas peu à fortifier l'opinion que les contractures de Madeleine et sa démarche sur les pointes étaient uniquement de nature hystérique. Je crois maintenant que cette opinion était inexacte. Quoi qu'il en soit, les talons de Madeleine ne tardèrent pas à se relever après trois ou quatre jours de démarche normale et la jambe reprit complètement sa raideur. J'essayais de nouveau le même traitement qui cette fois n'eut aucun succès et ce n'est qu'après bien des essais tantôt heureux et tantôt malheureux que j'ai fini par comprendre l'influence prépondérante de l'état d'esprit dans lequel se trouvait Madeleine au moment du traitement ; il y avait deux états, l'état de tentation et un autre état que nous décrirons plus tard sous le nom d'état d'équilibre dans lesquels m'était accordé le pouvoir de faire marcher Madeleine sur la plante des pieds, dans les autres états je n'avais aucune influence.

En dehors de ces modifications l'état de Madeleine se reconnaît à son attitude : elle est inquiète et un peu agitée, elle court constamment après moi pour me poser une foule de questions et n'est jamais satisfaite de mes réponses. Quand elle ne peut m'interroger elle ne cherche à parler à personne, elle parle seule tout bas et s'isole. Mais elle ne se réfugie pas à la chapelle, elle erre dans les salles et dans les jardins sans pouvoir trouver la tranquillité. « Je suis agitée, ballottée par des sentiments divers qui se combattent, je voudrais pouvoir agir, remuer sans cesse, me fatiguer continuellement pour essayer de me distraire de mes préoccupations. »

2. - Les obsessions pendant l'état de tentation

[Retour à la table des matières](#)

Quelles sont donc ces préoccupations ? Leur description serait interminable, mais il faut en signaler quelques-unes pour faire connaître la malade.

Madeleine qui depuis son enfance s'occupe de religion, qui dans d'autres états formule elle-même des dogmes religieux, est devenue très inquiète sur l'orthodoxie de ses croyances. Elle lit avec inquiétude les journaux religieux pour y rechercher le dernier bref du pape ou les allocutions des évêques. « C'est que le pape dans sa dernière lettre a fait une allusion transparente à son cas (elle interprète tous les mots à sa façon), le passage me semble bien clair, mais vous prétendez qu'il ne signifie rien du tout; qui a raison ?... On va discuter ma religion, soutenir que je n'ai fait que du tort à la religion. Des circonstances particulières m'ont placée dans des conditions exceptionnelles et à cause d'elles je n'obéis pas de la même manière que la plupart des âmes dirigées. Les ecclésiastiques qui vont m'examiner le comprendront-ils, pourrais-je leur donner des preuves incontestables de ma vocation particulière ?... Il vaudrait mieux disparaître et passer de nouveau pour morte, c'est bien difficile... Je vais encourir les anathèmes de cette Église que j'aime tant et que je vénère tant... Est-ce que je suis le jouet du démon moi aussi ? Sans doute je ne désespérerai pas, mais ma peine serait grande.

« Est-ce que je suis digne de la communion que je pratique tous les jours depuis vingt ans ? Est-ce que je dois me confesser ? Vous me dites d'aller me confesser puisque je ne me contente pas de votre absolution. Vous donnez l'absolution à toutes

les malades, quoi qu'elles aient fait, ce n'est pas sérieux. J'ai été voir un prêtre hier, moi qui n'en ait pas été voir depuis bien longtemps. j'en irai voir un autre aujourd'hui, si vous me le permettez. Mais je sais bien que cela ne servira à rien, ils ne comprennent pas, ils ne peuvent pas comprendre, un évêque ne comprendrait pas mieux... Vous me dites d'écrire au Pape qui est infaillible ; mais il est infaillible quand il décide d'après des informations et jamais il ne sera bien informé sur moi, c'est ma faute évidemment, je lui expliquerai mal, mais alors sa parole ne décidera rien. Autour du pape il y a une foule d'intrigues, on m'accusera auprès de lui de partager les erreurs qu'il condamne parce que je n'ai jamais voulu rester dans une communauté religieuse... Est-ce que je devrais entrer dans un couvent ou dois-je continuer à marcher dans une voie particulière ? Ne vaut-il pas mieux renoncer à la douceur de la vie monastique pour rester dans le monde, perdue dans la communauté des fidèles ? Dans un couvent je serai bien plus tranquille, mais aurais-je le sentiment d'y être à ma place ?... Quand je vois des religieuses au pied des autels je suis bien émue, ne suis-je pas coupable de rentrer dans l'enfer du monde ? Et pourtant n'est-ce pas la volonté de Dieu qui m'a conduite ici et ne puis-je compter sur son secours pour me préserver du péché ? Je suis trop heureuse d'avoir la foi pour ne pas craindre de la perdre ».

Laissons ces doutes sur toutes sortes de questions religieuses et considérons quelques obsessions précises qui reviennent toujours les mêmes dès que cet état réapparaît. Le plus typique est l'obsession du voyage à Rome à laquelle j'ai déjà fait allusion. Madeleine toujours vouée au culte de la Vierge a inventé, ou croit avoir inventé un nouveau dogme. Marie n'a pas eu seulement une naissance extraordinaire reconnue dans le dogme de l'Immaculée Conception, elle a eu aussi une fin merveilleuse : elle a été enlevée au ciel en chair et en os, encore vivante, comme Jésus lui-même après sa résurrection. Cette idée a joué un rôle considérable dans toute la vie de Madeleine, c'est elle en particulier qui entretient les idées de lévitation et la démarche sur les pointes, car Dieu veut refaire sur elle, Madeleine, ce qu'il a fait une fois sur Marie. Mais pour le moment le dogme de l'Assomption de la Vierge n'est pas universellement adopté, il faut le faire promulguer par le pape. Une seule personne peut convaincre le Pape, c'est Madeleine qui lui montrera par son propre exemple ce que c'est qu'une Assomption. Elle doit se rendre à Rome en marchant sur la pointe des pieds, elle sera nourrie en route par les anges, ou bien elle gagnera sa vie, en peignant des images de piété, qu'elle vendra. Elle obtiendra une audience du pape, elle fera des miracles devant lui et en particulier des assomptions dans les nuages, et la promulgation de ce dogme qu'elle obtiendra fera le plus grand bien à l'Église et à la France. Tel est le schéma d'une énorme rêverie qui se présente sous des formes très variées suivant l'état où se trouve Madeleine.

Dans l'état actuel l'histoire du voyage à Rome prend la forme d'une horrible incertitude. D'un côté les signes s'accumulent et évidemment elle doit partir pour Rome : « Il y a des choses capitales auxquelles le pape ne paraît pas penser, Dieu me demande de lui dire quelque chose de très important et c'est à lui-même et à lui seul que je dois parler... Il faut me résigner à la chose que je redoutais le plus au monde, à paraître ; il faut me faire entendre par des personnages que je n'aurais jamais osé regarder ; qu'importe, je ne crains aucune humiliation. Je crois que Dieu veut que je parle et je suis prête à le faire sans timidité. Je me sens prête à affronter tous les dangers, à mépriser la mort et le martyre, s'il le faut... Des visions répétées s'accordent toutes à me montrer ce que Dieu veut, dans un mandement qui a été lu à l'Église il y avait une allusion évidente à ma mission. Rien ne doit arrêter mon obéissance !... Une voix intérieure me presse sans cesse et je ne peux plus avoir aucun repos si je ne pars pas... Il a plu à Dieu de choisir des instruments parmi les êtres les plus misérables

pour prouver précisément que c'est lui seul qui agit. N'a-t-il pas voulu un jour faire parler l'ânesse de Balaam ? Il peut bien me faire parler pour lui.

« Si vous ne le voulez pas, alors, il faudra *m'enfermer tout à fait*, car je ne pourrai m'empêcher de faire *tout* ce que je pourrai pour obéir à la voix que j'entends *sans cesse...* *Quoi qu'il puisse m'en coûter*, je dois chercher les moyens de parler au Pape. C'est *absolument nécessaire* ... Les événements se précipitent et me confirment dans mes idées ... je crains d'être très coupable si je n'obéis pas aveuglément. Il me semble que, si je continue à me taire je vais encourir la colère de Dieu et que je ne devrai plus jamais faire la communion parce que j'aurai résisté au Saint Esprit... c'est une lâcheté de ma part de ne pas partir, si c'est vraiment Dieu qui m'inspire, il aplanira tous les obstacles, ma conscience ne me pardonnera jamais cette indignité ».

Mais immédiatement après, ou plutôt mêlés dans la même conversation, dans la même lettre elle accumule tous les arguments contraires : « Cette mission est pénible, odieuse, quelle épreuve c'est pour moi !... Dieu sait combien j'ai toujours été éloignée de ces démarches à faire auprès des autorités, moi qui ne demande qu'à passer inaperçue et inconnue du monde. Comment suis-je poursuivie par des pensées tellement contre ma nature ? Au fond j'ai une frayeur extrême à la pensée d'apprendre par des signes certains que Dieu veut ma mission.

« L'Église et le pape ont-ils réellement besoin de mes conseils ? Dieu ne peut-il pas choisir d'autres instruments ? Ne serait-il pas plus sage de la part de Dieu d'envoyer un ange au Pape pour l'avertir ? Et après tout son devoir à elle n'est-il pas tout simplement de prier Dieu de le faire s'il n'y pense pas...

« Les signes sont-ils bien évidents ? Vous avez de grands doutes sur ces signes et je comprends que vous en ayez... La grande difficulté est de savoir si elle voit clair ou si elle s'illusionne, si elle est une Sainte ou si elle est une foi,---. Quel bonheur ce serait de me croire folle, c'est lorsque j'en doute que je souffre le plus. Ah, si j'étais bien folle, je serais au port et je pourrais vivre tranquille ! Est-ce que vous prenez bien sous votre responsabilité de me déclarer folle, votre volonté me retient parce que vous tenez près de moi la place de Dieu... Du jour où vous me laisserez libre, j'obéirai à la voix intérieure ; mais ayez pitié, ne me laissez pas libre. Si le bon Dieu lui ne me trouve pas folle alors il le prouvera, je m'en rends à lui ; mais vraiment croyez-vous que Dieu soit de votre avis et qu'il me croie folle ?...

« Ayez seulement la bonté de m'empêcher de céder aux tentations que j'ai trop souvent. Ne me laissez pas la liberté de partir quelques instances que je fasse pour obtenir votre consentement, si j'étais libre j'ai peur de ne pas pouvoir résister...

« Mais c'est odieux et absurde de ma part de vous demander cela. C'est comme si je mettais moi-même et très volontairement une *barrière* qui m'arrête et m'empêche de faire la volonté de Dieu. N'est-ce point un manque de bonne foi, une véritable illusion ? - J'appréhende d'être éclairée et mise en demeure de faire mon *devoir*. C'est mal, il me semble... - Il y a en moi deux volontés qui se combattent. À côté d'un grand désir de partir, il y en a un autre non moins grand, qui est d'être retenue et empêchée de m'éloigner d'ici ; ou je suis une folle monstrueuse ou une grande coupable, il y a deux personnes en moi, c'est intolérable ».

Et la pauvre femme oscille indéfiniment pendant des jours et quelquefois pendant des semaines sans que l'on puisse arriver à la calmer. De temps en temps, elle a des

mouvements assez petits qui semblent des commencements de réalisation : elle se lève de sa chaise, fait quelques pas en avant, prépare un pauvre petit paquet de hardes : « c'est qu'elle part pour Rome ». Une fois seulement elle s'est précipitée assez loin dans les cours, nu tête, et les yeux fermés, il a fallu l'arrêter et la faire rentrer. Si on ne l'avait pas arrêtée elle n'aurait pas été bien loin sans être reprise par ses doutes. Dans les autres périodes elle n'a aucunement des impulsions de ce genre, quoique libre en dehors elle ne fait aucune sottise. Plus tard, après sa sortie de l'hôpital, une personne naïve qui connaissait cette histoire du voyage à Rome a offert d'en payer les frais et de préparer réellement l'audience par le Pape, Madeleine a énergiquement refusé.

Pendant la crise des tentations elle est incapable d'une décision dans un sens ou dans l'autre et elle s'affole à la recherche d'arguments d'un côté ou de l'autre. Au fond, ce qui trancherait la question pour le docteur aussi bien que pour elle ce serait une preuve matérielle de la volonté de Dieu, un vrai miracle. Or nous avons à notre disposition un miracle qu'il suffit de bien constater, c'est sa lévitation, sa propre ascension au ciel. Dieu qui veut le dogme de l'Assomption de la Sainte Vierge manifeste ses désirs en faisant la même chose, en plus petit peut-être, pour une autre Vierge, Madeleine. Elle constate « qu'elle est déjà sur la pointe des pieds », qu'elle touche à peine le sol, que ses sandales sont à peine mouillées quand il y a de la boue et que quand il y a du vent, elle fait des pirouettes en l'air comme une feuille ou comme le coq sur le clocher... Oui, mais le docteur prétend qu'elle raidit les jambes, qu'elle a une crampe du mollet. Est-ce que les douleurs qu'elle ressent dans les mollets prouvent bien l'existence de cette crampe ? Quelle chose curieuse que la guérison obtenue tout d'un coup par quelques massages et quelques commandements ; elle s'est laissée faire parce qu'elle ne se méfiait pas. Elle a été satisfaite d'abord de sentir ses jambes souples et elle s'est confondue en remerciements. Mais après quelques jours le talon s'est relevé de nouveau, elle était enlevée, soutenue par les aisselles.

« M. Janet veut des signes absolument indiscutables, il ne veut pas entendre parler de cette ascension tant que devant lui je ne resterai pas un quart d'heure, les deux pointes des pieds à 10 centimètres du sol. Quelle singulière idée de mettre des mesures dans les choses divines ! Le miracle n'est-il pas tout aussi grand à un millimètre. Mais il prétend qu'il n'y voit pas bien clair et que Dieu peut bien faire cela pour lui. Mais Dieu n'a peut-être pas besoin que les hommes constatent avec leur courte vue. D'ailleurs peu importe, si le soulèvement n'est maintenant que d'un millimètre, il augmentera bientôt et arrivera aux dix centimètres demandés... M. Janet se plaint que ce soit bien long : pour la toute puissance divine faut-il plus de trois ans pour soulever de dix centimètres une petite femme de quarante kilos ? Il est vrai que c'est lent, fixons une date : mercredi matin Madeleine ne portera plus du tout sur la terre, elle sera en permanence à 10 centimètres au-dessus du sol, sinon on obéira au docteur et on ne parlera plus de monter au ciel... Quelle insolence de fixer ainsi des dates à Dieu, l'ascension se fera quand Dieu voudra et non quand il plaira à M. Janet. Mais alors celui-ci ne sera jamais convaincu et il m'a fait promettre que je m'en remettrai à son jugement pour savoir si oui ou non il y a ascension. Comment en sortir ? »

Je lui ai proposé un moyen d'en sortir en acceptant une petite expérience décisive : l'étude de cette expérience et du raisonnement qui l'accompagne réapparaîtra plusieurs fois dans cet ouvrage, je décris ici l'expérience elle-même. Si Madeleine est convaincue qu'elle est soulevée par les aisselles, qu'elle est tous les jours soulevée

davantage, elle doit admettre que son poids diminue en proportion. Or il y a une balance dans le laboratoire et son poids a été pris assez régulièrement. Relisons ensemble le dernier poids, noté il y a quinze jours, 49 kilos, et maintenant constatons en montant de nouveau sur la balance la diminution amenée par le soulèvement. Madeleine a paru comprendre le raisonnement et elle monte avec plaisir sur la balance, hélas celle-ci marque 49 kg 500. Je le fais bien constater par Madeleine et je la prie de conclure : « Oh que cette balance est ridicule : elle dit que je suis lourde, mais moi je me sens légère, voyez comme je pirouette. Qu'y a-t-il de plus vrai, mon sentiment ou une balance ? Oui, le sentiment peut se tromper, la balance... ne se trompe pas à moins que le diable ne s'en mêle... Quand je ne suis pas soulevée beaucoup (dans d'autres états) je ne puis guère aller bien loin, je souffre trop dans les pieds ; en ce moment je ne souffre pas, c'est donc que je suis soulevée. Mais pourquoi est-ce que la balance marque toujours 49 kilos, que je me sente soulevée ou que je ne le sente pas... Oh ! l'horrible balance, vous avez eu là une invention pour me faire souffrir. Après tout le diable qui s'oppose à la volonté de Dieu peut bien avoir dérangé votre balance... Vous me montrez qu'elle est exacte pour tous les autres objets... Alors le diable ne la dérange que lorsqu'il est question de moi . quel signe vous donner pour vous montrer qu'il y a là une mauvaise farce du diable ? » Ses doutes continueront indéfiniment, je me borne à signaler ici une attitude de Madeleine devant la balance, nous verrons qu'elle en a d'autres toutes différentes dans d'autres états...

J'ai besoin de signaler un autre groupe d'obsessions qui prendra une grande importance dans l'interprétation des délires et dans l'étude de la psychologie religieuse, ce sont les obsessions relatives à la direction morale dont Madeleine sent fortement le besoin et qu'elle recherche avidement. On a vu dans les chapitres précédents que pendant les extases Madeleine entretient avec Dieu les relations les plus affectueuses et qu'elle s'abandonne sans hésitation et sans pudeur aux manifestations de l'amour le plus exalté. Dieu est alors son père, son enfant, son amant, elle ne s'inquiète aucunement de ces relations qu'elle trouve très logiques et moralement parfaites et elle n'a besoin auprès d'elle d'aucune autre personne pour la soutenir et la diriger.

Quand elle est dans l'état de tentation, elle conserve un souvenir complet de ces beaux rêves, mais elle n'en a que le souvenir, elle est incapable d'éprouver les mêmes sentiments et la pensée de Dieu est loin de lui procurer les mêmes satisfactions. Sans doute elle conserve encore et surtout elle veut conserver la même foi qui justifie ces relations et les lui présente comme pures et sublimes. Mais comme elle n'a plus les mêmes sentiments, ni comme on le verra le même mode de jugement, elle ne peut s'empêcher de voir combien ces scènes ont été singulières et extravagantes. Elle sent bien qu'il ne faut plus en parler trop ouvertement, que les autres malades de la salle pourraient bien ne pas comprendre et être scandalisées. « Quand on n'a pas été soi-même dans cet état vraiment étrange, on ne doit pas comprendre ces témoignages extérieurs où il est difficile de s'arrêter et on peut se scandaliser de certaines choses, c'est pourquoi il ne faut pas en parler... Ce qui me trouble c'est la crainte de ne pouvoir être bien comprise et de donner ainsi l'occasion de confondre avec des voluptés dangereuses et malsaines ce qui est pur et chaste et de faire critiquer la piété. Ce serait illusion et folie que de ne pas se méfier : ce que j'ai dit de mes états peut ne pas être bien interprété ».

Cette inquiétude sur l'opinion des autres t'est que le reflet d'une inquiétude de plus en plus grave qui envahit son esprit, elle n'est plus aussi certaine que « c'est pur, pur,

pur », elle est très tourmentée et très indécise entre les deux interprétations de ses relations avec le bon Dieu. Tantôt elle recommence des tirades analogues à celles des consolations, quoique moins enflammées : « Je sens bien pour ma part que Dieu a tout purifié, tout sanctifié, que c'est un devoir pour moi de ne pas me troubler à ce sujet et de me soumettre à la volonté de Dieu. Les effets futurs prouveront bien que le feu qui me brûle diffère du feu de l'amour profane ». Tantôt elle a des doutes horribles : « Mon bonheur de ces derniers jours n'était-il qu'un beau rêve ? Voyant en moi un si grand changement je suis obligée de me demander par instants si je ne perds pas la notion du bien et du mal, je crains d'être présomptueuse, de perdre le sens moral... Hier soir j'ai été subitement prise d'une frayeur extrême d'être dans l'illusion et d'être le jouet du démon, j'ai passé une heure cruelle pendant laquelle j'ai eu toutes sortes de pensées désespérantes et mes consolations n'étaient plus qu'un sujet de troubles... que ces pensées me font souffrir, j'ai des moments de grande tempête dans mon esprit... Est-ce que je ne donne pas de la sainteté une idée fausse ? J'ai peur de n'être qu'une contrefaçon des Saints et de faire mépriser les vrais dons de Dieu en permettant de les confondre avec les effets de la maladie et de la folie... Est-ce que ce n'est pas chez moi un effet de l'orgueil de croire que toutes les créatures sont à mon service et me donnent sans cesse des leçons et des enseignements, n'est-ce pas une folie résultant d'une trop grande préoccupation de moi-même ?...

« Je sens trop ma misère spirituelle pour ne pas être surprise de la conduite de Dieu à mon égard. Qu'il console de cette manière des âmes saintes qui le servent fidèlement dans des communautés religieuses, cela se comprend encore. Mais me choisir moi qui suis sans cesse au milieu des misères du monde et de ses souillures... Pourtant je ne puis admettre que ce que j'éprouve vienne du démon, je sens trop mon âme imprégnée d'humilité, de confiance et d'amour. Je ne doute pas, oh non, mais mon esprit et mon imagination s'agitent... Je ne puis dire tous les combats que j'ai à soutenir à ce propos, si Dieu ne me vient pas en aide j'aurai des moments de désespoir, j'ai peur de moi-même... Voilà pourquoi je voudrais fuir et chercher un oubli à tout cela loin du monde, dans la solitude complète, je serais peut-être moins exposée à ce péché d'orgueil que je redoute tant... Je voudrais me voir délivrée de tout ce qui en moi est extraordinaire, n'avoir plus qu'une vie de travail, être ignorée de tous, ne plus rien penser et surtout ne plus éprouver ces sensations étranges que je ne m'explique pas. Je voudrais n'avoir d'autre souci que d'accomplir le mieux possible la tâche de chaque jour. Que de choses je voudrais ignorer ! Je ne puis empêcher mon esprit de penser, ni mon corps de ressentir... Il faut bien me résigner à la vie qui m'est faite et espérer que Dieu aura pitié de moi. » Et elle prend à ce propos de sages résolutions qui s'envoleront bien vite à la prochaine crise de consolation : « Après avoir lutté contre la sensualité matérielle j'ai à combattre maintenant contre ce que j'appellerai la gourmandise spirituelle. Je dois résister à ces jouissances excessives que j'éprouve dans tout mon corps. Bien qu'elles soient pures et d'une toute autre nature que les voluptés charnelles, je comprends qu'il est de mon devoir de les fuir, parce qu'elles m'absorbent trop et me rendent incapables de m'occuper d'autre chose. La vie en ce monde ne nous est pas donnée pour jouir sans cesse mais pour mériter ».

Mais ces bonnes résolutions qui devraient être une conclusion n'apportent le calme qu'un instant, pendant des journées entières elle va ergoter sur les raisons qu'avait Dieu de la choisir, sur la conservation ou la perte de sa virginité dont elle réclame à chaque instant des vérifications, sur l'interprétation de son vœu de chasteté, etc. L'amour de Dieu n'est plus qu'un perpétuel sujet de tourments et d'obsessions.

3. - Les troubles de l'action et de la croyance pendant l'état de tentation

[Retour à la table des matières](#)

Ces obsessions ne font qu'exprimer un trouble général de l'activité : un jour on arrivera à apprécier la valeur des individus ou des états psychologiques par la grandeur de leur rendement. Le caractère essentiel de l'état de tentation c'est que malgré ses sentiments et ses efforts Madeleine ne produit en réalité rien d'efficace. Elle remue infiniment plus que pendant les consolations, elle paraît faire beaucoup de choses, mais en réalité elle n'aboutit à rien et elle le constate tristement : « J'essaye d'aider les infirmières, de rendre service aux malades, mais je ne parviens à rien et je suis obligée de retourner dans mon coin avec mes pensées et mon trouble... Il en a toujours été ainsi dans ma vie, je voulais faire des œuvres charitables et utiles et je n'en ai fait aucune... Il en sera de même de ma mission à Rome, vous verrez que je n'aboutirai même pas à faire une folie ». Cette remarque nous explique un détail de la vie de Madeleine qui à la réflexion paraît bizarre.

Voici une jeune femme qui a voulu renoncer à l'aisance de la famille, gagner sa vie toute seule et même faire des charités, soit. Mais c'est une femme intelligente, instruite, qui parle bien une langue étrangère, qui dessine bien, qui se présente très bien, qui parle facilement dans toutes les situations et qui peut écrire des lettres d'une manière remarquable. Comment cette femme dans les rues de Paris n'arrive-t-elle à gagner que six sous par jour en cousant indéfiniment des bourrelets de fenêtre ? il y a là une incapacité de l'action pratique qui se joint au délire, elle nous est apparue dans l'inertie des consolations, nous la retrouvons encore dans l'agitation des tentations.

Dans cet état Madeleine n'est pas inerte : une foule de tendances qui existent en elles sont éveillées à chaque instant par les circonstances, s'élèvent facilement jusqu'aux premières phases de l'activation et prennent même la forme de l'envie et du désir. Il est facile de constater que Madeleine désire une foule de choses : « Il me faudrait des occupations nombreuses qui m'empêchent de m'arrêter à ces pensées : un peu de couture, un peu de dessin que je devrais d'ailleurs faire davantage ne suffisent pas. Je voudrais fonder et diriger une école d'enfants pauvres, faire des traductions, lire des livres, puisque j'aimais la littérature. Ne pensez-vous pas que je devrais m'occuper un peu d'études scientifiques que j'ai beaucoup négligées ? Jusqu'ici je n'ai cherché Dieu que par le cœur, je suis inspirée à le comprendre en étudiant son œuvre. La grande intelligence des anges ne nuit pas à leur adoration. Que pensez-vous de quelques études de cosmographie qui me tentent ? » Je dirai même qu'elle a trop de désirs, car elle commence une foule de choses, me demande trop de livres, fait des projets de peinture, etc. A tout elle semble s'intéresser : « Je sens une ardeur en moi et il serait bon de l'appliquer à un travail pour ne pas retomber dans mes impuissances si pénibles ». Elle n'est pas indifférente, elle a même trop de sentiments, car toute action, toute étude qu'on lui propose lui plaît au début : elle accepte avec satisfaction

de remplacer l'étude de la cosmographie par celle de l'histoire de l'Égypte ou par de la comptabilité « qui pourra lui être si utile dans les œuvres de charité ».

Mais quand il s'agit de dépasser la phase du désir, de décider le choix de l'action et de commencer l'exécution, il devient impossible d'avancer. « C'est très curieux, dit-elle, j'aime tout et je ne choisis rien ». Tous les désirs se présentent à la fois, ils sont très séduisants, ils s'opposent les uns aux autres sans qu'aucun d'eux paraisse plus fort que les autres et prédomine. Chaque désir se présente comme un motif d'action, comme un argument et une discussion intarissable commence, car, suivant son habitude, elle donne la parole tour à tour à des personnages qui représentent les arguments et les désirs : « J'assiste comme à une sorte de dialogue perpétuel que feraient deux puissances invisibles. Tout ce qui arrive, tout ce que j'entends semble se rapporter aux pensées qui m'occupent et devient une épreuve, une tentation, un encouragement, un blâme et tout cela dans tous les sens, c'est en vain que je cherche à arrêter, rien ne peut empêcher le vagabondage de mon pauvre esprit. Je voudrais me dévouer, faire quelque chose et je ne peux accomplir aucune action à cause des pensées qui m'agitent indéfiniment, mon âme est toujours ballottée entre des alternatives qui me font beaucoup souffrir ».

Il est visible que la décision, l'acceptation d'une conclusion qui est forcément une cote mal taillée entre des tendances et des désirs différents ne se constitue jamais chez elle. Il suffit de lui proposer une décision à prendre pour l'affoler et provoquer des obsessions interminables. Une réparation ayant nécessité l'évacuation d'une salle, on a demandé aux malades si elles voulaient quitter l'hôpital ou accepter un changement de salle : ce fut pour Madeleine l'occasion de très grands troubles. Des propositions faites par la famille pour lui procurer une installation au dehors l'ont rendue gravement malade. L'envoi d'une vieille robe par sa sœur amène un problème formidable : « Faut-il consentir à avoir plus chaud pendant l'hiver, ou faut-il être fidèle à son vœu de pauvreté ? » J'ai dû intervenir formellement pour faire mettre la robe. Dès qu'elle est en présence d'une réflexion elle ne sait jamais ce qu'elle veut et elle fait à la fois les deux actes opposés : ainsi elle prépare un départ pour Rome qui doit avoir lieu pendant une sortie permise hors de l'hôpital et en même temps elle m'écrit et m'envoie une lettre pour m'avertir. Elle dit elle-même : « Mais je suis absurde, c'est moi qui veux partir et c'est moi qui forge mes liens. Si je ne vous avais rien dit, vous n'auriez pas songé à me défendre de sortir ; pourquoi vous ai-je envoyé cette lettre puisque je voulais réellement partir ? Est-ce que vraiment je suis folle ? » Mais non, elle ne voulait pas réellement partir, pas plus qu'elle ne voulait rester ; elle désirait les deux actions à la fois et les a faites à demi toutes les deux, parce que de cette manière aucune des deux n'était voulue réellement.

Le sentiment qui traduit cette forme de conduite est un sentiment d'effort et d'inquiétude perpétuel : il y a constamment effort pour réaliser chacune des deux actions opposées et en même temps effort pour chercher une conciliation de ces deux actions. Il y a inquiétude parce que aucune action n'est jamais terminée et ne donne ces fameux sentiments de fin, de succès que nous considérerons comme si importants. « J'ai toujours le sentiment que ce n'est pas fini, je reste dans l'attente de quelque chose, je ne sais pas de quoi, il me semble que mon existence actuelle n'est que momentanée... Je suis dans une attente continuelle, je ne sais vraiment pas ce que je deviens, je ne puis qu'attendre... je vais me laisser aller à des accès de mauvaise humeur, le passé me trouble, le présent m'énerve, l'avenir m'effraie, je dois chercher, faire de grands efforts et je n'ai plus de courage. » Ces efforts impuissants et répétés amènent en effet une dépense de forces et un épuisement qui peut devenir grave.

Aussi la malade cherche-t-elle à en sortir et elle se sert du seul moyen dont elle a expérimenté l'efficacité, l'appel à une parole étrangère. Dans certains cas la parole de Dieu peut réussir, mais dans l'état où elle est maintenant, surtout quand elle est troublée par les obsessions relatives à ses relations divines elle ne s'adresse plus uniquement à Dieu. Nous avons déjà constaté dans la période des consolations qui suit l'extase qu'elle s'est tournée vers moi : « Ne me laissez jamais choisir seule, vous savez que je n'arriverai à rien, tandis que si vous me guidez j'arriverai peut-être à être bonne à quelque chose. Je ne m'explique pas cette impuissance que j'ai à me fixer, il est dans les desseins de Dieu que vous dirigiez mon choix comme tout le reste ».

Nous sommes amenés à l'étude de la direction chez Madeleine pendant les périodes de tentation. C'est encore l'étude d'une action, car la direction n'est efficace que si le sujet l'accepte, si le sujet fait ce que j'ai appelé *l'acte de l'adoption du directeur*¹ et nous allons encore retrouver ici les mêmes difficultés que cette nouvelle conduite met bien en évidence. Au premier abord l'adoption semble complète et elle est exprimée avec toutes sortes de protestations comme pendant le recueillement. Un signe très important montre cette augmentation de son influence, c'est la possibilité de la guérison des pieds. J'ai commencé l'étude de cet état de tentation en notant qu'un des changements apparents, c'est que je puis rapetisser Madeleine en la remettant sur la plante des pieds, ce qui était jusque-là impossible. Ce changement est dû à mon avis à ce que les idées sur l'assomption au ciel et sur le soulèvement par la force de Dieu, sans être supprimées, ont perdu beaucoup de leur force et s'accompagnent d'interrogations obsédantes. Je puis en profiter surtout quand elle ne se méfie pas pour glisser mon influence et mes ordres et la faire marcher sur la terre.

Mais il ne faut pas s'y tromper, cette expérience ne réussit pas toujours dans cet état, il y a des moments où Madeleine se méfie de mon influence comme de celle de Dieu et où elle garde l'attitude sur les pointes par une sorte d'habitude et de persévération entretenue d'ailleurs comme je le crois par une lésion de la moelle épinière. C'est que mon influence est loin d'être acceptée d'une manière incontestée.

Il y a dans le ton des exagérations : « Je demande à être traitée avec sévérité et dureté, vous ne me secouez pas suffisamment. Ne vous gênez donc pas avec moi, je jugerai bon tout ce qui vient de la main d'un père qui châtie ses enfants. » Il y a des exigences et des réclamations de plus en plus grandes : elle insiste perpétuellement pour que je la prenne avec moi au laboratoire, que je la fasse passer avant tous les autres « parce qu'elle a des choses importantes et très pressées à me dire ». Elle se montre horriblement susceptible, se blesse si je n'ai pas fait une attention énorme à tout ce qu'elle dit, à tout ce qu'elle écrit, si j'ai le moins du monde l'air de douter de ses paroles. Un jour qu'elle me disait avoir eu la veille un vomissement j'ai provoqué maladroitement une grande scène en me tournant vers l'infirmière pour lui demander si elle avait vu ce vomissement. Elle se met alors à boudier, comme un enfant gâté, c'est-à-dire qu'elle affecte « la conduite de la rupture simulée ». Elle s'écarte de moi, refuse de me répondre ou prend un petit ton ironique : « C'est à vous dorénavant à deviner ce que je pense, je veux seulement vous assurer que je garderai fidèlement le souvenir du bien que vous m'avez fait, que jusqu'à la fin je prierai le bon Dieu pour vous. »

¹ *Médications psychologiques*, 1920, III, pp. 414-417.

Elle a surtout, comme je l'ai observé si souvent sur des malades de ce genre, d'abominables crises de jalousie. Elle ne s'en rend pas compte, mais elle tient absolument à être la seule malade intéressante et ne peut pas tolérer qu'on en étudie une autre. Il est arrivé à ce propos dans la salle une véritable catastrophe. Une jeune femme de 29 ans que j'ai décrite sous le nom de Mrb., grande toxicomane, qui avait abusé de l'éther, de la morphine, de la cocaïne et de tous les poisons possibles, avait de curieux délires à forme somnambulique qui affectaient une teinte mystique. Entourée de beaux anges avec des ailes bleues, elle montait au ciel et voyait la terre s'éloigner et devenir toute petite. C'en était trop pour Madeleine, d'ordinaire indulgente pour les délires de la salle, mais qui ne pouvait tolérer cette emprise sur sa spécialité. Elle se répandait en critiques sévères contre cette pauvre fille « tout à fait ignorante en religion, qui ne dit pas deux mots sans tomber dans l'hérésie... Est-ce que vous prenez au sérieux ses anges avec des ailes bleues ?... c'est délicat à moi de vous parler d'eue, mais mon devoir est de vous mettre en garde contre une personne vraiment dangereuse... si vous vous intéressez à elle je me rendrai compte que vous n'appréciez pas la vérité, je ne puis pas me résigner à voir mes consolations qui sont des grâces de Dieu mises sur le même plan que les divagations de cette demoiselle. »

À ce moment Madeleine est tourmentée par toutes sortes d'interrogations obsédantes relatives à ma direction. D'abord il y a une grande critique à m'adresser, c'est que je ne partage pas ses convictions religieuses. Sans doute la Providence m'a désigné et je semble bien comprendre le rôle dont elle m'a chargé, mais je ne suis qu'un laïque et peu croyant : ce n'est pas l'idéal qu'un directeur de ce genre pour une extatique aimée par Dieu. « Mon âme se trouve comme liée à la vôtre, elle en voudrait partager toutes les pensées, mais si je pense absolument comme vous, tout l'édifice de ma croyance croulera. Mon âme tout à la fois voudrait être docile pour vous et fidèle aux enseignements qu'elle a reçus... Quand je sens que vous ne croyez pas ce que j'ai cru toute ma vie et ce qui a fait mon bonheur, il se fait une déchirure dans mon cœur et j'éprouve une douleur atroce. » J'ai beau lui assurer que je lui laisse toutes ses croyances, elle répète toujours : « Mais vous ne les partagez pas. Je vous ai fait la promesse de vous obéir, je voudrais simplement pouvoir obéir en tout et pouvoir me dire que toujours pendant toute ma vie je pourrai vous obéir sans avoir à critiquer jamais, et malgré moi je suis obligée de me représenter des cas où je serai forcée de manquer à ma promesse. Je crois que je me verrai emportée un jour au-dessus de vous par une puissance à laquelle vous ne croyez pas, toute mon obéissance actuelle ne devient-elle pas une tromperie ? Je vous dois l'obéissance, mais quand il s'agit d'une question religieuse c'est à l'autorité ecclésiastique que je dois me soumettre. Ce que vous me dites sur le dogme de l'assomption de la vierge, sur la force qui m'enlève au ciel, sur la persistance de mon poids, sur votre balance laïque, tout cela ne peut pas et ne doit pas me rassurer : permettez-moi de vous dire que mon devoir est de consulter l'Archevêque de Paris. - Écrivez à l'Archevêque, Madeleine, je vous en prie, et je mettrai moi-même la lettre à la poste. - Que dites-vous là, c'est une méchanceté ? Pourquoi me renvoyez-vous aux prêtres, vous savez bien qu'ils ne peuvent pas comprendre mes révélations particulières ? Pourquoi vous moquez-vous de moi en offrant de porter ma lettre à l'Archevêque, vous savez mieux que moi que je ne veux pas l'envoyer. Mais, si vous pensiez comme moi... etc. ». Elle me montre encore une fois la difficulté qu'ont ces malades à supporter la diversité des hommes et des esprits et nous fait sentir qu'ils rêvent d'une identité absolue entre leur directeur et eux-mêmes. N'avons-nous pas étudié autrefois une jeune fille catholique désolée d'éprouver du plaisir et de l'admiration en lisant un livre écrit par un auteur protestant ?

Une autre obsession interminable va être déterminée par la crainte de l'hypnotisme, quoique aucune pratique hypnotique n'ait jamais été faite sur elle et qu'au fond elle le sache bien : « C'est l'influence magnétique que je crains et que je ne veux pas, que je ne puis pas vouloir, car j'ai toujours entendu dire que le magnétisme entraînait la perte de la foi. J'ai voulu obéir simplement, chrétiennement ; mais peut-être que je me suis fait illusion, peut-être que vous employez à mon insu et peut-être au vôtre des moyens magnétiques... Est-ce que toute influence d'une personne sur une autre n'est pas magnétique ?... Je veux que vous me dirigiez en tout très étroitement, mais je ne veux pas d'une influence qui puisse être magnétique... »

Après m'avoir critiqué, elle se critique elle-même : « Moi qui avais tellement la pudeur de l'âme, comment ai-je pu m'ouvrir de la sorte avec vous comme je ne l'avais fait avec personne ?... Toute petite je considérais la conscience comme un sanctuaire où Dieu seul avait le droit de pénétrer et je vous y fait entrer ! ... Quand je vous écris, je crois que c'est la volonté de Dieu et après je me dis que je suis folle et j'ai des envies de tout déchirer. » En fait elle a déchiré ainsi un grand nombre de ses lettres, mais souvent elle les récrit après les avoir déchirées.

Après avoir demandé « d'être menée à la cravache » elle se reproche d'aliéner trop son indépendance, « je veux être dirigée, c'est vrai, mais j'éprouve des révoltes intérieures à la pensée que vous pouvez être trop sévère... Vous ne me permettez pas de sortir aujourd'hui parce que vous ne me trouvez pas assez bien, le joug pèse à mon caractère indépendant. »

Enfin nous retrouvons au premier rang l'éternelle obsession scrupuleuse des femmes psychasténiques : « J'ai peur de me faire illusion sur moi-même en répétant que je suis disposée à la confiance et à l'abandon d'un enfant. J'ai maintenant la crainte d'être victime d'une ruse du démon me persuadant que je ne suis pas comme les autres et qu'il n'y a pas d'inconvénient à ce que je suive mes inspirations et mes élans de cœur... Je me suis toujours sentie très faible de cœur et épouvantablement passionnée et je dois fuir toute occasion de m'attacher... Je me demande si je ne suis pas aveuglée par le malin esprit qui espère ainsi me posséder sans que j'y prenne garde. » Remarquons en passant cette prétention si fréquente dans cette maladie de se croire une Messaline au tempérament excessif, c'est un fait que nous aurons à étudier à propos des sentiments et de l'inversion des sentiments. Madeleine complique encore son scrupule en se rappelant sa situation toute spéciale, en sa qualité d'épouse de Dieu elle doit être particulièrement prudente : « Je crois qu'il n'y a pas de danger, mais il faut que mon cœur reste fidèle au maître qui seul a le droit de le posséder absolument. »

Quand toutes les protestations de ce genre ont été trop exagérées et trop répétées on cède un peu à l'impatience et on se laisse aller à répondre à Madeleine des choses très simples : « Je ne vous ai jamais demandé une obéissance aussi exagérée, personne ne vous retient de force, vous n'avez qu'à voir vous-même ce que vous préférez ; je vous ai toujours conseillé d'écrire moins, confessez-vous à un prêtre et tenez-vous un peu à l'écart ». Mais bien vite on regrette ces paroles de bon sens, car elles provoquent immédiatement une grande crise de désespoir. « Alors vous ne voulez plus de mon obéissance absolue. Cette horrible phrase : c'est à vous de voir ce que vous préférez, m'a fait du mal au cœur. Quelle cruelle déception, alors que je me croyais tenue, vous me rejetez livrée à moi-même. C'est mal ce que vous faites là : quand Dieu vous a chargé d'une direction, vous ne devez pas l'abandonner de vous-mêmes sans une marque bien certaine du changement de la volonté de Dieu... Je ne

suis calmée et rassurée que si je vois que vous me considérez comme folle. Si je vois que vous me laissez libre, ma frayeur augmente, que va-t-il arriver de moi ? Je ne peux plus lutter seule, je ne vais plus avoir aucun repos. Vous ne comprenez donc pas que la moindre liberté que vous me laissez me fait du mal... Le Christ aussi a dit : Pourquoi m'avez-vous abandonné. J'ai pensé à l'agonie de Jésus à Gethsémani, j'ai ajouté mes douleurs et mes abandons à ses amertumes et à ses délaissements... C'est une grande misère et une grande humiliation que d'être sujette à une maladie qui vous cause de tels revirements. Ce qui nous semblait lumière un moment ne paraît plus que ténèbres après, on est assailli de doutes et de pensées cruelles dont il ne faut pas nous faire un crime... Je suis désolée de voir que je vous suis à charge, je suis au désespoir de vous avoir fâché, je suis une pauvre folle d'orgueil et, comme vous partiez sans vous occuper de moi, j'ai perdu la tête, n'oubliez pas que je suis une pauvre malade et que j'ai besoin d'indulgence et de pardon. »

Pour arrêter ce désespoir et pour lui éviter des journées d'angoisse, on lui dit quelques paroles de réconfort. Alors la roue tourne et elle recommence à s'inquiéter de la domination terrible d'un individu sans religion sur une pauvre femme au cœur sensible et ainsi indéfiniment jusqu'à ce que l'état change et qu'elle retourne au Paradis, où elle est convaincue de sa docilité admirable, de la perfection des directions et de la pureté de ses sentiments.

Cette attitude vis-à-vis du directeur, qu'elle veut cependant adopter est au fond la même que dans toutes les autres conduites vis-à-vis de toutes les personnes et de tous les événements. Les désirs existent, ils se présentent même tous à la fois ; mais aucun n'est assez fort pour dominer et, dès qu'il s'agit de faire entre eux un choix réfléchi, l'impuissance est complète. Les troubles se manifestent plus fortement dans l'obéissance à la direction parce qu'il s'agit d'un acte qui ne peut pas passer inaperçu, qui attire l'attention et qui provoque davantage les tentatives impuissantes de décision réfléchie. Il met en évidence le caractère général de toute la conduite pendant cette crise des tentations ou des doutes.

4. - L'état de sécheresse

[Retour à la table des matières](#)

Madeleine désigne par le mot de *sécheresse* un état particulier qu'elle distingue du précédent et qu'elle considère comme la plus pénible des épreuves envoyées par la Providence. C'est un état qui me semble caractérisé par le vide des sentiments ou par le *sentiment du vide*. Si je ne me trompe, les anciens mystiques employaient le mot de sécheresse dans un sens plus large et réunissaient sous ce même nom l'état précédent de tentation et de doute avec l'état du vide. Ils avaient en grande partie raison, car l'état intellectuel est à peu près le même ; mais il y a une modification importante au point de vue des sentiments et comme je compte faire jouer au sentiment de vide un

rôle assez important dans l'interprétation des sentiments ¹, j'accepte l'interprétation de Madeleine et je place à part cette forme de sécheresse particulière.

La transition entre l'état précédent et celui-ci paraît constituée par le *sentiment de l'ennui*. L'ennui est un phénomène très rare chez Madeleine, il est absent de la plupart des états et comme ce sentiment est caractéristique et doit jouer un grand rôle dans certains diagnostics, il faut le noter ici : « n'étant plus consolée, ni réconfortée, ne sachant plus que penser de mes consolations, de ma mission, de rien, j'éprouvais hier soir un ennui mortel, une sorte d'angoisse indéfinissable qui m'étreignait le cœur et j'avais grand peine à ne pas laisser voir la tristesse qui m'envahissait de plus en plus. Je me sentais comme une bête, incapable même de penser, encore plus de travailler. J'essayai de lire, de coudre, de dessiner, mais rien ne me réussissait. Je ne pouvais prier que par un acte de résignation passive à la volonté de Dieu qui permettait que je me trouve ainsi réduite à l'état de brute. Les douleurs dans la tête qui avaient été très fortes avaient cessé, et l'ennui seul persistait gris et monotone. » Quand Madeleine a souffert ainsi de l'ennui pendant quelques jours, elle tombe dans l'état de sécheresse complète où l'ennui même disparaît.

L'attitude de Madeleine est différente de celle que nous venons de voir : au lieu d'aller et de venir, de commencer une foule de petites actions, elle est immobile sur sa chaise ; la figure a les traits tombants et présente une expression de profonde tristesse. Il ne s'agit pas de l'immobilité de l'extase, elle remue un peu sur sa chaise, mais elle laisse les bras ballants et ne fait aucun mouvement intentionnel. Si on lui adresse la parole, elle répond en peu de mots, tristement, sans son bavardage ordinaire, elle ne se plaint de rien et ne pose aucune question. Si on lui parle de ce qui la tourmentait les jours précédents, du voyage à Rome, du congrès ecclésiastique elle répond à tout : « Non, cela m'est égal, tout m'est égal... » Elle n'a plus aucune affirmation, aucune prédiction : « Il vaut mieux ne pas se mêler de tout cela et ne pas dire des choses dont on n'a pas la preuve, je n'ose plus rien dire, je ne parlerai de rien... Ce qui se passe en moi, ce sont des faits incompréhensibles, il vaut mieux ne pas s'en occuper, il ne faut s'occuper de rien. »

Quand j'insiste, j'obtiens enfin cette réponse « Il m'est arrivé un malheur plus grand que tout, auprès duquel rien ne compte plus, j'ai perdu la religion, j'ai perdu la foi... j'avais eu le bonheur de garder ma foi intacte malgré tous les bouleversements, elle a toujours été ma force et ma consolation, elle est perdue, que devenir ? Sans elle je ne peux plus vivre... Je savais bien que si je laissais le doute pénétrer dans mon âme sur certains sujets (les consolations), j'étais perdue, que j'abandonnerai tout, que je ne pourrai plus croire à rien. Cela fait un trop grand vide que plus rien ne pourra combler, si la foi ne revient pas, je perdrai la tête, je deviendrai folle tout à fait ».

Il ne faut pas se laisser égarer par des expressions que Madeleine emploie sans les comprendre : « Je suis tombée dans le scepticisme religieux, je ne crois plus en rien ». Madeleine ne sait pas ce que c'est que le scepticisme religieux, elle ne peut le comprendre et elle conserve au fond à peu près les mêmes croyances. L'état de doute est resté le même que dans l'état précédent ; elle ne peut affirmer rien de net sur une question de détail proposée à la réflexion, mais il y a une foule de choses qu'elle ne met pas en discussion et dont elle ne doute pas. Lui demande-t-on par exemple si elle croit encore à l'existence de Dieu, elle est étonnée et répond : « Mes propres

¹ Les souvenirs irréels. Conférence à l'Institut J.J. Rousseau. *Archives de psychologie*, Genève, 1924, XIX, no 73.

changements ne peuvent pas avoir d'influence sur Dieu, il est bien indifférent à ce que je pense. » Pour elle Dieu existe toujours de la même manière, elle ne conçoit pas que cela puisse être autrement : il ne s'agit donc pas d'une véritable perte de croyance, d'un scepticisme véritable.

Quand elle dit avoir perdu la foi, c'est une autre chose qu'elle a perdue. On s'en rend compte quand on lui conseille quelque exercice religieux : « Allons, Madeleine, habillez-vous un peu et allez dans une église, vous écouterez un office quelconque et vous prierez comme vous savez si bien le faire ; cela vous fait toujours grand bien et vous reviendrez plus gaie. - Non, ce n'est pas la peine, je n'irai pas, je ne sais plus écouter un office, je ne sais plus prier. - Quelle sottise, vous savez réciter et composer de si belles prières, essayez d'en réciter une devant moi. - Pourquoi faire, je réciterai des mots qui ne signifient rien. - Pourquoi ces mots ne signifient-ils rien aujourd'hui puisque ce sont les mêmes ? - Parce que Dieu ne me répond plus !! »

Voilà le fait essentiel, ce n'est pas une question de croyance proprement dite, c'est une question de sentiment, elle n'a plus après ses actes religieux, la réponse, la réaction sentimentale que ces actes déterminaient et qui constituait tout leur charme, elle est dégoûtée d'un acte religieux inutile parce qu'il ne rapporte plus rien. Ce qu'elle cherche c'est cette joie, ce réconfort énorme des consolations. « Je suis tombée peu à peu dans la tiédeur, je n'ai plus d'attrait pour les offices et l'église m'ennuie, je n'ai même pas conscience que je suis dans une église, les sermons ne signifient rien, les prières n'ont pas d'écho dans le cœur, tout est froid, tout est vide. N'est-ce pas terrible d'avoir changé ainsi et de dire que toute la religion n'a aucune importance ?... Je ne sais plus si Dieu est là puisqu'il ne répond plus. » Voici maintenant la négation du sentiment de présence qui jouait un si grand rôle dans les consolations : « Rien, absolument rien n'est capable de me consoler, je me sens toute abandonnée dans une *solitude* effrayante. Dieu s'est retiré, le ciel, la terre, tout me manque. Je n'ai plus de foi, plus d'espérance, plus d'amour, plus rien qu'un affreux désespoir intérieur. » Et elle récite d'une voix plaintive quelques vers composés autrefois dans une circonstance analogue :

« Pourquoi, divin époux, te cacher à mes yeux,
Pourquoi fuir ainsi, tandis que ta présence
Enlèverait les maux de mon âme en souffrance ?
Oh ! pourquoi rester sourd à mes cris douloureux ?

Si tu ne réponds pas à mes cris suppliants,
Si tu me fuis encore, je ne saurai plus vivre
J'ai tout abandonné, bon Jésus, pour te suivre,
Ne veux-tu plus guider mes pauvres pas errants ?... »

Peut-être peut-on pénétrer un peu au-delà et chercher pourquoi le sentiment de la présence de Dieu a si complètement disparu. J'essaye de consoler un peu Madeleine : « Ce que vous venez de dire n'est pas bien juste : un ami n'est pas toujours présent et il ne répond pas toujours à une lettre, ce n'est pas une raison pour se désespérer et pour dire qu'il ne nous aime plus. - Non, répond-elle, je ne peux plus penser que Dieu continue à m'aimer... Je sens qu'il ne m'aime plus... Je le sens à quelque chose de cruel que je n'ose pas dire, je sens que moi, je ne l'aime plus ; personne ne m'aime plus parce que je n'aime plus personne. Dégoûtée de la piété je pourrais comme tant

d'autres me consoler par l'amour des êtres humains, me laisser aller à des joies malsaines, mais non je n'ai aucune ressource, je n'aime personne, je n'aime rien. »

Cette observation est très forte, du moment qu'elle sent que personne ne l'aime, que l'abandon est général, c'est que le trouble est profond et au fond d'elle-même. Remarquons en effet que la direction par les hommes a disparu aussi bien que la direction par Dieu et que j'ai perdu toute influence sur elle. Je ne puis modifier la contracture des jambes : « Vous perdez votre temps », me dit-elle, quand j'essaye le massage et la mobilisation. Sans doute, je ne puis relever le pied quand Dieu a encore trop d'influence et la perte de l'influence divine est une bonne condition de ce traitement comme on l'a vu dans l'état précédent. Mais il ne faut pas que moi aussi je sois abandonné comme Dieu, car alors je n'obtiens plus rien. Madeleine ne me pose plus ses questions perpétuelles, car elle sent que ma réponse sera inefficace, elle n'entend pas plus son directeur humain que son directeur divin. J'ai insisté dans mon dernier ouvrage « Les médications psychologiques » sur ces variétés importantes du besoin de direction et de l'influence de la direction qui doivent jouer un grand rôle dans le diagnostic. La direction disparaît, quand l'acte d'adoption devient impossible comme dans les démences athéniques ; elle disparaît également quand l'éveil des sentiments devient impossible dans les états mélancoliques, et Madeleine qui passe par tous les états, arbitrairement catalogués comme des maladies, nous montre successivement ces divers aspects de la direction.

L'indifférence de Madeleine s'étend aux choses : « Je ne peux rien faire, ni dessiner, ni écrire, à quoi bon ? Dans mes autres souffrances (les obsessions) je puis essayer de marcher, de faire de l'exercice, de lire, de travailler, maintenant rien, rien, à quoi bon ? Je suis impuissante à faire quoi que ce soit, car rien ne sert à rien... Vous parlez de mes petites images de piété et vous me rappelez que je les ai trouvées des chefs-d'œuvre. Quel enfantillage ! Elles sont banales et insignifiantes, vous pouvez pour quelques sous en acheter de meilleures. D'ailleurs je ne sais plus du tout comment je peignais autrefois (elle ne sait pas plus peindre que prier, c'est-à-dire que l'acte ne produisant plus le même sentiment elle ne le reconnaît plus ...) Vous parlez des mérites que j'ai obtenus par ma pauvreté, de ceux que je gagne par mes souffrances. Mais ma pauvreté n'a jamais été qu'une sottise et vous le savez bien, puisque vous me forcez à en sortir. Mes souffrance, mais je n'en ai pas ! Je n'ai pas plus de vraies douleurs que de vraies joies, quoique je sois accablée par le poids qui m'opprime. Je serais bien contente si j'avais des souffrances très aiguës, elles me tireraient de moi-même et de cette aridité spirituelle ».

Ce mot « à quoi bon ? » si caractéristique, dont nous verrons l'importance, nous explique bien la différence entre la sécheresse et l'état précédent. Dans l'état de tentation Madeleine n'aboutit à rien parce qu'elle ne continue rien, mais elle essaye tout, elle commence les travaux aussi bien que les discussions sur ses problèmes, c'est donc qu'elle a un espoir de réussir, une représentation du succès qui accompagne les premiers degrés d'activation des tendances et les transforme en désirs et en efforts. Maintenant elle ne désire plus rien, ne s'efforce plus à rien, ne craint rien. A propos de ce dernier mot j'ai une hésitation et je dois signaler un fait très curieux. Madeleine qui ne me demande plus rien sur les questions morales, qui ne me considère plus comme directeur, s'avise de me considérer comme médecin et me pose des questions bizarres sur sa santé dont elle ne se préoccupe jamais ; elle demande à être auscultée, elle interroge à propos d'un petit bouton sur le ventre, elle voudrait une potion. Qu'y a-t-il donc ? Quoique ce soit surprenant, quoique elle n'ose pas le dire expressément, elle a peur d'être malade et elle a peur de mourir, ou, si on préfère, elle pense trop à la mort

d'une manière désagréable. Madeleine qui dans des tirades énormes appelait la mort de tous ses vœux, qui voulait entrer plus tôt dans le Paradis, n'est plus aussi pressée de quitter cette terre qui pourtant ne l'intéresse pas. Les sentiments sur la mort sont aussi caractéristiques que les sentiments sur la direction. Madeleine commence à avoir peur de l'au-delà qui redevient mystérieux pour elle depuis qu'il ne répond plus à rien.

En général, cependant, la pauvre femme conserve une certaine résignation inspirée par ses habitudes religieuses : « Je dois accepter tout ce que Dieu veut même quand il semble se cacher. Qu'il plaise à Dieu de terminer l'épreuve puisque mes propres efforts sont inutiles. Je dois espérer, si cela m'est possible que Dieu n'éprouve pas l'âme au delà de ses forces... Tout ce que je peux faire c'est de garder le silence et de ne pas trop faire sentir à mon entourage l'excès de ma tristesse intérieure ».

5. - L'état de torture

[Retour à la table des matières](#)

Madeleine n'est pas cependant au terme de ses maux, elle tombe souvent dans des états bien plus terribles qu'elle appelle elle-même « des états de torture » et qui se présentent complètement comme des délires mélancoliques anxieux : la pauvre femme semble destinée à éprouver l'excès du mal de la même manière qu'elle a ressenti l'excès du bonheur dans les extases. Ces souffrances et ces grands délires de damnation ont existé chez les mystiques classiques comme les extases et les sécheresses. Sainte Thérèse a eu des crises de ce genre qui duraient deux et trois semaines... Sainte Chantal vécut les dernières années de sa vie dans une agonie morale ininterrompue ¹. Mais je dois laisser de côté ces descriptions classiques pour ajouter simplement l'observation d'une pauvre mystique contemporaine.

Les crises de délire anxieux de Madeleine semblent correspondre aux « instants de noir chagrin » qui apparurent dès son adolescence et qui « la forçaient à se cacher pendant quelques heures dans la bibliothèque ». Une fois, paraît-il, quand Madeleine était dans sa mansarde, la crise a duré deux mois, il est surprenant qu'aucun accident ne soit survenu. Pendant le séjour à l'hôpital, surtout pendant les premières années, les crises ont été assez fréquentes et graves, mais en général elles étaient courtes, ne durant parfois que quelques heures, le plus souvent deux ou trois jours. L'observation externe est aisée, mais Madeleine n'aime pas à parler de ces crises : elle en conserve un souvenir exact, quoique moins détaillé que celui des extases et cependant les décrit peu. C'est pendant la crise elle-même que j'ai obtenu en insistant beaucoup les renseignements suivants sur les idées et les sentiments.

¹ M. DE MONTMORAND, *Psychologie des mystiques*, 1920, p. 36.



Figure 21. –

Le Christ sur la croix, dessin que Madeleine reproduit sans cesse de toutes manières.

Dans cet état, surtout pendant la première période, la malade est nettement agitée, beaucoup plus que dans l'état de tentation. Non seulement elle va et vient dans la cour, elle sort brusquement et rentre précipitamment dans la salle, mais elle parle vivement à tort et à travers, elle se plaint, elle crie même de temps en temps, elle est capable quelquefois de faire des actes assez graves. C'est autrefois pendant les crises de torture que Madeleine allait trouver le commissaire de police pour lui faire des révélations sur les préparatifs d'assassinat du Président de la République, sur un complot d'anarchistes qui se préparaient à faire sauter la Bourse, ou sur les crimes odieux commis « par les vendeurs de chair humaine ». C'est aussi pendant des états de ce genre qu'elle a écrit et envoyé sa lettre aux députés pour leur signifier « qu'ils trahissaient tous la France et que leur infâme conduite était démasquée ». A l'hôpital cette activité est restreinte d'abord parce qu'elle est enfermée, ensuite « parce que l'on n'aura plus aucune confiance dans les paroles d'une folle ». Mais elle a encore un moyen d'agir, c'est de me confier ses pressentiments et de me charger de faire à sa place les démarches nécessaires : « Je vous ai averti qu'on allait allumer dans Paris un énorme incendie, prenez vos précautions, c'est sur vous que je me décharge du soin d'avertir qui de droit. C'est vous qui êtes responsable. » Pendant l'exposition de 1900, elle se jette à mes pieds en criant que ma vie est menacée et que je dois lui faire une promesse solennelle. Je dois lui jurer que je n'irai pas cette après-midi au palais où se tient le congrès de psychologie dont j'étais le secrétaire. Le pont Alexandre était miné et devait sauter certainement à trois heures précises. J'ai dû lui promettre que je ne serai pas sur le pont à trois heures, mais à côté pour le voir sauter. À ce moment

également elle se querelle avec les malades de la salle à propos d'une fleur restée sur une table et qui empoisonne l'air, d'une fenêtre ouverte ou fermée. Souvent la marche devient impossible à cause de grandes douleurs dans les pieds, Madeleine s'assoit un moment, se traîne à genoux, ou finit par s'étendre sur son lit. Mais là elle ne garde pas l'immobilité des consolations, elle se roule, se contorsionne, les pieds ne sont plus droits, ils sont contracturés dans diverses torsions. La malade sursaute, se retourne, répond à tout ce qu'on lui dit, ou interpelle elle-même. Les membres résistent si on veut les déplacer, mais c'est parce qu'elle se fâche et vous repousse, jamais elle ne les laisse dans la position où on veut les placer.

L'agitation mentale est encore plus grande, elle consiste en une foule de représentations et de croyances sinistres à propos desquelles Madeleine manifeste constamment une conviction brutale, car elle n'admet jamais aucune hésitation, aucune critique même à propos des plus grossières absurdités.

Quoique les perceptions soient normales elles sont sans cesse métamorphosées par toutes sortes d'interprétations symboliques : « Je ne puis rien voir, rien entendre sans qu'un affreux venin vienne tout gâter... Partout j'ai des vues pénibles, ainsi dans la basilique à Montmartre, la robe blanche du Sacré-Cœur m'a paru rouge hier pendant un moment. En même temps, je comprenais, j'entendais intérieurement que bientôt Jésus allait être couvert d'un manteau d'écarlate, vêtement d'ignominie comme dans sa Passion. L'Église doit être accusée, persécutée... On cherche à la rendre responsable de crimes qu'elle réprouve, mais dont veut lui faire porter le poids si accablant. Le sang va couler bientôt, il va jaillir jusque sur la robe du Christ. »

Madeleine a vu une mouche sur son oreiller : elle qui précédemment : nous a raconté la parabole de la petite mouche ne voit plus dans cette bestiole qu'un affreux démon : « C'est la figure que le diable a prise pour pénétrer dans ma tête si je m'endors ; vous dites bien qu'il y a des microbes malfaisants, pourquoi ne voulez-vous pas croire que le diable entre dans une mouche pour faire souffrir. Celle-ci s'est acharnée sur mes yeux et m'a causé des cauchemars et des souffrances inouïes, ce n'est pas une mouche ordinaire, croyez-le bien ».

Bien entendu, elle dénature toutes les paroles qu'elle entend comme un malade dont nous aurons à parler, elle a « le délire du dénigrement et du débinage » elle se figure que les hommes disent toujours du mal les uns des autres et qu'elle entend toujours des insultes, non pas précisément sur elle, mais sur un absent dont elle déplore le sort. Pendant que l'on chante la Marseillaise elle entend à la place des mots « le jour de gloire » ces cris « le jour de honte est arrivé ».

Son imagination lui représente sous forme de visions des tableaux affreux :

« Toute la nuit j'ai vu des *choses terribles*. Dieu nous *châtiait*. Des monstres déchaînés jetaient l'effroi partout. Je voyais les hommes se réunir pour essayer de les combattre, mais ils luttèrent en vain. Ils étaient enlevés, piétinés : c'était *horrible*. Avec quelle souffrance, je contemplais ce spectacle épouvantable : de la hauteur où je me trouvais. Après c'étaient des *chevaux rouges* en furie qui écrasaient *tout* sur leur passage. Les hommes étaient impuissants à les arrêter.

Enfin des maisons s'écroulaient et j'étais témoin de grands malheurs. »

La mémoire lui représente des scènes de sa vie errante qu'elle interprète de la façon la plus lugubre : « Elle a vu des pères qui abusaient de leurs enfants de huit à dix ans, où allons-nous, grand Dieu ? Nous retombons dans un état de barbarie antérieur au christianisme. Des négresses soignent mieux leurs petits... Elle a vu des scènes inouïes de la traite des blanches... En errant dans la zone des fortifications où les chiffonniers déposent leur récolte, elle est entrée dans une grotte où elle a vu des amas de chevelures de femmes... Ce fut pour moi une révélation des crimes inouïs qui se commettent journellement dans Paris... J'ai entendu des chansons d'anthropophages et des propos à faire dresser les cheveux sur la tête... Malgré la misère ces gens-là se nourrissaient de viande tous les jours et brûlaient des os qui répandaient une odeur particulière, facile à reconnaître. Les enfants jouaient avec des osselets d'une blancheur et d'une délicatesse telle que ce ne pouvait être que des osselets humains... Oui, j'ai senti l'odeur des cadavres corrompus et j'ai vu couler le sang dans les ruisseaux, la nuit j'entendais dans les caves le bruit que font les bouchers quand ils débitent de la viande. Mais oui, il se fait en grand dans Paris un commerce de chair humaine, on vend et on mange des cadavres et quand on n'en a pas assez on en fait ! Sous prétexte de faire travailler les ouvrières ou de les distraire, on les attire, on les éivre, on les dépouille et on les vend comme viande de boucherie aux bouchers de la mort ! Malheur à tous ! etc. »

L'avenir qu'elle voit avec netteté et certitude n'est pas plus consolant et ses prophéties sur son propre sort, sur celui des autres et surtout sur notre pauvre pays sont bien affligeantes : « Mon désir d'être ignorée va être bien mortifié, j'aurai à subir les persécutions les plus pénibles pour un cœur chrétien. Je vais être soupçonnée de persécution diabolique et accusée des crimes contre nature dont j'ai le plus horreur. Les supérieurs ecclésiastiques seront trompés sur moi et je serai frappée d'excommunication majeure. Sans doute je ne l'aurai pas mérité, mais j'en porterai l'opprobre... (elle affirme ce qu'elle exprimait avec doute dans les tentations.) Il y a à la Salpêtrière des salles où on met les malades destinées à des expériences de vivisection, vous allez m'y faire transporter bientôt (il est difficile de savoir si elle le redoute, ou si elle le désire). Des catastrophes terribles nous menacent tous, des inondations, des catastrophes de chemins de fer, mais surtout des incendies : « On se prépare à brûler des monuments et des rues entières par l'électricité et à faire de la capitale un amas de décombres, à commencer par les Champs Élysées, l'Étoile, la rue de Rivoli et vous ne voulez pas avertir... »

Les prophéties les plus terribles portent sur la destinée de notre pays : « Je voudrais me tromper, mais je vois que nous allons bien patauger dans la boue et le sang. La France est bien coupable, mais elle sera terriblement punie. Le Dieu du jour est le Veau d'or, tout se vend et tout s'achète, mais le Père céleste reprendra ses droits et il purifiera ses enfants en les châtiant... France orgueilleuse et folle, tu courberas la tête, mais le baptême qu'il faudra subir sera un baptême de sang puisque tu ne crois plus à celui de l'eau... En ce moment un voile cache nos turpitudes mais il se lèvera bientôt et nos plaies gangrenées, mises à découvert exhaleront une odeur infecte... Les ennemis de la France ont entrepris de répandre partout chez nous la division, l'impiété, la démoralisation et la mort, ils envoient des émissaires chargés de corrompre les âmes et de semer les germes des maladies. Des associations existent pour diminuer la population, pour conduire le peuple au libertinage et à la dégradation morale... On fera éclater la guerre à l'intérieur, puis nos ennemis nous accableront... Nous serons tous châtiés par le fer, le feu et l'eau... Un scandale épouvantable éclatera en France, bien autrement grave que celui de Panama, et il amènera d'abord une guerre civile et religieuse. Puis nous aurons à combattre contre toutes les nations

réunies par l'indignation soulevée contre nous qui voudront démembrer une France divisée et amoindrie. La Russie assujettira la France et la rendra schismatique (ces lignes sont écrites en 1900 et Madeleine avait horreur de la Russie). On se réjouit d'une alliance qui est une servitude pour notre pays... La toile d'araignée s'étend partout et les pauvres mouches s'y laissent prendre... Nous serons la risée du monde et ce sera bien fait puisque nous ne recourrons pas à Dieu qui seul peut nous tirer du borborygme. » Il faut arrêter ces citations qui seraient interminables, j'ai voulu seulement en donner quelques-unes pour les opposer au tableau de l'extase.

Il y a en effet une idée générale qui se dégage de tout ce délire des tortures et qui s'oppose nettement à la croyance générale des consolations. Dans celles-ci tout tourne autour d'une idée systématique que nous avons appelée « l'Union avec Dieu ». Ici tout tourne autour de l'idée opposée c'est « un délire de séparation, de rupture avec Dieu. »

Madeleine est abandonnée par tout le monde, par tous les hommes d'abord qui la traitent « en pestiférée », par « les religieux qui l'excommunient », par celui à qui elle s'était confiée et qui jouait le rôle de son directeur : « Vous m'excuserez de ne vous plus rien écrire et de ne plus vous parler, dans ces heures de cruelle agonie mon destin veut que je sois absolument seule et abandonnée. Puisque vous ne voulez plus vous occuper de moi, je dois me résigner à cette nouvelle souffrance, mais vous comprendrez peut-être que c'est pour moi une angoisse de plus... » Si j'insiste pour la consoler, elle semble prendre peur et me considère comme un envoyé du diable : c'est une nouvelle forme que prend le sentiment de direction, l'idée de l'hostilité après celle de l'indifférence.

Ce qui est plus grave c'est que la situation est la même avec Dieu qui l'a abandonnée complètement et bien cruellement : « Dieu ne me répond plus, il ne me connaît plus, il me repousse, il me hait, il m'a jetée dans les bras du démon... Il vient de se faire en mon âme une tempête qui a tout bouleversé et tout découvert. Oui, depuis longtemps je suis le jouet du démon, c'est lui qui m'a conduite ici, c'est lui qui me fait marcher sur la pointe des pieds, c'est lui qui a fait des marques sur mes pieds, je ne peux plus entrer dans une église que ma présence profanerait... Ah ! ce n'est pas moi qui douterai maintenant de la puissance et de l'action du démon... Moi qui sais ce que c'est que l'enfer, qui suis de toutes manières la proie du démon, je suis effrayée de voir des âmes s'y précipiter tous les jours, je sais d'après ce que je souffre ce qu'elles souffriront ; ah ! si elles savaient !

« Vous vous moquez de moi quand vous dites qu'il n'y a pas d'enfer définitif et qu'il y aura toujours pour les pauvres hommes de l'indulgence et de la bonté. Ah ! Vous osez plaisanter en disant que, si on ne fait pas de Dieu un bon Dieu, ce n'est pas la peine de l'inventer ; je sais moi, je vois, je sens qu'il y a des méchants démons ... Oui, j'endure les supplices de l'enfer et je comprends le désespoir des démons puisque comme eux je lance des blasphèmes. » Sur ce point Madeleine exagère un peu, elle se croit dans l'enfer, mais elle s'arrête à temps, elle n'injurie pas Dieu. Une seule fois j'ai recueilli le mot que j'attendais : « Dieu me hait, mais moi aussi je le hais ». Nous aurons à reprendre cette expression à propos du problème curieux de l'inversion des sentiments. Une fois également après une longue période de torture qui avait duré cinq semaines, ce qui était tout à fait exceptionnel pendant le séjour de Madeleine à l'hôpital, elle parlait de la mort d'une manière singulière : elle a regretté que les fenêtres fussent grillées et a parlé de se jeter du haut de l'escalier. Les idées de suicide, arrêtées chez elle par ses croyances religieuses ont fini par apparaître à la surface, mais seulement un moment.

Pour compléter la description de l'état de torture il est nécessaire d'insister un peu sur les sentiments qui accompagnant le délire, comme nous l'avons fait pour les sentiments pendant l'extase.

Le sentiment qui règne constamment, c'est la souffrance et elle s'oppose absolument à la jouissance perpétuelle de l'extase, ses souffrances sont très souvent localisées dans les jambes, mais elles peuvent siéger dans toutes les parties du corps. Toutes les comparaisons possibles sont employées pour les exprimer, mais le plus souvent il s'agit du rapprochement avec la brûlure causée par un fer rouge ; je ne puis reproduire qu'un petit nombre de ces descriptions qui présentent une monotonie désespérante.

« Mes pieds sont transpercés par un fer rouge, ils sont dans un brasier ardent, une main de fer les étend, les tire violemment à les briser et leur faire prendre les positions les plus étranges... ces douleurs infernales remontent jusqu'à la ceinture, je suis broyée, déchiquetée, brûlée, que sais-je ? Cet état atroce est intolérable, j'ai bien de la peine à ne pas jeter continuellement de grands cris... J'ai passé une nuit d'enfer, il s'est allumé un incendie dans tous mes organes qui brûlent alternativement ou tous ensemble. Dans la tête c'était comme si on me brûlait les yeux avec un fer rouge, les oreilles, le nez, la gorge tout était pris. Par moments je suis dans un bain d'eau bouillante sinapisée qui brûle mon corps tout entier, c'est atroce... Le sang se porte tout à la gorge, les pieds et les mains sont d'un froid glacial et l'intérieur du corps est tout en feu... La gorge est contractée, une main de fer me serre, j'étouffe, je râle, est-ce que cela va se boucher tout à fait ?... Les tortures s'étendent à toutes les parties du corps, ce que je souffre à l'anus, au coccyx, aux parties est inimaginable, on me brûle, on m'enfoncé de gros objets rougis au feu et on envoie des rayons électriques sur les plaies... Quel supplice du fouet sur les fesses qui se pétrifient... On me taillade la chair dans tous les sens, des chiens me dévorent et broient mes os... Quel supplice n'invente-t-on pas, je suis suspendue au plafond par le bout des seins, c'est atroce... »

Aucun sens ne donne des impressions agréables, tandis que précédemment tout répandait des odeurs suaves, « toutes les fleurs sont fanées et pourries et dans la salle une puanteur de pourriture se mêle à l'odeur du soufre, c'est suffoquant ».

Le changement d'appréciation est particulièrement remarquable à propos des sensations génitales qui apparaissent également dans cet état, mais qui prennent une apparence obscène et douloureuse. « C'est le diable qui veut pénétrer et non le bon Dieu et cette pénétration me cause des douleurs horribles et des sentiments de dégoût et d'humiliation... Je me trouve dans des situations morales terribles et je n'ose en parler, pour moi qui ai passé ma vie à méditer la pureté de la Vierge Marie, c'est horrible. Le démon voulait cette nuit s'ériger en maître et prendre possession de mon être, je n'ai pas eu de peine à résister, le dégoût et la souffrance étaient trop grands ; j'étais brisée de fatigue, n'est-ce pas terrible à la fête de la Purification de la Vierge d'avoir des épreuves aussi répugnantes... J'ai été transportée dans une maison où il se fait un commerce de femmes, quels spectacles et quelles tortures. J'ai senti une chaleur particulière qui m'enveloppait. Quel ne fut pas mon effroi en m'apercevant qu'un énorme serpent tout noir avait réussi à se glisser sous mes vêtements et s'était enroulé autour de moi, c'est lui qui me réchauffait. Je le saisissais par la tête au moment où il allait m'atteindre et me mordre ; je le maintenais pendant longtemps, brûlant toujours de la chaleur qu'il me communiquait. Le feu voulait se répandre partout, mais tant que je tenais la tête il ne pouvait arriver où il voulait aller. Une

barrière l'a empêché de passer : tout est resté dans l'ordre. » Inutile de rapporter d'autres luttes contre « un affreux géant noir, tout nu qui l'a laissé rouée de coups avec des marques de meurtrissures... Une femme abandonnée à elle-même n'aurait pas pu résister, mais j'ai appelé la sainte Vierge, il était temps. » Dans d'autres cas le secours n'arrive pas à temps et tout ne reste pas dans l'ordre, mais quel triste résultat : « le démon a réussi encore cette nuit à faire des choses effroyables, mais il n'est arrivé qu'à me faire abominablement souffrir... avec un autre être monstrueux elle n'a eu aussi que d'horribles souffrances physiques et morales, elle était attachée à un cadavre et c'est le froid du cadavre qui a pénétré ! Quelle horreur ! »

On se souvient que pendant l'extase, ces jouissances étaient accompagnées d'appréciations optimistes, sur la beauté, la vérité, la pureté morale de toutes choses. Maintenant tous les spectacles sont laids, les figures des malades sont couvertes de plaies répugnantes au lieu de présenter « cette beauté illuminée par le rayon divin. Rien n'est plus lumineux, tout est sombre. - Mais vous m'avez dit que nous étions entourés de flammes et de fers rougis. - C'est du feu rouge noir, le feu de l'enfer brûle et n'éclaire pas, vous devriez le savoir. »

Elle se sent bête et incapable de rien comprendre : « Tout autour de moi et en moi est absurde, incompréhensible, je ferai mieux de n'en rien dire, je n'ai que des paroles inintelligibles et des croyances fausses, condamnées par l'Église... Oui je vous ai dit que je montais au ciel, je descends bien plutôt au fond des enfers et je répétais de mauvaises plaisanteries du démon. Je suis complètement folle, je ne comprends plus rien, il faut me mettre dans un cabanon. »

C'est surtout au point de vue moral que ses appréciations ont complètement changé. Tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle a fait dans sa vie est immoral et criminel : « Misérable terre où je ne pouvais faire un pas sans me souiller. » Elle est responsable non seulement de ses fautes, mais des fautes des autres ; si un accident arrive dans l'hôpital, si une épileptique se blesse en tombant, c'est Madeleine qui s'est mal conduite et qu'il faut punir. La corruption des autres malades qui font de mauvaises lectures est la sienne. « J'ai les sensations et les sentiments d'une âme réprouvée, si on me fait entrer à l'église (comme je l'avais essayé) non seulement je ne peux pas essayer de prier, mais je vais me mettre en rage contre le prêtre qui officie, contre les fidèles qui chantent... Je comprends le blasphème des impies et tous les actes extravagants auxquels entraîne la haine de Dieu. »

« C'est assez lutter, tout est perdu, la douleur morale encore plus que l'agonie physique m'enlève toutes mes forces, je ne peux plus supposer plus longtemps cette angoisse. Je me sens mourir, je veux mourir, mais que ce soit la vraie mort, la mort après laquelle il ne reste rien. J'ose à peine le dire, je la désire cette mort et ce néant. Puisque Dieu n'a pas pitié, il vaut mieux disparaître absolument ! »

Peut-on mieux représenter l'extrême désespoir après l'extrême joie, le désir du néant après avoir senti les prémisses de la vie éternelle ?

De l'angoisse à l'extase. Tome I :
première partie "Un délire religieux chez une extatique"

Chapitre V

L'État d'équilibre et l'évolution

Ces obsessions, ces sécheresses, ces délires joyeux ou lugubres ne remplissent pas toute la vie, il y a des périodes qui sont devenues de plus en plus grandes sous l'influence d'une direction raisonnable où s'établit un état plus normal et au fond plus heureux, c'est *l'état d'équilibre*. Les relations de cet état d'équilibre avec les divers états pathologiques et les conditions organiques apparentes dont paraissent dépendre la succession des états constitue l'évolution de la maladie.

1. - L'état d'équilibre

[Retour à la table des matières](#)

Cet état que nous considérons comme plus normal est désigné par Madeleine sous le nom d'état d'équilibre, parce que les sentiments n'ont plus le caractère de terrible souffrance ou de céleste bonheur, mais gardent ce degré moyen compatible avec l'action et la pensée : « Mes souffrances et mes bonheurs sont moins vifs, il me semble que tout se remet dans l'ordre, enfin je suis dans l'équilibre. » Ces états d'équilibre étaient rares au début du séjour à la Salpêtrière et, la première année, je les avais à peine observés de temps en temps ; ils ont été plus fréquents et plus longs les années suivantes et quand la malade a quitté l'hôpital ils étaient presque continuels,

Madeleine restait trois ou quatre mois sans troubles véritables : « C'est curieux, voici plus de trois mois que je n'ai eu de consolations et je n'en souffre pas, c'est tout au plus si par instants, à la messe, je me sens unie d'intention au prêtre et cela passe, ma religion devient bien raisonnable... J'ai dû reprendre le fardeau de la vie et à mon grand étonnement je n'en ai pas été aussi accablée que je le croyais. »

Madeleine est restée évidemment une vieille fille dévote, mais ses pratiques religieuses sont plus discrètes et ses convictions religieuses sont moins personnelles, moins absolues. Le Dieu et le diable, qui existent toujours à peu près de la même façon, ne passent plus leur temps à s'occuper d'elle, à l'aimer passionnément ou à la tourmenter: « J'ai toujours confiance dans la Providence, je m'abandonne à la miséricorde de Dieu, j'espère qu'il aura pitié de moi et que mes longues souffrances compteront pour quelque chose, c'est tout ce que j'ai à demander. » Nous sommes bien loin de l'Union complète avec Dieu ou de l'abandon dans l'enfer.

Il en résulte que bien des idées particulières qui dépendaient de cette conception générale de l'union sont abandonnées, il n'est plus question du voyage à Rome : « Dieu ne me demande pas cela, et au fond je lui suis bien inutile. » Il n'est plus question de lévitation et quand je l'interroge à ce sujet elle répond :

« Est-il possible que ce soit moi qui pensais et surtout qui disais des bêtises pareilles ? » Elle ajoute, il est vrai, qu'elle est inquiète de ce qui se passe dans ses pieds dont la position est très variable ; tantôt elle marche à peu près à plat, car pendant cette période il m'est assez facile de défaire la contracture des mollets ; tantôt le talon se relève et les jambes se raidissent assez fortement, mais d'une manière moins systématique qu'autrefois. Cette inquiétude est très légitime et je la partage, mais elle ajoute avec bon sens : « Je ne veux plus m'occuper des effets involontaires qui se passent dans mon corps et auxquels personne ne peut rien. »

Il faut reconnaître cependant pour être exact que ce jugement sain et cette appréciation exacte de la religion n'apparaissent guère que dans les dix dernières années, quand Madeleine quitte l'hôpital pour retourner auprès des siens. Pendant les années de sa vie errante et pendant la plus grande partie de son séjour à la Salpêtrière, Madeleine, même dans l'état d'équilibre conserve ce qu'elle appelle « ses idées particulières, » c'est-à-dire ses idées sur sa vie isolée, sur sa pauvreté, sur sa vocation spéciale, sur ses relations particulières avec Dieu : elle n'en abandonne qu'une petite partie, on peut donc dire que pendant ces années, l'état d'équilibre n'est pas un retour tout à fait complet à l'intégrité intellectuelle, je veux dire par là à la puissance de jugement et de critique dont elle était capable dans sa jeunesse et qu'elle récupère dans sa vieillesse.

Quoi qu'il en soit, d'une manière générale, Madeleine s'occupe beaucoup moins de sa personne. Dans les lettres qu'elle me remettait à l'hôpital il n'était question que d'elle, de ses souffrances et ses amours avec Dieu, de ses phénomènes particuliers ; les lettres qu'elle m'envoyait à la fin de sa vie pendant la guerre étaient bien différentes. J'arrivai même un jour à être mécontent de ces lettres qui ne contenaient plus rien sur ses croyances, sur ses doutes, sur ses joies ineffables et qui devenaient banales et je lui ai écrit un mot de reproche en demandant une lettre plus détaillée. Madeleine s'est exécutée et la lettre suivante était très longue et remplie de détails. Mais sur quoi ? Sur les membres de sa famille, sur leurs difficultés avec le propriétaire, sur l'histoire interminable d'un petit procès, sur des démarches faites ou à faire, sur la vie de ses neveux à l'armée, sur leur bravoure et sur les dangers qu'ils

couraient et cela pendant des pages entières. Il y avait une affaire d'une dépense de 30 F par mois qui occupait toute une page et des interrogations sur des maladies d'enfants qui étaient interminables. « Que ne puis-je leur venir en aide à tous ! Si ma santé était un peu meilleure, je chercherais une position qui me permette de les assister. » J'ai été surpris de cette lettre et cependant j'ai dû reconnaître que Madeleine avait raison ; le bail avec le propriétaire et la dépense de 30 F par mois étaient plus importants que les conversations avec le bon Dieu. Nous sommes bien loin de la période où elle me refusait d'écrire un mot pour rendre un service.

D'ailleurs elle a dépensé ses dernières années et épuisé ses forces à rendre une quantité de services réels aux enfants des écoles et à des personnes malades de sa famille: « Du moins si j'ai l'ennui d'être souvent occupée de moi dans un temps où l'on voudrait ne penser qu'aux misères des autres, si je suis obligée de me soigner de mon mieux pour ne pas m'aliter, j'ai la satisfaction de ne donner aucune fatigue aux autres pour les soins qui me sont nécessaires et malgré mon état de rendre encore service journallement. »

Il est évident que son attention a changé d'objet, elle s'occupe davantage des choses extérieures et les voit mieux. Déjà à l'hôpital j'avais remarqué que pendant les périodes d'équilibre elle s'intéressait beaucoup plus aux autres malades et les jugeait bien plus sainement : « Toutes sont gentilles avec moi ; au fond avec personne je n'ai de contrariété personnelle, il est difficile de vivre plus en paix ». Elle a sur les malades des observations fort justes, sur leur paresse foncière, sur leurs mensonges involontaires, sur la difficulté de croire à leur témoignage, sur leurs attaques nerveuses qui augmentent quand on s'occupe trop d'elles, sur les dangers auxquels elles sont exposées, si on les laisse libres. « Pauvres âmes, plus à plaindre qu'à condamner, je connais leurs torts, mais je sais aussi ce qu'elles ont souffert et je devine leurs tentations, puisque au fond je leur ressemble. » Et avec beaucoup d'intelligence et de délicatesse elle en aide quelques-unes et les fait aider par sa famille. Mais c'est surtout dans l'observation et la description de la guerre que je suis étonné du changement de son attitude et même de son style. Son langage si mélodramatique autrefois, si rempli de révélations et de déclamations à propos de menus faits démesurément grossis, est devenu simple et modéré en face des plus grands événements de l'histoire.

Sa manière de juger et de croire n'est plus la même : c'est un point sur lequel nous aurons longuement à insister, notons seulement ici les faits bien apparents, la disparition du sentiment de présence pour les représentations, la disparition des inspirations, des révélations et des prophéties. Cette femme, qui en 1899 et 1900, au milieu d'événements fort rassurants, déclamait perpétuellement et nous prophétisait tous les jours des cataclysmes ou des triomphes, aurait eu pendant la guerre une belle occasion de nous annoncer des expiations terribles ou de nous rassurer par des prédictions glorieuses ; nous aurions été beaucoup plus disposés à la croire. Mais, chose étrange, elle n'a pas du tout profité de l'occasion. Sans doute elle partage les angoisses de tous : « Mon cœur déjà malade achève de se briser à la vue de tant de misères et de si atroces souffrances : nous avons à craindre pour six membres de la famille et nous vivons dans de continuelles angoisses ». Sans doute elle se relève et se console par des croyances religieuses : « Nous espérons bien que Dieu continuera à protéger ceux que nous aimons. » Sans doute elle conserve confiance et espoir dans le salut de la patrie : « Puisse l'année 1915 nous apporter bientôt une glorieuse paix... Je ne doute pas du succès final de nos armées, mais nous avons assez à supporter le malheur du présent sans chercher à soulever le voile de l'avenir qu'il nous faut abandonner à Dieu. A Dieu, je confie tout, la patrie, la famille et toutes les âmes qui

me sont chères ; j'abandonne tout entre ses mains comme ma pauvre personne et j'espère pour tous, comme j'espère fermement pour moi-même. » C'est un langage que nous pourrions tous accepter et où les espérances légitimes ont remplacé les prophéties.

Enfin un dernier mot sur le sentiment de direction, Madeleine est restée religieuse et a gardé une confiance générale en Dieu, mais elle ne lui pose plus à chaque instant des questions particulières, elle n'invoque pas son nom à tout propos et le plus souvent se passe de lui. Il en est de même dans ses rapports avec moi : sans doute elle n'est pas séparée de moi d'une manière complète et j'ai même été étonné de sa fidélité jusqu'à la fin de sa vie. Ces sentiments à mon égard entretiennent la conservation d'une influence, plus réfléchie, mais certaine. Il ne faut pas oublier que c'est pendant les courtes périodes d'équilibre survenues au début à l'hôpital que je réussissais le plus facilement à défaire la contracture des jambes et à obtenir la marche à plat. Il n'y avait plus aucune résistance délirante et la partie de la contracture qui dépendait de l'idée s'effaçait rapidement. Mais cette influence ne détermine plus du tout le ton « de la passion somnambulique » - Madeleine n'a jamais aucun doute à propos de moi et n'a pas non plus les soumissions folles que nous avons notées à la fin des consolations. Elle me demande des avis à propos de sa santé ou de la santé des siens, c'est naturel ; mais dans la plupart des cas elle m'écrit après les résolutions prises et non avant, en un mot elle a appris à marcher toute seule.

Ses sentiments se rapprochent de ceux qui existent chez le commun des mortels. Sans doute elle est toujours très émotive, mais elle n'a plus de souffrances tragiques ni de joies démesurées. Quoiqu'elle souffre souvent de bien des choses, elle ne s'abandonne plus à de grands désespoirs. Elle a encore des joies et ne semble pas dépourvue de gainé. Quand elle a réussi à rendre service à des malades, à diriger des jeux d'enfants, elle m'écrit des lettres enthousiastes, mais cela ne ressemble plus aux bonheurs de l'extase. J'ai cru faire à ce propos une remarque qui serait importante si elle avait pu être mieux précisée, c'est que Madeleine sans l'avouer expressément préfère ces joies actuelles de la vie réelle aux joies si énormes de l'extase.

Déjà à la Salpêtrière elle me disait pendant les états d'équilibre : « Maintenant je connais mieux l'idéal à atteindre d'un bonheur pur et stable, je n'ai plus de douleurs ni de joies excessives... Je souffrais au fond d'avoir ce bonheur égoïste que je ne pouvais partager ». J'apprends un jour que depuis une semaine Madeleine n'est pas sortie de la cour et qu'elle ne va plus le matin à la Chapelle. Comme je le lui fais observer, elle me répond d'une manière un peu gênée : « C'est parce que je ne suis pas en ce moment bien solide. J'ai des raisons de me méfier de moi et, dans l'église pendant les cérémonies religieuses je pourrais bien être consolée d'une manière excessive. C'est assez dangereux, il faut attendre que l'on soit réellement dans le ciel pour se laisser aller à des jouissances pareilles ». La voici donc qui commence à avoir peur des extases. Plus tard, je lui avais écrit pour lui demander si elle avait encore fréquemment des grandes consolations, elle m'a répondu une lettre bizarre : « Qu'elle pourrait en avoir si elle s'y abandonnait, si elle les laissait venir, mais qu'elle n'a pas le temps. Dans la journée elle est constamment occupée et ne peut pas abandonner des occupations si agréables. Il vaut mieux faire une leçon aux enfants et je suis si heureuse de les faire jouer... Le soir seule dans sa chambre, elle pourrait... mais elle a trop le besoin de dormir ». Vraiment Madeleine n'aurait jamais parlé autrefois d'une manière aussi légère des bonheurs de l'extase. Elle ajoute pendant la guerre : « Vraiment en ces temps-ci j'en aurais honte ». Avoir honte de l'extase ! Nous aurons

à rapprocher ces appréciations singulières de certains jugements du même genre que nous avons recueillis après la guérison des accès maniaques.

Il était intéressant de constater dans les périodes d'équilibre la disparition presque complète des conduites et des sentiments qui ont joué un rôle essentiel pendant les périodes troublées.

2. - Les maladies organiques

[Retour à la table des matières](#)

Je ne veux pas étudier ici les interprétations et les hypothèses qu'il est nécessaire de présenter pour essayer d'interpréter tous ces faits psychologiques, je veux seulement relever à titre de documents utiles plus tard les principales circonstances qui ont paru accompagner, je ne dis pas conditionner les divers états et je voudrais signaler d'abord les conditions physiologiques, le fond de maladies organiques sur lequel a germé cette floraison de troubles psychologiques.

Sans doute Madeleine était une femme intelligente et raisonnable, ainsi qu'elle me le faisait observer elle-même quand je voulais la convaincre de délire : « Partout où j'ai été j'ai eu une conduite parfaitement raisonnable, Dieu m'a toujours fait la grâce de me dominer et jamais on ne m'a reproché d'extravagances. J'ai été institutrice et les parents comme les enfants m'estimaient beaucoup ; j'ai travaillé comme une ouvrière et j'avais plus de mal qu'une autre à réussir, car je n'avais pas fait d'apprentissage. Mais j'ai réussi à gagner ma vie sans rien demander à personne, ce n'est pas si bête. » Tout cela est parfaitement juste et j'ajouterai après l'avoir beaucoup fréquentée pendant des années qu'en dehors de certains points elle avait l'esprit juste et délicat, qu'elle avait très bien profité d'une instruction primaire au-dessus de laquelle elle s'élevait ; qu'elle avait dans sa manière d'écrire et dans quelques peintures du talent et du goût. Elle était capable d'attention et dans certaines périodes, elle pouvait suivre une discussion et accepter la contradiction avec modération et bon sens. Je considère comme un signe d'intelligence et de largeur d'idées qu'elle ne se soit jamais fâchée sérieusement avec moi malgré mon opposition constante à ses idées religieuses ; c'est un signe d'intelligence que le maintien de l'affection malgré le sentiment des différences. Ce sont là des qualités foncières qui lui ont permis de mener surtout à la fin de son existence une vie raisonnable, ce sont ces mêmes qualités plus développées qui ont permis à des mystiques, atteints des mêmes troubles psychologiques, de faire cependant des œuvres remarquables.

Même au point de vue physique on doit admettre que Madeleine avait une certaine vitalité, puisqu'elle a vécu jusqu'à 64 ans, malgré de graves maladies et malgré le plus invraisemblable mépris des règles de l'hygiène. Les névroses se présentent souvent chez des individus intelligents et d'autre part physiquement résistants. Mais il faut cependant constater que de nombreuses tares et des maladies organiques avaient préparé chez Madeleine les perturbations morales.

Les diagnostics médicaux sont incertains, hélas ; nous en avons un exemple de plus dans les études qui ont été faites par un grand nombre de médecins sur les douleurs et les contractures des jambes de Madeleine et, quoique mon opinion sur ce point ait évolué, je dois m'excuser de n'être, arrivé qu'à des probabilités et non à des certitudes. Je rappelle les faits que j'ai déjà signalés, les troubles de la marche dans l'enfance jusqu'à 9 ou 10 ans, les crises passagères de douleurs des jambes de 20 à 30 ans, les grandes douleurs et les contractures à partir de 39 ans, puis pendant plus de 20 ans la marche à peu près invariable sur l'extrême pointe des pieds, la raideur des jambes et du bassin. Des diagnostics les plus divers ont été portés, puis dans le service de la clinique à la Salpêtrière, malgré mes hésitations, on conclut à une contracture hystérique, dépendant de l'idée de la crucifixion et de la lévitation. On s'appuyait sur trois arguments : 1. que je ne pouvais mettre en évidence aucun trouble des réflexes, de la sensibilité ou de la nutrition ; 2. que l'on constatait facilement l'idée fixe et son rôle dans l'attitude systématique ; 3. que j'obtenais, dans des états particuliers, une guérison en apparence complète par des procédés uniquement psychologiques. Cette discussion a été résumée par moi-même dans une leçon de Raymond ¹.

Après avoir suivi et connu plus complètement la malade pendant des années, j'ai dû constater : 1° que les grandes douleurs avaient apparu un an au moins avant tout délire de lévitation ; 2° que même dans les périodes de guérison apparente la malade conservait des brûlures dans les pieds, des frémissements dans les mollets et que les contractures réapparaissaient au bout de quelques jours, même si je m'opposais à la réapparition des délires ; 3° que malgré la modification de l'état mental après l'âge de 50 ans et la disparition complète des idées délirantes, les contractures avaient persisté plus irrégulières, il est vrai, mais tenaces ; 4. qu'à la fin de sa vie des douleurs et des contractures analogues ont apparu dans l'épaule gauche et ont déterminé de graves déformations du thorax et une courbure considérable de la colonne vertébrale à gauche sans apparition d'aucune idée fixe sur ce point.

Cette évolution régulière pendant plus de 20 ans n'est guère celle d'une attitude névropathique « dépendent on idea » : quoique je n'aie pas pu revoir la malade à la fin, à l'époque des déformations du thorax et constater si les sensibilités douloureuses et thermiques étaient intactes comme autrefois, quoiqu'il n'y ait pas eu d'autopsie, je suis disposé à admettre l'existence d'une grande maladie évolutive de la moelle épinière, la syringomyélie. Le polymorphisme de cette affection est reconnu, l'existence de formes frustes dans lesquelles la dissociation de la sensibilité n'apparaît que tardivement est admise ². Elle peut avoir une durée très longue : Déjerine cite des cas où les symptômes se sont développés pendant quarante ans après l'époque du diagnostic évident. Cette maladie peut déterminer des contractures des pieds en équin direct ; une photographie publiée par Déjerine est absolument identique à celle des pieds de Madeleine ³. Enfin on observe au cours de la syringomyélie ces atroces brûlures des membres, ces déformations persistantes des jambes et du thorax que Madeleine a présentées.

Cette notion d'une grande maladie évolutive de la moelle épinière commençant dès l'époque des premiers troubles de la marche dans l'enfance, déterminant cette

¹ RAYMOND, *Leçons sur les maladies du système nerveux*, II, p. 728.

² BRISSAUD, *Leçons sur les maladies du système nerveux*, 1899, p. 204.

³ DÉJERINE, in *Traité de pathologie*, Charcot, Bouchard, 1901. V. p. 819.

difficulté des mouvements complexes et ces chutes fréquentes¹, se développant par crises successives jusqu'à la mort ne supprime pas les interprétations psychologiques qui ont été admises au début. Ces douleurs et ces contractures ont joué le rôle d'une épine irritante qui a appelé et localisé le délire. Madeleine, déjà disposée d'autre part par un trouble mental indépendant, à rêver à la crucifixion et à l'assomption, a interprété de cette manière le soulèvement involontaire des talons, comme elle a fait jouer un rôle aux brûlures des pieds dans le délire de l'enfer.

Dès l'enfance, également à la suite de maladies infectieuses, rougeole et scarlatine graves, Madeleine se plaignait de fortes douleurs au côté gauche de la poitrine avec irradiation dans le bras gauche et étouffements. Ces douleurs cardiaques réapparaissaient fréquemment soit sous l'influence de troubles gastriques, soit à la suite d'efforts et on avait dû lui interdire les courses et les jeux violents. Ces crises de petite angor ne disparurent pas dans la jeunesse et Madeleine était arrêtée par la douleur, quand elle montait trop vite un escalier ou même le soir quand elle essayait de s'étendre pour dormir. Bien entendu elle interprétait ces crises à sa manière et disait qu'il y avait eu toute la nuit une bataille entre saint Michel et le dragon, qu'elle n'avait pu trouver le repos que le matin après la victoire de Saint Michel. Elle avait de ces accidents à la Salpêtrière après une émotion, quand un sermon à l'église lui déplaisait, quand elle courait trop vite « emportée par le vent du bon Dieu » ou simplement dans les journées qui précédaient les règles. Elle avait de temps en temps des hémorragies du nez, des gencives, de l'estomac et même de la vessie, car elle a présenté de temps en temps des urines sanglantes, elle avait fréquemment des règles trop abondantes à forme hémorragique. Elle a présenté fréquemment des œdèmes aux pieds, aux jambes, surtout après de grandes marches sur les pointes, et quelquefois des œdèmes du sein gauche qui devenait plus gros et où le doigt marquait un godet. Je note de temps en temps des congestions locales surtout aux mains et aux pieds et des petites poussées de purpura.

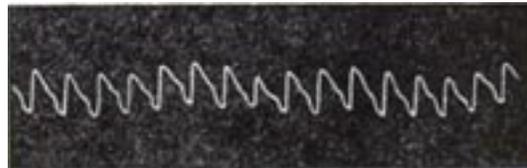


Figure 22. –
Graphique du pouls

Pendant ces petites crises d'asystolie le pouls qui d'ordinaire est à 70, 74 monte à 120, 140. À l'époque où Madeleine était à la Salpêtrière nous ne disposions pas de l'appareil de Pachon pour mesurer la pression sanguine ; j'ai dû me servir de l'appareil de Potain dans lequel je n'avais pas grande confiance. J'ai souvent observé des pressions élevées, M. Sicard que j'ai prié de refaire ces mesures avec le même instrument a constaté 22 et 24. Le graphique du pouls (fig. 22), assez difficile à prendre chez elle, montre un pouls bondissant avec dicrotisme peu marqué. Enfin l'auscultations que j'ai pratiquée maintes fois, que j'ai fait confirmer par plusieurs personnes et surtout par M. Sicard en mai 99 donne un léger souffle systolique au

¹ RAYMOND, *op. cit.*, 1898, III, p. 339.

niveau de l'aorte, un second bruit clangoreux et amène au diagnostic « rétrécissement et insuffisance aortique avec hypertrophie du ventricule gauche », maladie cardiaque remontant probablement à l'enfance.

Ces troubles de la circulation ont eu une certaine influence sur l'évolution des symptômes psychopathiques. D'abord la grande disposition aux troubles vasomoteurs qui en résultait a joué un rôle comme on le verra dans l'apparition des stigmates. Ensuite ces alternatives de suffocations, d'œdèmes, de douleurs en rapport avec l'asystolie et les débâcles urinaires suivies de bien-être, ont souvent coïncidé avec les dépressions suivies de périodes de consolation.

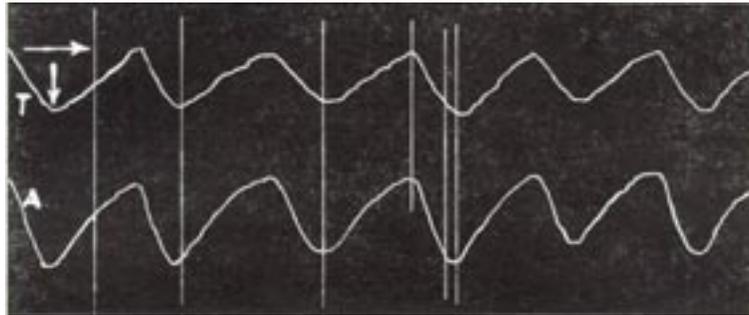


Figure 23. –

Graphique de la respiration pendant l'état d'équilibre, la malade était couchée, graphique à rapprocher de celui de la figure 17.

Il y a peu d'observations à présenter à propos des règles qui ont presque toujours été assez normales, sauf des interruptions de deux ou quatre mois vers l'âge de 20 ans au moment de la fugue. Nous avons déjà noté la relation curieuse entre l'apparition des stigmates et celle des règles ; les stigmates ont presque toujours apparu dans les journées qui précédaient les règles. Vers l'âge de 47 ans les règles sont devenues irrégulières et hémorragiques, elles ont cessé vers 49 ans.

J'ai beaucoup étudié la respiration de Madeleine, car à cette époque j'espérais encore obtenir des renseignements intéressants pour la psychologie de l'extase et de la joie par l'étude des fonctions viscérales. La respiration est normale au point de vue mécanique, 16 à 18 respirations (fig. 23). Le nombre des respirations diminue et descend jusqu'à 10 et peut-être au-dessous dans les extases. Il y a toujours un peu d'excitation par ces vérifications et le calme est encore plus grand quand je ne l'approche pas. Mais je ne considère pas ces diminutions comme très intéressantes, car on peut également observer chez elle une respiration très ralentie quand elle est très calme ou quand elle fait un effort d'attention : j'ai également observé 12 et 10 pendant une période normale quand je lui faisais faire une addition mentale. Pendant l'extase on note quelquefois sur les graphiques des soupirs et des pauses respiratoires assez longues de 15 à 30 secondes ou plus, suivies d'une accélération compensatrice (fig. 24).

Dès l'enfance également les fonctions gastro-intestinales ont été troublées, mais nous nous rapprochons davantage ici des troubles proprement névropathiques. Ces douleurs d'estomac, ces renvois acides, ces vomissements glaireux, ces constipations

tenaces interrompues par des débâcles douloureuses avec glaires et membranes sont du type des gastrites hypersthéniques, de l'entéro-colite des névropathes ou des futurs névropathes, et sont en rapport avec un état d'hypohépatisme fréquent chez tous les asthéniques. Ces troubles de la digestion amènent de temps en temps des hoquets fort pénibles, suivis de grands vomissements glaireux, puis d'une véritable hydorrhée stomachale ¹. On note des intoxications alimentaires avec légère élévation de la température qui d'ordinaire est normale. Des constipations horriblement tenaces, car la malade prétend être restée une fois 21 jours, et même à l'hôpital elle est restée une fois 8 jours sans aller à la selle, amènent également des intoxications, et surtout du météorisme abdominal : la malade est toujours améliorée par les purgations fréquentes. Enfin la statique abdominale est très troublée, il y a des ptoses de l'estomac, de l'intestin et même du rein gauche que j'ai dû souvent remettre en places ; ces ptoses réclament le port d'une ceinture que la malade refuse le plus souvent. Les études que l'on fait aujourd'hui sur les troubles des fonctions du système sympathique auraient trouvé chez cette malade une vérification intéressante : elles n'étaient pas connues à l'époque de mon observation.

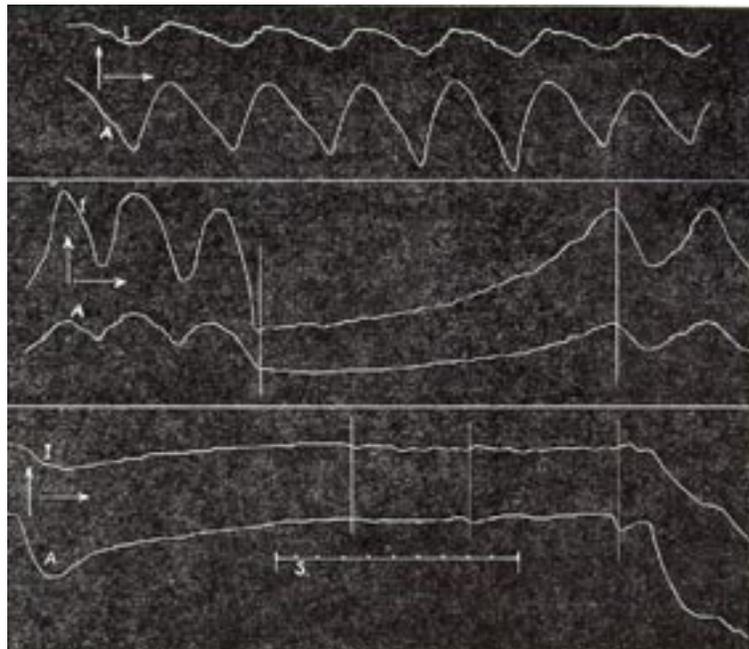


Figure 24. –

Divers graphiques de la respiration pendant l'extase, des pauses respiratoires fréquentes, graphique à rapprocher de la figure 16.

Ces troubles digestifs ont aussi leurs conséquences mentales. La nécessité d'un régime sévère s'est trouvée d'accord avec le penchant de Madeleine à l'ascétisme et a contribué à cette réduction énorme et surprenante de l'alimentation. Quand on arrive à lui faire avaler dans la journée un litre de lait, un œuf et un petit morceau de pain, c'est fort beau. D'ordinaire il s'agit de beaucoup moins, c'est un point sur lequel nous reviendrons. Le météorisme a été dès la jeunesse l'occasion des obsessions et des

¹ Cf. *Obsessions et psychasthénie*, 1903, II, p. 264.

délires de grossesse : « à l'âge de 14 ans ayant entendu parler des filles mères je me figurais que j'étais dans ce cas et que j'allais avoir un enfant... Dieu voulait me soumettre à cette épreuve d'être soupçonnée d'inconduite ».

Une étude beaucoup plus intéressante porte à la fois sur l'alimentation et la respiration, c'est celle des échanges chimiques de l'organisme. J'avais commencé ces études en 1896 et 97 d'une manière fort imparfaite au laboratoire de physiologie de l'école de Médecine avec l'assistance précieuse de M. Ch. Richet. Cette étude est beaucoup mieux faite aujourd'hui par M. Henri Janet sous le nom de recherches sur le métabolisme basal (Thèse de 1922). J'avais déjà conduit au laboratoire de physiologie des hystériques anorexiques dont l'alimentation était énormément réduite, en particulier Marceline dont j'ai publié l'observation ¹.

J'ai d'abord noté méticuleusement l'alimentation de Madeleine pendant plusieurs mois. Si on la laisse libre elle absorbe uniquement dans les 24 heures un litre de lait dont elle vomit une partie. Elle est restée des mois avec un litre d'eau et 200 grammes de pain par jour, c'est avec peine que je fais ajouter 200 grammes de lait, car elle ne veut pas prendre à la fois dans la même journée du lait et du pain. Quand elle le peut elle supprime ces 200 gr. de lait et les remplace par un peu de sirop de groseilles dans de l'eau. Quelquefois elle se met au régime de deux ou trois cuillers à café de lait concentré, un jaune d'œuf, un biscuit et deux tasses de thé léger. Le maximum auquel elle parvienne exceptionnellement, c'est deux litres de lait et 200 grammes de pain. Pendant les périodes d'équilibre et surtout au début des tentations elle mange en effet davantage ; pendant les périodes de torture elle mange à peine et pendant les périodes de consolation même prolongées elle n'absorbe rien. Il est vrai, prétend-elle, que Dieu la nourrit toujours surabondamment d'aliments spirituels. Mais la pauvre Marceline que j'observais en même temps qui n'avait aucune religion et qui ne parlait pas de miracle mangeait moins encore. M. Richet calculait la moyenne de l'alimentation de ces deux malades, la trouvait à peu près équivalente à 10 calories par kilo et par 24 heures tandis que cette moyenne est de 50 à 40 calories chez l'individu ordinaire, de 25 chez les grands jeûneurs.

Dans ces conditions Madeleine rend de 300 à 450 grammes d'urine par jour, en dehors des périodes de débâcle urinaire 1029 à 1020, est en général acide, le rapport de l'acidité est de consécutives à l'asystolie et à l'œdème. Cette urine plutôt dense, 3 à 2,49 ; elle contient de 3 à 6 grammes d'urée, 0,30 à 0,62 de phosphates, 0,38 à 0,50 de chlorures.

Ce qui est surprenant c'est qu'avec cette alimentation et ces excréations si réduites la malade ne maigrit pas, son poids reste toujours entre 49 et 51 kilos. Quand elle dépasse 51 kilos, une fois jusqu'à 58, c'est qu'il y a de l'œdème, après traitement elle retombe à 51. Comme elle est petite, ce poids montre qu'elle est plutôt grasse ; les seins sont volumineux et le pannicule adipeux du ventre développé. Nous nous trouvons en présence du même problème soulevé par l'observation de Marceline : comment ces malades conservant une certaine activité ne maigrissent-elles pas quand l'alimentation est réduite à ce point ?

¹ *État mental des hystériques*, 2e édition, 1911, p. 558.

L'analyse des gaz de la respiration sans résoudre le problème ajoute une donnée importante. Voici un tableau des analyses qui ont été faites à ce propos au laboratoire de physiologie de l'école de médecine :

Nom des sujets	Poids	Ventila- tion par minute	CO ² en vol par heure	O ² en vol. par heure	CO ² par kilo et par heure	Quotient respi- ratoire
	kilos	litres	litres	litres	kilos	
sujet normal témoin	74	7,900	13,600	15,600	0,32	0,85
le même un autre jour	74	8,700	15	17	0,40	0,85
un autre sujet normal	70	5,750	14	18	0,36	0,75
une hystérique anorexique	37	5,800	8,745	12,045	0,32	0,77
Madeleine état de consolation	51	4,333	8,200	8,800	0,28	0,93
Madeleine en demi extase	51	4,880	7,950	8,900	0,28	0,95
id.	51	9,100	6		0,21	

Dans d'autres études on trouve que Madeleine absorbe 0,102 d'oxygène par kilo, et par heure, chiffre extrêmement faible : le bilan en calories et en oxygène, concluait M. Richet, est réduit au quart de la normale. Pendant ces recherches quand nous mesurions la respiration de Madeleine, elle avait une respiration très ralentie, souvent elle présentait des pauses de 15 secondes, une fois elle a eu un arrêt respiratoire de 1 minute 20 secondes ; comme je l'avais déjà observé il y a ensuite quelques inspirations plus larges. La quantité d'acide carbonique exhalée est minime, le quotient respiratoire très élevé, dans différentes expériences 0,90, 0,93 et 0,95, ce sont des chiffres que l'on observe chez les grands jeûneurs ; il semble que le bulbe soit moins sensible à l'acide carbonique et que toutes les combustions organiques soient très ralenties. Cependant la température reste en général assez normale, 36,9 ou 37 le matin, 37,7 ou 37,9 le soir, elle monte fréquemment à 38 ou 38,2 quand il y a un léger embarras gastrique.

C'est dans ces conditions de vitalité ralentie, de nutrition très réduite, sur un organisme troublé par de graves maladies chroniques du système digestif, du cœur et de la moelle épinière que se sont développés les troubles psychopathiques.

3. - L'évolution des états psychopathiques

[Retour à la table des matières](#)

Le premier état mental maladif, apparu dès l'enfance, et qui se présentait déjà d'une manière grave à 13 ans, était l'état de doute que Madeleine appelait l'état de tentation : nous avons vu les graves crises d'obsession de l'adolescence. Au début cet état évoluait isolément, c'est-à-dire que Madeleine partait de l'état d'équilibre y revenait graduellement sans avoir présenté d'autres symptômes qu'un état plus ou moins prolongé de doutes et d'obsessions scrupuleuses. Une fois ou deux vers l'âge de

13 ans et plusieurs fois vers l'âge de 19 ans, le retour à l'état d'équilibre ne fut pas direct : une période de somnolence avec sentiments délicieux de calme et de bonheur se présenta à la fin des tentations avant le retour à l'équilibre. Si on essaye sans aucune conception théorique, de représenter ces phases par un graphique, on peut représenter par la courbe de la figure 25 la première forme des crises de doute et par la figure 26 la seconde forme.



Figure 25. –

Schéma des premières crises de dépression,

1. État d'équilibre, 2. État de dépression légère qui sera plus tard l'état de tentation.

Plus tard la crise s'est compliquée par l'apparition ou la systématisation plus grande de deux autres états, la sécheresse et les tortures, qui se sont placés à mon avis au milieu entre les tentations du début et le sommeil extatique de la fin. Pour comprendre la succession des états compliqués qui se sont présentés à notre observation, il faut admettre au moins provisoirement une hypothèse qui reste ici simplement clinique, c'est que l'ensemble de ces états variés ne constitue qu'une seule crise pathologique qui s'étend depuis la perte de l'état d'équilibre fondamental, qui était l'état de santé, jusqu'à la récupération de ce même état d'équilibre. Cette période peut être longue, elle peut occuper bien des mois, mais elle constitue une seule et même crise malade avec des phases diverses. Cette maladie d'ailleurs peut réapparaître d'une manière périodique, mais il ne faut parler d'une seconde crise que s'il y a eu un intervalle appréciable d'équilibre complet après la première, de même qu'on ne peut parler de seconde maladie que lorsqu'il y a eu guérison de la première. Cette notion me semble importante pour éviter bien des malentendus. L'observation de Madeleine présentait au début bien des difficultés, parce que je ne me rendais pas compte de cette notion fondamentale et parce que j'accordais trop d'importance à telle ou telle forme particulière de cette grande crise.



Figure 26. –

Schéma des crises de dépression plus complètes.

1. État d'équilibre, 2. État de tentation, 3. Sommeil extatique.

Les états particuliers les plus importants sont ceux qui occupent presque toujours régulièrement la première et la dernière place, les tentations au début de la crise, les extases à la fin. Les sécheresses et les tortures sont plus irrégulières, elles peuvent manquer ou se mélanger plus ou moins avec d'autres états. Enfin il faut remarquer

que la durée relative de ces états est loin d'être déterminée et que tantôt les uns, tantôt les autres peuvent être très courts ou très longs. Si on tient compte de ces difficultés on peut admettre, pour mettre un peu d'ordre dans les faits, que malgré les irrégularités et les retours en arrière, la crise évolue en général de la manière suivante.

Nous étudierons plus tard les influences qui semblaient déterminer la chute, car cette étude comporte une part d'interprétations. Pour le moment nous constatons seulement qu'à partir de l'état d'équilibre Madeleine retombe dans le doute et les obsessions : « Moi qui étais si tranquille, voici que je recommence à être troublée, c'est désolant. Des impressions de cette nuit me sont restées, j'ai de nouveau la crainte d'avoir été dans l'illusion et d'avoir été la victime du malin esprit, est-ce que ce sont des scrupules ? » Sans doute les obsessions varient énormément et suivant leur sujet peuvent provoquer des attitudes différentes, mais le fond est toujours le doute et l'obsession. Cette période peut être quelquefois écourtée et les formes plus graves apparaître rapidement ; mais c'est rare, elle est d'ordinaire de beaucoup la plus longue de la crise et peut se prolonger plusieurs mois. Puis des périodes de sécheresse se combinent avec les doutes ou interrompent pendant quelques heures les interrogations obsédantes : « Il faut me résigner à mon abandon, il faut accepter ma solitude interne ». Il y a même des demi-sécheresses moins graves : « Mon âme est dans l'aridité, mais je suis à peu près résignée, je garde le calme que donne l'acceptation de toute peine quelle qu'elle soit ». Dans ce cas les interrogations scrupuleuses ne tardent pas à recommencer. Mais la sécheresse finit par s'installer caractéristique, elle peut durer plusieurs semaines, mais en général la période de la sécheresse est plus courte que celle des tentations.

En entrant dans la sécheresse vraie nous nous sommes en gagés dans une mauvaise voie, il est exceptionnel que nous puissions en sortir directement dans l'équilibre ou même dans les tentations, nous sommes dans la voie qui conduit aux délires. On sait que le délire chez Madeleine prend deux formes, la forme douloureuse et la forme heureuse. Le délire douloureux apparaîtra toujours le premier et après les crises graves de sécheresse il faut s'attendre d'un jour à l'autre à la crise de torture. Celle-ci heureusement est presque toujours courte, le délire de l'enfer ne remplit que quelques jours et quelques nuits sans sommeil. Quelquefois la torture est très courte et semble avoir été sautée : « Le démon était venu, mais saint Michel avec une croix l'a transpercé tout de suite ». Inversement j'ai vu une fois les tortures se prolonger cinq semaines, mais ce fut tout à fait exceptionnel.

Au dernier degré de la souffrance survient comme un changement de signe dans le ton des sentiments. On voit apparaître la pensée de la mort considérée comme le retour au néant ; quand Madeleine en parle trop et commence à la désirer, ces expressions qui font penser à l'idée de suicide annoncent l'approche de l'extase : « Depuis huit jours je souffrais trop, j'avais l'idée de la fin, j'allais mourir d'une manière ou d'une autre et je me suis sentie tout à coup comme imprégnée de ce je ne sais quoi de délicieux. Les tortures physiques persistaient cependant, pourquoi est-ce qu'elles ne me gênaient plus ? Je vivais d'une vie supérieure aux sens au milieu d'étoiles qui scintillaient de tous les côtés... J'approche de la fin, de la vraie fin et voici que je sens un mieux bizarre. Est-ce le mieux de l'agonie ? Dites-moi franchement ce que vous en pensez. Croyez-vous que je sois au bout ? Je ne crains plus la mort, la vraie mort, j'ai trop souffert ; mais quoi ! Je sens qu'il faut vivre encore, que c'est la volonté de Dieu, partout je sens le bonheur qui m'inonde... Comme c'est bizarre quand je crois mourir, voici que je me sens revivre d'une vie plus intense, plus ineffable malgré toutes les épreuves et toutes les tristesses, je n'ose le dire qu'à vous ».

On voit d'après ces expressions que tantôt le passage est brusque et définitif, Madeleine entre dans le bonheur subitement et va y rester. Tantôt le passage se fait par des sortes de transitions : Madeleine s'immobilise de plus en plus, mélange les douleurs avec les joies en donnant une coloration céleste à tout ce qu'elle ressent : « Il y a des moments où j'ai des souffrances physiques en même temps que de grandes consolations morales, les douleurs aiguës dans certaines parties du corps et des pures voluptés dans d'autres. Alors j'aime la croix qui m'est imposée et je ne désire pas du tout être dans l'état de complète jouissance ».

Quelquefois il y a une sorte d'hésitation entre les deux états après quelques moments ou quelques heures de bonheur le malheur revient. Un soir Madeleine était en complète extase, mais les pieds ont été transpercés de nouveau par un fer rouge, elle a recommencé à se condamner, à se déclarer damnée et elle a passé la nuit dans l'enfer : ce n'est que le matin que l'extase a recommencé définitivement. En général ce retour passager aux tortures est moins grave et mieux supporté : « Il y a des moments où toute souffrance cesse, où je suis divinement consolée ; je vois des beautés sans nom, j'entends des mélodies, l'amour remplit mon cœur, je goûte un avant goût du ciel. Puis tout d'un coup je retombe dans d'affreux supplices, mais mon âme a repris avec l'espoir une nouvelle vie et je me sens plus forte pour supporter cette souffrance qui cessera bientôt. »

La profondeur de l'extase semble être en rapport avec la gravité des états précédents. Après les petites tortures ou les tortures avortées il y aura de petites et courtes extases, mais après une longue et pénible période de sécheresse, puis de torture, il y aura de belles extases : « La mesure de mes souffrances est-elle donc celle de mes consolations ? Mes joies sont excessives comme ont été mes douleurs... Je ne puis comprendre cette alliance de la douleur et de la béatitude, ma vie n'est donc qu'une suite de douleurs et de voluptés inexprimables... quand j'ai beaucoup souffert, tout d'un coup les douleurs cessent et je jouis d'autant plus que j'ai souffert. Tout sert donc d'aliments au feu délicieux qui me brûle, même les souffrances, tout me sert d'échelons pour monter au ciel. »



Figure 27. –

Schéma de la succession des états : 1 et 7. État d'équilibre. 2. État de tentation, 3. État de sécheresse, 4. État de torture, 5. État d'extase, 6. État de consolation.

Cette extase proprement dite, tout à fait immobile, avec ses phases de vie spirituelle intense et de ravissement sans conscience qui semblent se succéder, n'est jamais très longue, elle dure quelques heures ou quelques jours, au maximum trois jours le plus souvent deux jours. Mais elle est suivie des consolations ou des recueils qui en sont une forme atténuée et qui durent davantage, une ou deux semaines. Après

les extases et les consolations la crise pathologique est terminée et Madeleine rentre dans l'équilibre (Figure 27).

Arrêtons-nous un instant sur ce fait : l'extase est toujours suivie par le retour à l'équilibre, par le retour à la santé. Madeleine reprend son vrai caractère qu'elle avait perdu depuis le début des doutes et des obsessions, quelquefois plusieurs mois auparavant. Elle retrouve avec le goût du travail, l'intérêt qu'elle prenait aux autres personnes, et le désir de leur rendre service. Elle est disposée à s'excuser de ses sottises précédentes, de ses accusations injustes, de son égoïsme. En un mot elle paraît plus intelligente et meilleure qu'elle n'était : c'est qu'on ne se souvient que des mois immédiatement précédents, c'est qu'on oublie qu'elle avait le même caractère et les mêmes vertus avant de retomber malade. Madeleine, comme je l'ai déjà remarqué à propos de l'état d'équilibre, est elle-même très satisfaite que tout cela soit fini : « Je ne suis plus consolée, c'est vrai, je n'ai plus les joies excessives du ciel, mais je me sens vraiment bien et si cela continue, je sens que je vais reprendre la vie », c'est le bûcheron qui dit à la mort : « Aidez-moi à recharger ce bois ».

Madeleine exprime de toutes façons son étonnement et sa satisfaction du grand changement qui s'est opéré en elle : « Ma vie est une suite interminable d'agonies et de résurrections où mon être physique paraît se renouveler, je me sens plus d'énergie que jamais... il m'arrive souvent après ces réveils de me palper pour constater que je ne dors pas, que je ne rêve pas, que c'est bien moi qui possède cette force... Je me sens fortifiée et j'ai le besoin de dépenser mes forces... Je ne suis plus raide, je peux ployer mon corps, m'asseoir commodément... Chose étrange, j'ai faim et je peux manger, c'est comme Jésus-Christ revenant du désert après le jeûne... Le jour est plus vif, la lumière plus belle et cependant elle ne blesse pas mes yeux, je puis lire sans lunettes. » Ce dernier point est fort exagéré car sa vue n'a pas changé, mais il est exact qu'elle digère mieux et pour la première fois depuis des mois elle va à la selle spontanément. Il est juste de constater que les forces déclinaient constamment depuis le début de la crise sous forme d'obsessions et qu'elles se restaurent. Les raideurs du tronc sont bien moindres et je puis arriver assez facilement à réduire la contracture des jambes. C'est pendant cette période d'équilibre que Madeleine marche le plus souvent à plat sur le sol.

Naturellement Madeleine célèbre avec enthousiasme cet heureux rétablissement, elle en attribue les mérites à l'extase précédente : « Que je suis heureusement changée ! La période si étrange par laquelle je viens de passer est comme un creuset où je me transforme. Je ne crois plus possible les tentations du doute et du désespoir, l'union avec Dieu m'a permis de goûter définitivement un bonheur pur et stable. C'est une résurrection qu'a opérée ce bienheureux sommeil avec Dieu... Dans les lumières et consolations que je reçois, il n'y a jamais rien d'inutile, rien qui ne contribue à me faire du bien à l'âme, à me faire avancer dans la voie des vertus... Toujours je me sens meilleure, plus patiente, plus charitable et plus humble au sortir de mes sommeils... Ce que je vois West pas pour satisfaire une vaine curiosité, c'est pour me faire mieux prier, mieux souffrir, plus aimer Dieu et mon prochain... Le souvenir qui m'en reste est un excitant à être plus forte, plus généreuse dans la pratique du bien. »

Il est intéressant de remarquer que tous les mystiques ont exprimé après l'extase des sentiments et des idées du même genre : « Peut-on douter, dit Sainte Thérèse, que cette grâce n'exerce pas sur le corps même une heureuse influence : si elle lui enlève des forces par l'excès du plaisir, ce n'est que pour lui en donner ensuite de plus grandes... mon corps souvent informe et travaillé de grandes douleurs, se sent après

l'extase plein de santé et admirablement disposé pour l'action... Je ne puis croire que, si le démon fait cela (l'extase) pour me tromper, il adopte un moyen aussi contraire à ses fins, car l'extase me délivre de mes vices, met en moi des vertus et un ferme courage. Je vois clairement qu'après chacune de mes visions je suis toute autre, meilleure et cela d'une façon durable. »

Ces individus qui sortent de l'extase ont bien des motifs pour penser de la sorte ; d'abord ils ne reculent pas suffisamment dans le passé, ils comparent leur état de santé actuel avec leur état déplorable des mois précédents et ne songent pas qu'ils possédaient le même état de santé physique et morale avant le début de la grande crise. Ensuite ils sont encore un peu sous l'influence de l'enthousiasme des consolations et s'admirent eux-mêmes avec quelque exagération. Enfin ils conservent le souvenir du délire extatique et quoiqu'ils ne lui accordent plus la même importance, ils sont loin de l'avoir abandonné.

Ce qui est plus curieux c'est de voir les commentateurs des écrivains mystiques qui n'ont pas l'excuse des crises d'extase et qui adoptent sans réfléchir cette même interprétation. W. James ne tarit pas sur ce point et veut voir dans cette restauration des forces une preuve du caractère divin de l'extase. M. Fonsegrive¹ dira également : « les troubles nerveux affaiblissant, amoindrissant l'âme, l'extase au contraire la rend plus vigoureuse, la fortifie, l'ennoblit. L'expérience mystique des saints les porte à la joie, le mysticisme des fous est triste, l'un exalte, l'autre déprime, on ne peut les confondre »²

Quelques réflexions doivent nous rendre plus prudents, dans cette application naïve du « *post hoc ergo propter hoc* ». Cette « résurrection » n'a rien de bien extraordinaire, on l'observe fréquemment après la guérison de certaines psychoses périodiques ou tout simplement après des attaques nerveuses. J'ai décrit longuement des cas tout à fait comparables après les séances de « somnambulisme complet » : les malades avaient les mêmes expressions enthousiastes, parlaient « de commencer une nouvelle vie avec des forces accrues et des vertus admirables ». Ils exprimaient également, ce qui est curieux, le sentiment de voir plus clair et d'être illuminés par une lumière plus belle³. Cette restauration ne supprime pas les tares que présentaient les malades, elle n'est qu'un retour à un état de santé d'ordinaire assez médiocre qui existait avant la crise. Comme cette crise n'est pas une maladie chronique, mais une maladie périodique qui dure un certain temps, puis qui cesse et permet le retour momentané à la santé jusqu'à la prochaine rechute, il ne faut pas considérer le phénomène terminal de cette crise comme miraculeux simplement parce qu'il est terminal. Car il faut bien que cette crise périodique se termine par un phénomène quelconque et on n'a pas l'habitude de considérer comme divin le coma épileptique parce qu'il survient à la fin de l'accès.

Malgré ces réserves nécessaires, il est incontestable qu'il y a là un phénomène régulier et remarquable et sans accepter l'opinion qui fait dépendre le relèvement de l'activité du délire même de l'extase, il nous faudra rechercher s'il n'y a pas dans l'extase d'autres phénomènes, en particulier son immobilité et son rétrécissement, qui jouent un rôle dans la modification de l'état mental.

¹ *L'évolution des idées*, p. 195.

² Cf. M. DE MONTMORAND, *op. cit.*, 1920, p. 175 et H. DELACROIX, *op. cit.*, 175.

³ Cf. *Les médications psychologiques*, 1919, III, pp. 84-102 Les aesthésiogénies et les somnambulismes complets.

Pour terminer cette observation d'une longue névrose je voudrais revenir sur l'évolution générale de la maladie telle que la laissait déjà soupçonner l'étude biographique. En outre des maladies organiques de la moelle épinière, du cœur, du système digestif, notre malade a présenté toute sa vie une grave maladie névropathique ou psychologique dont il nous reste à déterminer la nature. Cette maladie se présente en particulier sous la forme de crises périodiques très complexes séparées les unes des autres par des retours plus ou moins complets, plus moins longs à l'état psychologique qui était normal pendant la jeunesse.

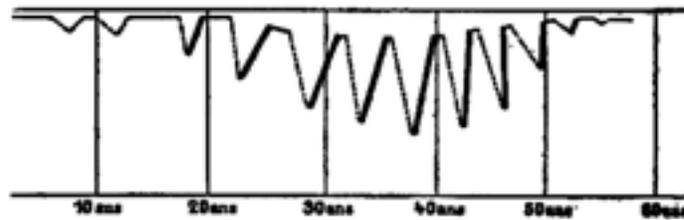


Fig. 28. — Schéma de l'évolution des crises au cours de la vie.

Figure 28. —

Schéma de l'évolution des crises de dépression au cours de la vie

Dans la première jeunesse ces crises sont rares, courtes et simples, constituées surtout par des doutes, des obsessions scrupuleuses et, des besoins de direction. Elles se compliquent vers 19 ans par des périodes de sommeil extatique à la fin des crises, dans la phase du retour à la vie à peu près normale. A ce moment, pendant une crise, s'effectue la fugue qui détermine une vie très bizarre, mais qui au début n'aggrave que peu la maladie. Mais depuis l'âge de 30 ans jusqu'à 45 ans survient une très mauvaise période avec maximum vers 40 ans, au moment de l'entrée à l'hôpital et pendant les premières années du séjour. Les crises sont très nombreuses, longues, extrêmement complexes et déterminent les grands délires de malheur et de bonheur.

Dans la 2^o et la 3^o année du séjour à la Salpêtrière les progrès semblent commencer, les phases profondes des crises sont moins fréquentes et moins longues, ce sont les phases d'obsession et de sécheresse qui prennent la plus grande place, les périodes d'équilibre sont plus nettes et plus prolongées. Après 49 ans, dans la dernière année de séjour à l'hôpital et surtout pendant les dix dernières années de la vie, les grands délires de la torture et de l'extase deviennent rares et même disparaissent. L'état mental prend évidemment la forme qu'il avait pendant les années de la jeunesse, simplement troublé de temps en temps par quelques périodes de doutes et de scrupules. Si on osait représenter une évolution semblable, aussi compliquée, par une image simple, on pourrait dessiner un schéma analogue à celui de la figure 28 qui donne une idée de cette évolution des troubles psychologiques pendant toute la vie.

Bien que la maladie psychologique ait été certainement influencée par les graves maladies physiques, on peut remarquer dès maintenant que cette courbe des troubles mentaux n'est pas parallèle à celle des troubles physiques. Les maladies de la moelle épinière et du cœur se sont fortement aggravées dans les dix dernières années, les accidents asystoliques se sont répétés et ont amené la mort et c'est justement pendant

ces dernières années que les troubles psychologiques ont à peu près disparu. Nous sommes encore bien loin de comprendre les lois qui régissent ces évolutions de la pensée, nous ne pourrions que présenter quelques réflexions à propos des problèmes que soulève leur étude.

[Fin de la première partie, JMT]